

Bibliothèque Nationale du Québec

Donné à Napoléon Lachance
à la distribution des prix
à l'académie St Jean Baptiste
le 28 juin 1888



DESTRUCTION DE SODOME.—PAGE 175.

LES

POÈTES ILLUSTRES

DU

XIX^E SIÈCLE

LAMARTINE — VICTOR HUGO

ESQUISSES BIOGRAPHIQUES—NOTICES LITTÉRAIRES—MORCEAUX CHOISIS, RECUEILLIS ET ANNOTÉS

PAR

FRÉDÉRIC ANDRÉ

Professeur à l'Ecole Polytechnique de Montréal.

J'ai seulement faict ici un amas de fleurs estrangières, n'y ayant fourni du mien que le filet à les lier.

MONTAIGNE, "Essais," III, XII



MONTRÉAL

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

CADIEUX & DEROME

1885

PQ
431
P647
1885

PRÉFACE.

—

Les poètes contemporains mériteraient certainement qu'on leur donnât une plus grande place dans l'enseignement, si parfois on ne rencontrait dans leurs ouvrages, à côté de l'inspiration la plus sublime, des pages que réprouve la morale même la moins austère. Aussi les maîtres chrétiens redoutent-ils qu'un enthousiasme malsain ne porte la jeunesse à lire sans contrôle, malgré les censures de l'*Index*, des auteurs dont elle entend sans cesse vanter la grâce et l'exquise sensibilité.

L'ouvrage que nous offrons aux jeunes Canadiens a pour but d'obvier aux inconvénients que nous venons de signaler en leur permettant de lire sans danger aucun les plus belles œuvres des poètes illustres de ce siècle. Avec notre recueil, ils pourront passer des heures délicieuses, en perfectionnant leurs études littéraires par une connaissance plus approfondie de la poésie française, san crainte de souiller leur imagination par la lecture de scènes ou de descriptions indignes d'être mises sous les yeux de jeunes gens qui ont eu le bonheur de recevoir une éducation vraiment chrétienne.

Grâce à Dieu, la poésie n'est pas morte, et le Canada lui-même a su conquérir un rang distingué dans cette noble phalange des poètes contemporains qui ont su rajeunir les antiques formes de la versification française.

Afin de rendre notre livre plus profitable, nous avons ajouté quelques notes historiques et littéraires, destinées à éclaircir les passages difficiles. De plus, quand une œuvre est capitale, nous joignons aux extraits une analyse

qui en donne une connaissance suffisante pour dispenser de recourir à l'original.

Quant aux esquisses biographiques et aux notices littéraires qui précèdent les morceaux empruntés à chaque auteur, nous leur avons donné assez d'étendue pour satisfaire une légitime curiosité. Nous nous sommes attaché surtout à faire ressortir le sentiment chrétien, qui est la note dominante de la poétique de ce siècle ; sentiment chrétien qu'on aime à voir se manifester dans les écrits et même dans les actes de nos illustres contemporains, quand, au lieu de se laisser aveugler par le désir d'une vaine popularité, ils ont le courage d'obéir à une généreuse inspiration.

Dans les jugements que nous avons exprimés à nos risques et périls, nous avons fait en sorte de concilier toujours la liberté de notre appréciation avec un profond respect pour le génie de l'écrivain, lors même qu'il a pu tomber dans les plus graves erreurs. Néanmoins, quand il s'est agi des citations, nous n'avons pas craint de modifier et même de supprimer certains passages qui auraient pu alarmer tant soit peu la délicatesse de nos aimables lecteurs.

Nous nous sommes donc appliqué à faire de notre œuvre une espèce de corbeille poétique où chacun pourra choisir à son gré les plus belles fleurs, sans crainte de trouver un serpent caché sous les lis et les roses.

Aussi

La mère en permettra la lecture à sa fille.

F. A.

De LAMARTINE

1791-1869.

—:o:—

Alphonse de Lamartine lui-même, en son magnifique langage, et comme s'il eût pressenti que pour parler d'un tel poète il fallait un poète, a raconté les premières pages de son enfance et de sa jeunesse. Il vint au monde aux heures les plus sombres de notre histoire, en bonne et sainte famille, sous un ciel clément, à Mâcon, jolie petite ville de l'antique Bourgogne, terre fertile en grands hommes et en vins généreux.

Son grand-père était un bon gentilhomme, un patriarche de la charrue et de l'épée ; il avait gagné la croix de Saint-Louis et les épaulettes de capitaine de cavalerie à la bataille de Fontenoy, sous les yeux du roi de France et du maréchal de Saxe. Alphonse de Lamartine était fils du dernier-né de cette nombreuse famille, le chevalier de Lamartine, une âme active et tendre, qui aimait le roi et avait un grand penchant pour la liberté nouvelle. Il défendit son maître attaqué par les sauvages de la rue ; il fut prisonnier de la Terreur et aurait fatalement péri sur l'échafaud, si le 9 thermidor n'eût désarmé la Révolution.

Echappés à ces massacres, pleins de force et d'espérance, ils rentrèrent, sa noble femme et lui, en leur humble maison de Milly ; et, pauvres mais paisibles, loin du monde et de ses tempêtes, ils ne songèrent plus qu'à élever cette famille dans laquelle était né un poète, un aimable enfant, qui déjà s'emparait, de toute son âme, des émotions délicieuses que faisait naître en lui le spectacle des vertus maternelles. Car la mère de Lamartine était

une femme vraiment chrétienne, qui ne rêvait pas, Dieu le sait, pour son fils, les périlleux honneurs de la poésie, et encore moins ceux de la politique, mais elle voulait en faire absolument un homme honorable et distingué. Aussi son premier soin fut-il de former à la piété et à la charité les enfants que le ciel lui avait confiés.

Dans les plus belles pages de ses *Confidences*, Lamartine nous donne à ce sujet de délicieux et touchants détails :

" L'un de nous, écrit-il, était chargé de dire à son tour " une petite prière pour les voyageurs, pour les pauvres, " pour les malades, pour quelque besoin particulier du " village ou de la maison. En nous donnant ainsi un petit " rôle dans l'acte sérieux de la prière, notre mère nous y " intéressait en nous y associant, et nous empêchait de la " prendre en froide habitude, en vaine cérémonie ou même " en dégoût. Outre les prières du matin et du soir, le reste " de notre journée avait encore de fréquentes et irrégulières " élévations de nos âmes d'enfants vers Dieu. Mais, ces " prières, nées de la circonstance dans le cœur et sur les " lèvres de notre mère, n'étaient que des inspirations du " moment ; elles n'avaient rien de régulier ni de fatigant " pour nous. Au contraire, elles complétaient et consa- " craient, pour ainsi dire, chacune de nos impressions et " de nos jouissances.

" Ainsi, quand un frugal repas, mais délicieux pour " nous, était servi sur la table, notre mère, avant de " s'asseoir et de rompre le pain, nous faisait un petit signe " que nous comprenions. Nous suspendions une demi- " minute l'impatience de notre appétit, pour prier Dieu de " bénir la nourriture qu'il nous donnait. Après le repas " et avant d'aller jouer, nous lui rendions grâce en quel- " ques mots. Si nous partions pour une promenade loin- " taine et vivement désirée, par une belle matinée d'été, " notre mère, en partant, nous faisait faire tout bas, et sans " qu'on s'en aperçût, une courte invocation à Dieu, pour " qu'il bénît cette grande joie et nous préservât de tout " accident. Si la course nous conduisait devant quelque " spectacle sublime ou gracieux de la nature, nouveau " pour nous, dans quelque grande et sombre forêt de " sapins dont la solennité des ténèbres, les éclaboussures " de clartés à travers les rameaux, ébranlaient nos jeunes " imaginations ; devant une belle nappe d'eau roulant en " cascades et nous éblouissant d'écume, de mouvement et " de bruit ; si un beau coucher de soleil groupait sur la " montagne des nuages d'une forme et d'un éclat inusités

" et faisait, en rentrant dans l'espace, de magnifiques " adieux à ce petit coin du globe qu'il avait illuminé un " moment ; elle manquait rarement de profiter de la " grandeur et de la nouveauté de nos impressions, pour " nous faire élever notre âme à l'auteur de toutes ces " merveilles, et pour nous mettre en communication avec " lui par quelques soupirs lyriques de sa perpétuelle " adoration.

" Combien de fois, les soirs d'été, en se promenant avec " nous dans la campagne où nous ramassions des fleurs, " des insectes, des cailloux brillants dans le lit des ruis- " seaux de Milly, ne nous faisait-elle pas asseoir à côté " d'elle au pied d'un saule, et, le cœur débordant de son " enthousiasme, ne nous entretenait-elle pas un moment " du sens religieux et caché de cette belle création qui " ravissait nos yeux et nos cœurs ! Je ne sais pas si ces " explications de la nature, des éléments, de la vertu des " plantes, de la destination des insectes, étaient bien selon " la science. Elle les prenait dans Pluche, Buffon, Bernardin " de Saint-Pierre ; mais s'il n'en sortait pas des systèmes " irréprochables de la nature, il en sortait un immense " sentiment de la Providence et une religieuse bénédiction " de nos esprits à cet océan infini des sagesses et des misé- " ricordes de Dieu.

" Quand nous étions bien attendris par ces sublimes " commentaires, et que nos yeux commençaient à se " mouiller d'admiration, elle ne laissait pas s'évaporer ces " douces larmes au souffle des distractions légères et des " pensées mobiles ; elle se hâtait de tourner cet enthou- " siasme de la contemplation en tendresse. Quelques " versets des Psaumes qu'elle savait par cœur, appropriés " aux impressions de la scène, tombaient avec componction " de ses lèvres. Ils donnaient un sens pieux à toute la " terre et une parole divine à tous les sentiments.

" En rentrant, elle nous faisait presque toujours passer " devant les pauvres maisons des malades ou des indigents " du village. Elle s'approchait de leurs lits, elle leur " donnait quelques conseils et quelques remèdes. Elle " puisait ses ordonnances dans Tissot ou dans Buchan, ces " deux médecins populaires. Elle faisait, de la médecine, " son étude assidue pour l'appliquer aux indigents. Elle " avait, des vrais médecins, le génie instinctif, le coup " d'œil prompt, la main heureuse. Nous l'aidions dans ses " visites quotidiennes. L'un de nous portait la charpie et " l'huile aromatique pour les blessés ; l'autre, les bandes

" de linge pour les compresses. Nous apprenions ainsi à " n'avoir aucune de ces répugnances qui rendent plus tard " l'homme faible devant la maladie, inutile à ceux qui " souffrent, timide devant la mort. Elle ne nous écartait " pas des plus affreux spectacles de la misère, de la douleur " et même de l'agonie. Je l'ai vue souvent debout, assise " ou à genoux au chevet de ces grabats des chaumières, " ou dans les étables où les paysans couchent quand ils " sont vieux et cassés, essuyer de ses mains la sueur froide " des pauvres mourants, les retourner sous leurs couver- " tures, leur réciter les prières du dernier moment, et " attendre patiemment des heures entières que leur âme " eût passé à Dieu, au son de sa douce voix.

" Elle faisait de nous aussi les ministres de ses aumônes. " Nous étions sans cesse occupés, moi surtout comme le " plus grand, à porter au loin, dans les maisons isolées de " la montagne, tantôt un pain blanc pour les femmes en " couches, tantôt un peu de bouillon fortifiant pour les " vieillards épuisés faute de nourriture. Ces petits mes- " sages étaient pour nous des plaisirs et des récompenses. " Les paysans nous connaissaient à deux ou trois lieues à " la ronde. Ils ne nous voyaient jamais passer sans nous " appeler par nos noms d'enfants, qui leur étaient familiers, " sans nous prier d'entrer chez eux, d'y accepter un mor- " ceau de pain, de lard ou de fromage. Nous étions pour " tout le canton les fils de la *dame*, les envoyés de bonnes " nouvelles, les anges de secours pour toutes les misères " abandonnées des gens de la campagne. Là où nous " entrions entrait une Providence, une espérance, une con- " solation, un rayon de joie et de charité. Ces douces habi- " tudes d'intimité avec tous les malheureux et d'entrée " familière dans toutes les demeures des habitants du " pays avaient fait pour nous une véritable famille de " tout ce peuple des champs. Depuis les vieillards jus- " qu'aux petits enfants, nous connaissions tout ce petit " monde par son nom.

" Le matin, les marches de pierre de la porte d'entrée " de Milly et le corridor étaient toujours assiégés de " malades ou de parents des malades qui venaient chercher " des consultations auprès de notre mère. Après nous, " c'était à cela qu'elle consacrait ses matinées. Elle était " toujours occupée à faire quelque préparation médicinale " pour les pauvres, à piler des herbes, à faire des tisanes, " à peser des drogues dans de petites balances, souvent " même à panser les blessures ou les plaies les plus dégoû-

" tantes. Elle nous employait, nous l'aidions selon nos " forces à tout cela. D'autres cherchent l'or dans les " alambics ; notre mère n'y cherchait que le soulagement " des infirmités des misérables, et plaçait ainsi bien plus " haut et bien plus sûrement dans le ciel l'unique trésor " qu'elle ait jamais désiré ici-bas : les bénédictions des " pauvres et la volonté de Dieu.

" Quand tout ce tracas du jour se taisait enfin, que nous " avions dîné, que les voisins qui venaient quelquefois en " visite s'étaient retirés, et que l'ombre de la montagne, " s'allongeant sur le petit jardin, y versait déjà le crépus- " cule de la journée qui allait finir, ma mère se séparait " un moment de nous. Elle nous laissait, soit dans le petit " salon, soit au coin du jardin à distance d'elle. Elle " prenait son heure de repos et de méditation à elle seule. " C'était le moment où elle se recueillait avec toutes les " pensées rappelées à elle et tous ses sentiments extravasés " de son cœur pendant le jour, dans le sein de Dieu où elle " aimait tant à se replonger. Nous connaissions, tout " jeunes que nous étions, cette heure à part qui lui était " réservée entre toutes les heures. Nous nous écartions " tout naturellement de l'allée du jardin où elle se pro- " menait comme si nous eussions craint d'interrompre ou " d'entendre les mystérieuses confidences d'elle à Dieu et " de Dieu à elle. C'était une petite allée de sable tirant sur " le jaune, bordée de fraisiers, entre des arbres fruitiers " qui ne s'élevaient pas plus haut que sa tête. Un gros " bouquet de noisetiers était au bout de l'allée, d'un côté, " un mur de l'autre. C'était l'endroit le plus désert et le " plus abrité du jardin. C'est pour cela qu'elle le préférait, " car ce qu'elle voyait dans cette allée était en elle et non " dans l'horizon de la terre. Elle y marchait d'un pas " rapide, mais très régulier, comme quelqu'un qui passe " fortement, qui va à un but certain, et que l'enthousiasme " soulève en marchant. Elle avait ordinairement la tête " nue ; ses beaux cheveux noirs à demi livrés au vent, son " visage un peu plus grave que le reste du jour, tantôt " légèrement incliné vers la terre, tantôt relevé vers le " ciel où ses regards semblaient chercher les premières " étoiles qui commençaient à se détacher du bleu de la " nuit dans le firmament. Ses bras étaient nus à partir " du coude ; ses mains étaient tantôt jointes comme celles " de quelqu'un qui prie, tantôt libres et cueillant par " distraction quelques roses ou quelques mauves violettes, " dont les hautes tiges croissaient au bord de l'allée.

" Quelquefois ses lèvres étaient entr'ouvertes et immobiles,
" quelquefois fermées et agitées d'un imperceptible mou-
" vement, comme celles de quelqu'un qui parle en rêvant.
" Elle parcourait ainsi pendant une demi-heure, plus
" ou moins, selon la beauté de la soirée, la liberté de son
" temps ou l'abondance de l'inspiration intérieure, deux
" ou trois cents fois l'espace de l'allée. Que faisait-elle
" ainsi ? Vous l'avez deviné. Elle vivait un moment en
" Dieu seul. Elle échappait à la terre. Elle se séparait
" volontairement de tout ce qui la touchait ici-bas, pour
" aller chercher dans une communication avec le Créateur,
" au sein même de la création, ce rafraîchissement céleste
" dont l'âme souffrante et aimante a besoin pour reprendre
" les forces de souffrir et d'aimer toujours davantage. "

Ce fut cette noble et sainte mère qui initia son fils à la poésie en lui lisant la Bible : elle eut d'ailleurs peu de peine à éveiller une imagination qui semblait tout deviner et au milieu des horizons vulgaires qui l'entouraient.

Malgré le sol sans ombre et les cieux sans couleurs, il rêvait déjà aux splendeurs du monde oriental et s'y transportait sans effort. Une merveilleuse spontanéité restera le trait principal du génie poétique de Lamartine. Ce n'est pas par un patient effort et un savant progrès sur lui-même, mais, on peut le dire, c'est du premier vol et par l'essor naturel de ses riches facultés qu'il devait atteindre aux plus hautes cimes de la poésie.

En peignant les poétiques heures de sa jeunesse, Lamartine nous révèle lui-même la source de ses inspirations :

" Tant que je vivrai, dit-il, je me souviendrai de certaines
" heures de l'été que je passais couché sur l'herbe dans
" une clairière des bois, à l'ombre d'un vieux tronc de
" pommier sauvage, en lisant la *Jérusalem délivrée*, et de
" tant de soirées d'automne et d'hiver passées à errer sur
" les collines déjà couvertes de brouillard et de givre, avec
" *Ossian* et *Werther* pour compagnons : tantôt soulevé par
" l'enthousiasme intérieur qui me dévorait, courant sur
" les bruyères comme porté par un esprit qui empêchait
" mes pieds de toucher le sol ; tantôt assis sur une roche
" grisâtre, le front dans mes mains, écoutant avec un sen-
" timent qui n'a pas de nom, le souffle aigu et plaintif de
" l'hiver, ou le roulis des lourds nuages qui se brisaient
" sur les angles de la montagne, ou la voix aérienne de
" l'alouette que le vent emportait toute chantante dans
" son tourbillon, comme ma pensée, plus forte que moi,

" emportait mon âme. Ces impressions étaient-elles joie " ou tristesse ? Je ne pourrais le dire ; elles participaient " de tous les sentiments à la fois. C'était de l'amour et de " la religion, des pressentiments de la vie future, délicieux " et tristes comme elle ; des extases et des découragements, " des horizons de lumière et des abîmes de ténèbres, de la " joie et des larmes, de l'avenir et du désespoir. C'était la " nature parlant par ses mille voix au cœur encore vierge " de l'homme ; mais enfin c'était de la poésie. Cette poésie, " j'essayais quelquefois de l'exprimer dans des vers ; mais " ces vers, je n'avais personne à qui les faire entendre ; je " me les lisais quelques jours à moi-même, je trouvais avec " étonnement, avec douleur, qu'ils ne ressemblaient pas à " tous ceux que je lisais dans les recueils ou dans les " volumes du jour ; je me disais : on ne voudra pas les " lire ; ils paraîtront étranges, bizarres, insensés, et je les " brûlais à peine écrits. J'ai anéanti ainsi des volumes de " cette première et vague poésie du cœur et j'ai bien fait, " car à cette époque, ils seraient éclos dans le ridicule et " morts dans le mépris de tout ce qu'on appelait la littéra- " rature. "

Quand il avait fallu commencer sérieusement l'éducation du jeune Alphonse, qui avait atteint sa douzième année, ses parents cherchèrent longtemps un collége où les principes religieux fussent associés à un enseignement fort et à un régime paternel. On crut avoir trouvé tout cela dans un pensionnat célèbre de Lyon ; mais la transition était trop brusque pour le pauvre enfant qui quittait les douceurs du foyer et la tendresse de sa mère. L'école lui parut une prison et lui devint si insupportable qu'il tenta de s'échapper ; le directeur dut le renvoyer à ses parents. On le plaça alors chez les jésuites de Belley qui exercèrent sur lui la plus heureuse influence : la piété se ranima dans son âme et avec la piété l'amour du travail. Toutefois, malgré la douceur de ce séjour, il manquait deux choses au bonheur du jeune homme : sa mère et la vie indépendante et libre qu'il avait goûtée auprès d'elle. Aussi, à peine eut-il terminé ses études qu'il se hâta de revenir à Milly, où il reprit les habitudes de son enfance. Il passait ses journées à la chasse ou en promenade dans les vallons voisins ; les soirées s'écoulaient au milieu des doux entretiens de la famille et la lecture à haute voix des historiens et des poètes.

Mais cette vie presque oisive ne pouvait convenir plus longtemps à un jeune homme qui venait d'atteindre sa

dix-huitième année. Ses parents résolurent de le faire voyager et le confièrent aux soins d'une de ses tantes que des affaires appelaient en Toscane. Ce voyage combla les désirs du jeune poète. Il contempla tour à tour avec enthousiasme les magnificences de la nature en Savoie, en Suisse, sur les glaciers du Simplon, au lac de Côme, à Milan et à Florence. De là, continuant seul son voyage en Italie, il partit pour Rome, dont il étudia l'histoire et les monuments. Après Rome, il voulut voir Naples, où il retrouva un de ses amis de collége Aymon de Virieu. Les deux jeunes gens parcoururent les côtes du golfe de Naples et eurent l'idée de vivre pendant quelque temps de la vie indépendante des pêcheurs napolitains. Ils se mirent donc au service d'un vieux marin et visitèrent dans sa barque Caprée, Cumes, Baïa, Portici, Pompéi, Castellamare.

Mais, pendant l'absence de Lamartine, de graves événements politiques s'étaient accomplis. C'est à Naples même qu'il apprit l'envahissement de la France, la chute de l'Empire et le rétablissement des Bourbons. A peine arrivé à Paris, en 1814, il entra dans la maison militaire du roi Louis XVIII, à la grande joie de son père. Le retour de Bonaparte pendant les Cent-Jours ayant obligé la cour à se réfugier en Belgique, le jeune officier rentra dans sa famille, préférant briser son épée et s'exiler que de servir un régime qu'il considérait comme tyrannique. Il partit pour la Suisse et vint frapper au château du baron de Vincy, ancien officier supérieur au service de la France, chez qui il reçut une généreuse hospitalité. C'est là qu'il apprit la bataille de Waterloo et la seconde Restauration. Il revint aussitôt prendre du service dans la garde du roi et eut la joie de retrouver dans le même corps son compagnon de voyage en Italie, Aymon de Virieu. Ces deux amis devinrent inséparables. Lamartine allait passer des mois entiers au sein de la famille de Virieu qui habitait un vieux château dans le Dauphiné. C'est là qu'il composa la belle méditation intitulée le *Vallon*. La tristesse et la mélancolie de ces vers nous donnent une idée de l'état d'esprit de Lamartine à cette époque.

Après avoir quitté définitivement le service, le poète reprit ses pérégrinations. Des revers inattendus le rappelèrent dans la maison paternelle où il fut forcé de vivre d'une vie sédentaire et monotone, l'état de fortune de sa famille ne lui permettant plus les voyages ni les plaisirs coûteux. Cette solitude et cette vie désœuvrée compromirent sa santé, et le médecin lui ordonna les bains d'Aix,

en Savoie. Le jeune homme emprunta vingt-cinq louis et partit. Il avait vingt et un ans. La maladie dont il était atteint était celle que Châteaubriand a si bien décrite dans René, une tristesse, une mélancolie dont le sentiment même est plutôt un attrait qu'une douleur.

A Aix, il se lia avec une jeune dame de Paris, dont l'état de langueur avait nécessité un changement d'air dans le Midi. Pendant une excursion sur le lac du Bourget, une tempête s'étant déchaînée, Lamartine eut l'occasion de se dévouer et de sauver l'étrangère d'une mort certaine. Ce fut le commencement d'une intimité touchante qui explique la douleur profonde que le poète éprouva en apprenant plus tard la mort de son amie, douleur qu'il a immortalisée dans l'ode harmonieuse intitulée *le Lac*.

Dès que Lamartine fut de retour à Milly, sa mère, qui avait conscience du génie poétique de son fils, l'engagea à aller tenter la fortune à Paris. Depuis longtemps déjà, mais surtout depuis son retour d'Aix, il avait écrit un petit volume de poésies méditatives et pieuses sur lesquelles il fondait de grandes espérances. En le quittant, sa mère lui glissa secrètement dans la main, à défaut d'argent, un gros diamant monté en bague, le seul qui lui restât des bijoux de sa jeunesse et lui permit de le vendre pour faciliter ses débuts à Paris. Au bout de quelques mois d'une vie d'études qu'il n'avait pas connue depuis longtemps, le poète, à bout de ressources se décida à tenter la fortune en se faisant connaître.

Il offrit ses premières œuvres au célèbre éditeur M. Didot, qui lui rendit son manuscrit en lui disant : " Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume, et je vous rendrais un plus mauvais service en le publiant à mes frais. "

Ce volume désapprécié n'était rien moins que les *Méditations poétiques*.

Le refus de M. Didot obligea le jeune poète à vendre le diamant de sa mère. Il le baisa et le mouilla de larmes en le remettant au lapidaire, qui lui en donna trente louis. On devine aisément le désespoir qui s'ajouta à sa mélancolie naturelle. Pendant plusieurs mois il s'enfonça dans une profonde retraite, fuyant le monde et ne vivant que de souvenirs. C'est sous ces impressions qu'il composa le *Désespoir*, *l'Isolement*, *le Soir*, *Souvenir*, *le Crucifix*, etc.

Un soir, dans le salon de madame la comtesse de Saint-Aulaire, il voulut néanmoins juger par lui-même de l'impression que produirait l'une des poésies nouvelle-

ment ajoutées au recueil si dédaigné par M. Didot. Madame de Saint-Aulaire réunissait chez elle l'élite des littérateurs de l'époque. Le poète s'avança timidement au milieu du salon, une pièce de vers à la main. A la vue de ce jeune homme, un sourire parcourut la société, mais à peine eut-il lu les premières strophes, que l'auditoire devint attentif, puis écouta avec une émotion visible. Quand la pièce fut terminée, tous les yeux étaient mouillés de larmes, et des applaudissements unanimes vinrent saluer un grand talent. Le poète venait de lire *le Lac*.

La fortune de Lamartine était faite en sortant de ce salon. Il ne tarda pas à trouver un éditeur, et bientôt, de toute la France, un cri d'admiration acclama le grand poète qui venait de se révéler. Ce succès ouvrit immédiatement à Lamartine la carrière des honneurs ; Louis XVIII se fit lire ce petit volume et récompensa aussitôt le jeune auteur en signant sa nomination de secrétaire d'ambassade à Florence. En même temps, sa renommée poétique lui valut d'être recherché par une jeune Anglaise qui s'éprit de son talent et lui apporta en dot une immense fortune. On pouvait craindre que tant de faveurs accumulées n'endormissent ce génie naissant, que la douleur et le désenchantement avaient si tendrement inspiré. Il n'en fut rien. En 1821, Lamartine publia les *Nouvelles Méditations*, qui eurent le même retentissement que les premières. Remarquons toutefois que la note dominante n'y est plus triste et plaintive, on sent que le cœur est consolé, et, pour nous servir des expressions gracieuses de Vinet, " le crêpe a fait place aux guirlandes de roses et nous passons de l'ombre funèbre des sapins et des ifs dans un bosquet de myrtes odorants. "

Ce second recueil se termine par un poème assez faible, imité de Byron, *le Dernier chant du pèlerinage de Childe Harold*. Harold est un jeune voyageur qui, lassé de bonne heure des plaisirs de la vie, quitte sa terre natale, l'Angleterre, et parcourt le monde en chantant ce qu'il voit, ce qu'il sent et ce qu'il pense. Il visite tour à tour le Portugal, l'Espagne, la Grèce, l'Asie-Mineure, Venise. Ce voyageur n'est autre que Byron lui-même, célèbre poète anglais, contemporain de Lamartine. L'auteur voulut conduire le poème jusqu'à la mort de son héros et, sous la fiction transparente de Harold, il chanta les dernières actions et les dernières pensées du poète anglais, son voyage en Grèce et sa mort. Dans le dernier chant de Childe-Harold se trouvaient des vers éloquents sur la décadence de l'Italie,

qui parurent à un officier napolitain, le colonel Pépé, une offense contre la dignité nationale de son pays. Le poète avait terminé une tirade par ces vers :

Je vais chercher ailleurs, pardonne, ombre romaine,
Des hommes et non pas de la poussière humaine.

Le colonel le provoqua en duel et Lamartine fut grièvement blessé.

De retour à Paris en 1829, le poète mit le comble à sa réputation en publiant les *Harmonies poétiques et religieuses*, livre admirable qui, après lui avoir obtenu la croix de la Légion d'honneur, lui ouvrit les portes de l'Académie française.

Lamartine venait d'être nommé ministre plénipotentiaire en Grèce lorsque la révolution de 1830 éclata et l'éloigna des affaires. La monarchie de Juillet lui fit, il est vrai, quelques avances, mais il refusa de les accepter par respect pour le gouvernement déchu qu'il avait jusqu'alors fidèlement servi. Il se retira dans son manoir de Saint-Point qu'il venait d'hériter d'un de ses oncles. Mais bientôt fatigué de sa retraite, il se présenta aux suffrages des électeurs de Toulon et de Dunkerque comme candidat à la députation. Barthélemy lança contre lui une diatribe violente ; le poète répondit avec noblesse, mais échoua.

Pour se consoler de cet échec, il entreprit, en 1832, un voyage en Orient, le pays de ses rêves. Il s'embarqua à Marseille avec sa femme et sa fille Julia sur un vaisseau équipé à ses frais et emporta avec lui de riches présents pour les chefs des pays qu'il allait visiter. Ce voyage, qui dura seize mois, lui coûta environ six cent mille francs ; on eût dit un souverain ayant à son service de nombreuses caravanes. Son retour fut assombri par la mort de sa fille unique, qu'il perdit à Beyrouth, à l'âge de treize ans. Revenu en France, il publia un beau livre, *le voyage en Orient*, œuvre pleine de poésie, mais où les descriptions sont plus le fruit de l'imagination du poète que la peinture exacte de la réalité.

En 1835, Lamartine jeta son dernier éclat dans *Jocelyn*. C'est, sous la forme d'un journal, l'histoire d'un curé des Hautes-Alpes pendant les sombres jours de la Terreur. Ce livre produisit d'abord de l'étonnement,puis une explosion d'admiration. De tous les points de l'Europe, l'auteur reçut des lettres pour savoir si cette histoire était vraie ou fictive. Cependant on sent dans cette espèce de roman le

déclin du génie ; car, à côté d'admirables tableaux de la nature, d'épisodes, de détails peints avec un grand charme, l'unité de sentiment y fait un peu défaut.

Deux ans plus tard (1838), il publia *la Chute d'un ange*, espèce d'épopée fantastique qui transporte le lecteur dans le monde antédiluvien des Titans, produit malheureux d'une imagination qui s'égare.

En 1839, parut, sous le nom de *Recueillements poétiques*, un dernier volume de vers, pâle reflet des *Méditations* et d'un mérite bien inférieur. C'était comme l'adieu de Lamartine à la poésie qu'il abandonnait pour se lancer dans la politique.

Il voulut être historien et homme d'Etat : il y mêla, a-t-on dit, trop de poésie. Son Histoire des Girondins (1847), malgré d'admirables pages, offre plutôt le charme et les émotions d'un roman que le sérieux et grave intérêt d'une étude solide. Cette tendance même à tout idéaliser conduira l'historien à dissimuler sous un certain prestige poétique la réelle horreur des temps ou des hommes qu'il veut peindre, à comparer Camille Desmoulins à Fénelon, à mettre une auréole jusque sur le front de Robespierre. Mais dans les parties où l'histoire se rapproche de la poésie, quand d'un trait il faudra éclairer une situation générale, dessiner les grands horizons, Lamartine retrouvera toute sa supériorité. " Ses livres d'histoire, a dit Sainte-Beuve, ne sont et ne seront jamais que de vastes et spécieux *à peu près* où circule par endroits l'esprit général des choses, où vont et viennent ces grands courants de l'atmosphère que sentent à l'avance, en battant des ailes, les oiseaux voyageurs, et que sentent également les poètes, ces oiseaux voyageurs aussi. "

Nous ne dirons ici qu'un mot de l'homme politique. Si à la chambre des députés, où il siégea pendant de longues années, il charmait plus souvent qu'il n'entraînait,si l'idée pratique semblait dans ses discours étouffée sous le luxe de l'imagination, il se rencontra un jour dans sa vie qui restera glorieux pour sa mémoire. Quand, après les journées de février 1848, le peuple, égaré par de funestes conseils, voulut relever le drapeau rouge, Lamartine déclara qu'il ne signerait jamais un pareil décret.

" Citoyens ! s'écria-t-il, vous pouvez faire violence au " gouvernement, vous pouvez lui commander de changer " le drapeau de la nation et le nom de la France. Si vous " êtes assez mal inspirés et assez obstinés dans votre " erreur pour lui imposer une république de parti et un

" pavillon de terreur, le gouvernement, je le sais, est aussi
" décidé que moi-même à mourir plutôt que de se déshonorer en vous obéissant. Quant à moi, jamais ma main
" ne signera ce décret ! je repousserai jusqu'à la mort ce
" drapeau de sang, et vous devriez le répudier plus que moi !
" car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais
" fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du
" peuple, en 91, en 93, et le drapeau tricolore a fait le tour
" du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la
" patrie ! "

Par cet acte d'héroïque résistance et grâce à cet éclair de sublime éloquence, Lamartine rassura le pays et fit tomber des mains du peuple le symbole d'une sanglante anarchie. Un tel souvenir cependant n'a pas suffi à protéger Lamartine contre les amertumes de l'ingratitude publique. Du moins le gouvernement impérial s'est honoré en provoquant un don national qui garantit l'aisance et la dignité de la vieillesse attristée du grand poète, qui mourut en 1869, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Quelques jours après la mort de Lamartine, Louis Veuillot écrivait les lignes suivantes :

" M. de Lamartine, depuis plus d'un an déjà, n'était
" plus de ce monde. La mort n'a fait que fermer son cer-
" cueil. Il semblait qu'il lui fallût du temps à emporter
" une si grande poussière. Entre tous ces débris qu'on ap-
" pelle des hommes, et qui forment le monde contempo-
" rain, nous croyons que M. de Lamartine était le plus
" vaste. Sa vie et son œuvre l'attestent ; elles attestent
" aussi, hélas ! qu'il ne fut pas le moins dévasté. En force,
" en intelligence, en courage, en dons de toute nature, il
" avait immensément reçu. Il avait reçu même une
" éducation chrétienne d'enseignements et d'exemples,
" trésor et bienfait des plus rares à l'époque où il naquit ;
" et comme si Dieu eût voulu mettre à l'abri tant de
" moyens qu'il lui confiait pour accomplir de grandes
" choses, il lui avait donné encore la pauvreté.

" La misérable influence du doute et la vanité ont tout
" dispersé en œuvres vaines et trop souvent blâmables.
" Cet homme si bien doué et si bien installé dans la vie, a
" douté de tout, excepté de lui-même, et par ce double
" malheur sa vie apparaît comme un gaspillage immense.
" Il n'y a de beau dans son œuvre que des fragments. Ils
" sont nombreux, quelques-uns sont grandioses, aucun
" n'est parfaitement pur.

" L'inspiration lui ouvrait toutes choses, mais, la parole
" envolée, il ne se souvenait plus...
" Enfin, grâce à Dieu, il s'est souvenu. Vieux, humilié,
" infirme, et le pied sur le seuil de cette antichambre de la
" mort, où il devait rester si longtemps et si loin de sa
" gloire humaine, il s'est enfin souvenu, il s'est reconnu,
" et par une grâce longtemps refusée peut-être, il a tiré
" son âme du naufrage de toutes ses splendeurs."

En effet, le poète qui avait écrit

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !

est mort après avoir reçu tous les secours de la religion, que M. Deguerry, curé de la Madeleine, lui a administrés. Depuis plus d'un an, Lamartine avait voulu faire une confession générale, et depuis lors il était demeuré fidèle à la pratique de la religion.

En lisant les œuvres de Lamartine, on voit que, malgré les écarts de son imagination, il garda toujours le souvenir de son éducation qui avait été si profondément chrétienne. Ce souvenir s'était ravivé surtout dans ses dernières années. Lorsqu'il fut question de M. Littré pour l'Académie française, M. Havin (1) sollicita sa voix en faveur du candidat du *Siècle*. Les sentiments irréligieux de M. Littré furent aux yeux de Lamartine une objection invincible. " Comment ! répondit-il avec quelque vivacité à M. Havin, vous me demandez de voter contre le bon Dieu, à moi qui irai bientôt paraître devant lui ! Jamais ! Jamais ! "

La mort si profondément chrétienne de Mme de Lamartine acheva chez l'illustre poète ce grand travail intérieur qui devait le ramener complètement à la foi de ses belles années. Depuis plus de deux ans déjà, dans la semaine de Pâques, il s'agenouillait à côté de sa nièce à la table sainte. Lamartine n'avait donc pas attendu à la dernière heure pour demander et recevoir l'absolution du prêtre et la visite de son Dieu.

Annonçant la mort d'un de ses amis, il disait :

" La mort angélique de ce brave et saint duc de Mont-
" morency me fait un vrai chagrin... Je l'aimais beaucoup
" et il m'aimait sincèrement aussi. Tout s'en va successi-
" vement ainsi, bon et mauvais ; tout nous montre le che-
" min et le monde se renouvelle. Heureux ceux qui sui-
" vent les traces de Montmorency dans ce monde et sur-

(1) M. Havin, fondateur et propriétaire du journal impie *Le Siècle*.

" tout dans l'autre ! j'espère être du nombre, car *je fais mes* " *Pâques demain.* Je sais que c'est une bonne nouvelle à " vous donner (1)."

Etendu sur son lit funèbre, Lamartine tenait entre ses mains ce *Crucifix* qu'il désirait presser sur ses lèvres expirantes. Dieu avait exaucé la prière de sa jeunesse poétique.

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami,

Pour éclairer l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la Nature en deuil ·
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir ;
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Ah ! puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour.

(1) Correspondance de Lamartine, t. III, p. 398.

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix !

Il ne nous reste plus maintenant qu'à analyser l'œuvre de Lamartine, tâche difficile et pour laquelle nous emprunterons la plume des critiques dont l'autorité est indiscutable.

" Quand la postérité, dit M. Nisard, fera le choix du " bien et du mal dans ses œuvres, que de parties ne re- " tranchera-t-elle pas qui nous ont paru vives et floris- " santes ! Combien restera-t-il de ces développements à " perte de vue du sentiment individuel, de ces peintures " de son propre cœur où le poète languit dans des analyses " sans fin et s'évapore dans ses propres pensées ? Combien " de ratures je prévois que la postérité va faire dans quel- " ques pages à la fois si subtiles et si vagues ! Que restera- " t-il donc de Lamartine ? *Les Méditations*, quelques pièces " des *Harmonies religieuses*, quelques morceaux de *Jocelyn*. " Il restera une foule de ces vers qui n'empêchent pas les " poèmes d'être médiocres, et qui sont les dernières fleurs " dont se parent les poésies mourantes ; il restera le sou- " venir de grandes facultés poétiques, très supérieures à " ce qui en sera sorti ; il restera le nom harmonieux et " sonore d'un poète auquel son siècle aura été trop doux " et sa gloire trop facile, et en qui ses contemporains " auront trop aimé leurs propres défauts."

Cependant pour être juste envers Lamartine et envers M. Nisard lui-même, il faut ajouter que l'illustre auteur de l'*Histoire de la Littérature française* n'a pas craint de rectifier dans la conclusion de son ouvrage le premier jugement qu'il avait porté sur l'un des plus grands poètes français.

" Chez Lamartine, dit M. Nisard, (1) la poésie s'épanche " en des vers d'une harmonie que Racine même n'a pas " connue. Le charme que décrivait Cuvier comparant " ces vers, apparus pour la première fois vers 1820, à un " chant qu'entendrait tout à coup un promeneur solitaire " et qui répondrait à ses secrets sentiments, ce charme se " fait encore sentir aujourd'hui et ne cessera qu'avec la " langue française. Nous y reconnaissons nos sentiments, " non pas comme dans la poésie dramatique, qui nous

(1) Nisard, *Histoire de la Littérature française*, t. IV. Conclusion.

" prend à partie et nous met en scène, mais le dirai-je ? " comme en un rêve où l'on n'a qu'à demi conscience de " soi-même, et où l'on goûte la vie sans en sentir le poids. " Dans cette poésie religieuse,on reste sur le seuil de beau- " coup de choses ; rien ne va jusqu'à la pensée poignante. " Les plus tristes, les plus sérieuses, celles même qui ex- " priment le découragement, n'affectent l'âme que comme " une douleur qui a perdu son aiguillon. La tristesse elle- " même est caressante, et les larmes que répand le poète " sont celles du doux Virgile, qui glissent sur la joue sans " la brûler. Les mots sont à l'unisson des choses. En lisant " ces vers, on ne s'avise plus d'accuser notre langue de " dureté. Tous les angles s'émoussent ; les syllabes les plus " rudes se polissent en se touchant, et de ces mots si " rebelles aux mains les plus habiles se forme une langue " musicale comme celles de l'antiquité. La lyre, la harpe " éolienne, dont les cordes effleurées par les souffles du " ciel rendaient des sons harmonieux, ne sont plus des " symboles ; tout ce qui s'est dit au figuré de l'art du " poète est vrai en propre du poète dont je parle."

Maintenant nous allons faire connaître Lamartine par ses œuvres mêmes en les faisant précéder d'une courte analyse littéraire.

MÉDITATIONS POÉTIQUES.

En 1820 parut l'ouvrage qui devait opérer dans la poésie lyrique une révolution profonde. A l'encontre de la plupart des auteurs du dix-huitième siècle, Lamartine *ramène la poésie au sein de la nature ;* il a besoin de grand air, de la vue du soleil dans l'éclat de son midi ou dans les magnificences de son couchant. Il reçut du ciel le don de poésie, il n'eut pas de maître ; il échappe à toutes les écoles ; lui-même il nous dira comment, tout de suite, il fut obéissant à l'inépuisable inspiration :

Jamais aucune main, sur la corde sonore,
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore ;
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel ;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel !.....
Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie !

" A ces accords inouïs, la plaine et le mont furent " attentifs, le ruisseau les répéta à la forêt sacrée, et l'écho " en fut jusqu'au ciel ! "

JULES JANIN. *Etude sur Lamartine.*

Un nouveau sentiment anime les vers de Lamartine ; c'est *l'amour chrétien*, douce harmonie des intelligences, union mystérieuse des âmes. Ce n'est plus la passion ardente et voluptueuse des païens, c'est un sentiment plus élevé ; ses élans ne s'arrêtent pas sur la terre ; ils montent vers le ciel. Le poète a de sublimes transports et d'ineffables mélancolies ; c'est le désenchantement des choses qui passent, mêlé à l'espérance des choses qui demeurent ; c'est la terre vue du ciel.

Ce sentiment, qui revient sans cesse dans les premières poésies de Lamartine, est un des motifs qui le fit accueillir avec tant d'enthousiasme par les femmes. Le poète chrétien leur rendait leur titre de noblesse, il leur donnait une âme.

Le siècle se reconnut aussi dans cette voix mélancolique et généreuse qui cherchait à dissiper les ténèbres du doute par les lumières de la *Foi* et les accents de la *Prière*, qui faisait alterner l'expression du désespoir et celle de la confiance en Dieu, enfin qui parlait si noblement d'*Enthousiasme*, de *Gloire* et d'*Immortalité*.

Lamartine savait surtout interroger la nature, en interpréter le silence majestueux, demander aux flots comme aux étoiles le nom du Créateur et faire pénétrer dans les âmes, à défaut d'une conviction forte et précise, une religieuse émotion. A cet attrait d'une pensée tour à tour inquiète et sereine s'ajoutait celui d'une sensibilité profonde. Le poète répandait son âme entière dans ce qu'il écrivait ; tantôt, comme dans *le Lac*, associant l'ivresse du bonheur au sentiment de la fragilité humaine ; tantôt appelant l'espérance au chevet du *Poète* et du *Chrétien mourant* ou la faisant briller aux yeux des mortels affligés ; plus touchant encore lorsqu'il parcourait dans ses *Préludes* le cercle entier des affections humaines ou lorsqu'il exhalait aux pieds du *Crucifix* les sanglots d'une douleur attendrie et domptée par la religion. Sa muse d'ailleurs était équitable et respectueuse de toute grandeur, également prompte à chanter l'avenir sur un berceau royal ou à méditer sur la tombe à peine fermée du prisonnier de Sainte-Hélène.

L'HOMME.

A LORD BYRON. (1)

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents !
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine ;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes de carnage :
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend au flanc des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu !
Comme lui maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres ;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.
Mais que sert de lutter contre sa destinée ?
Que peut contre le sort la raison mutinée ?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface ;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place :
Comment ? pourquoi ? qui sait ? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la vie et la lumière,

Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui !
Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître :
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur : longtemps j'en ai douté ;
Mais pourquoi reculer devant la vérité ?
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage ;
Dans l'ordre universel, faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté.
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence : (2)
Voilà, voilà ton sort. Ah ! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voudrais briser ;
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace :
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place ;
Aux regards de Celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté !

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice ;
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,
Un piége où la raison trébuche à chaque pas.
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas.
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde,
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
Que celui qui l'a fait t'explique l'univers :
Plus je sonde l'abîme, hélas ! plus je m'y perds.
Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux, (3)
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux :
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire ;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur.
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens, enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité :
Il veut sonder le monde, et son œil est débile ;
Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile ! (4)
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Eden :
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites,

Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges ;
Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort (5).

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie !
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité ;
Dans le sein du possible en songe elle s'élance ;
Le réel est étroit, le possible est immense ;
L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour
Où l'on puise à jamais la science et l'amour ;
Où, dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère,
Et de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas ! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée ;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts :
J'ai cherché vainement le mot de l'univers,
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature ;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé ;
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé,
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges :
Tantôt, passant les mers pour écouter les sages :
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé !
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux ;
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux ;
Des empires détruits je méditai la cendre ;
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre ;
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros :
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère.
Que dis-je ? suspendu sur le lit des mourants,
Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants,
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,

Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelais, je bravais le choc des éléments.
Semblable à la sibylle en ses emportements,
J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,
Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles:
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre !
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein ;
J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être,
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître :
Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.

Mais un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit ;
Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.

" Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité,
Eternelle raison, suprême volonté !
Toi dont l'immensité reconnaît la présence,
Toi dont chaque matin annonce l'existence !
Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi ;
Celui qui n'était pas a paru devant toi !
J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,
Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'Etre :
Me voici ! le néant te salue en naissant ;
Me voici ! mais que suis-je ? un atome pensant.
Qui peut entre nous deux mesurer la distance ?
Moi, qui respire en toi ma rapide existence,
A l'insu de moi-même, à ton gré façonné
Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né ?
Rien avant, rien après : gloire à la fin suprême !
Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains :
Je suis pour accomplir tes ordres souverains ;
Dispose, ordonne, agis ; dans les temps, dans l'espace,
Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place :
Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
De soi-même, en silence, accourra s'y ranger.

Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
Noyé dans la lumière ou perdu dans la nuit,
Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit :
Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux ;
Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,
Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
Et, d'un égal amour accomplissant ta loi,
Jusqu'aux bords du néant murmurer : " Gloire à toi ! "

" Ni si haut, ni si bas ! simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème, et ma fin un mystère ;
Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,
Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis. (6)
A tout autre degré, moins malheureux peut-être,
J'eusse été... Mais je suis ce que je devais être ;
J'adore sans la voir ta suprême raison :
Gloire à toi qui m'as fait ! ce que tu fais est bon.
Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne ;
Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
Ignorant d'où je viens, incertain où je vais,
Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.
Gloire à toi ! Le malheur en naissant m'a choisi ;
Comme un jouet vivant ta droite m'a saisi ;
J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
Gloire à toi ! J'ai crié, tu n'as pas répondu :
J'ai jeté sur la terre un regard confondu ;
J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice ;
Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice.
Gloire à toi ! L'innocence est coupable à tes yeux :
Un seul être, du moins, me restait sous les cieux ;

Toi-même de nos jours avais mêlé la trame,
Sa vie était ma vie, et son âme mon âme ;
Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché !
Ce coup, que tu voulais me rendre plus terrible,
Le frappa lentement pour m'être plus sensible :
Dans ses traits expirants, où je lisais mon sort,
J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort ;
J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,
Sous la main du trépas par degrés assoupie,
Se ranimer encore au souffle de l'amour.
Je disais chaque jour : " Soleil, encore un jour ! "
Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres,
Et descendu vivant dans les demeures sombres,
Près du dernier flambeau qui doive l'éclairer,
Se penche sur sa lampe et la voit expirer,
Je voulais retenir l'âme qui s'évapore ;
Dans son dernier regard je la cherchais encore !
Ce soupir, ô mon Dieu ! dans ton sein s'exhala :
Hors du monde avec lui mon espoir s'envola !
Pardonne au désespoir un moment de blasphème,
J'osai... Je me repens : gloire au maître suprême !
Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir !

" Que j'ai bien accompli cette loi de mon être !
La nature insensible obéit sans connaître ;
Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
J'immole avec amour ma propre volonté ;
Moi seul je t'obéis avec intelligence ;
Moi seul je me complais dans cette obéissance ;
Je jouis de remplir en tout temps, en tout lieu,
La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu ;
J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
J'aime ta volonté dans mes supplices même :
Gloire à toi ! gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !
Tu n'entendras qu'un cri : " Gloire à jamais à toi ! " (7)

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.
Mais silence, ô ma lyre ! Et toi, qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie :
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers ! (8)

Le ciel même aux damnés enviera tes concerts.
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme ;
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.

Ah ! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'essayais encor ;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux !
Courage, enfant déchu d'une race divine !
Tu portes sur ton front ta superbe origine ;
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux !

Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même !
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème ;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer ! (9)

L'IMMORTALIT.

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore ;
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit :
L'ombre croit, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.
Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus !

Je te salue, ô mort ! Libérateur céleste.
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide ;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
Tu n'anéantis pas, tu délivres ; ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin :
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles !
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes
Que tardes-tu ? Parais ; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.
Qui m'en a détaché ? Qui suis-je et que dois-je être ?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu ?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?
Quel jour séparera l'âme de la matière ?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?
As-tu tout oublié ? Par delà le tombeau,
Vas-tu recommencer une semblable vie ?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels ?
Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie !
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs ;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard brilleront dans mes yeux.
" Vain espoir ! " s'écriera le troupeau d'Épicure,
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit,
" Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use

Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir ;
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir,
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
Les cieux mêmes, les cieux commencent à pâlir ;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus !
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie !
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité ! "
Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond,
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ; (1)
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre ;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

L'ENTHOUSIASME

Ainsi, quand l'aigle du tonnerre
Enlevait Ganymède aux cieux,
L'enfant, s'attachant à la terre,
Luttait contre l'oiseau des dieux ;
Mais entre ses serres rapides
L'aigle, pressant ses flancs timides
L'arrachait aux champs paternels ;
Et, sourd à la voix qui l'implore,
Il le jetait, tremblant encore,
Jusques aux pieds des immortels

Ainsi quand tu fonds sur mon âme.,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d'une sainte horreur ;
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence

N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus et consume
Le bûcher, le temple et l'autel.

Mais à l'essor de la pensée
L'instinct des sens s'oppose en vain :
Sous le dieu mon âme oppressée
Bondit, s'élance, et bat mon sein.
La foudre en mes veines circule :
Etonné du feu qui me brûle,
Je l'irrite en le combattant,
Et la lave de mon génie
Déborde en torrent d'harmonie,
Et me consume en s'échappant.

Muse, contemple ta victime !
Ce n'est plus ce front inspiré,
Ce n'est plus ce regard sublime
Qui lançait un rayon sacré :
Sous ta dévorante influence,
A peine un reste d'existence
A ma jeunesse est échappé.
Mon front, que la pâleur efface,
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui m'a frappé.

Heureux le poète insensible !
Son luth n'est point baigné de pleurs :
Son enthousiasme paisible
N'a point ces tragiques fureurs.
De sa veine féconde et pure
Coulent, avec nombre et mesure,
Des ruisseaux de lait et de miel ;
Et ce pusillanime Icare,
Trahi par l'aile de Pindare,
Ne retombe jamais du ciel.

Mais nous, pour embraser les âmes,
Il faut brûler, il faut ravir
Au ciel jaloux ces triples flammes :
Pour tout peindre, il faut tout sentir.
Foyers brûlants de la lumière,
Nos cœurs de la nature entière
Doivent concentrer les rayons ;

Et l'on accuse notre vie !
Mais ce flambeau qu'on nous envie
S'allume au feu des passions.

Non, jamais un sein pacifique
N'enfanta ces divins élans,
Ni ce désordre sympathique
Qui soumet le monde à nos chants.
Non, non, quand l'Apollon d'Homère,
Pour lancer ces traits sur la terre,
Descendait des sommets d'Éryx,
Volant aux rives infernales,
Il trempait ses armes fatales
Dans les eaux bouillantes du Styx.

Descendez de l'auguste cîme
Qu'indignent de lâches transports !
Ce n'est que d'un luth magnanime
Que partent les divins accords.
Le cœur des enfants de la lyre
Ressemble au marbre qui soupire
Sur le sépulcre de Memnon :
Pour lui donner la voix et l'âme,
Il faut que de sa chaste flamme
L'œil du jour lui lance un rayon.

Et tu veux qu'éveillant encore
Des feux sous la cendre couverts,
Mon reste d'âme s'évapore
En accents perdus dans les airs !
La gloire est le rêve d'une ombre ;
Elle a trop retranché le nombre
Des jours qu'elle devait charmer.
Tu veux que je lui sacrifie
Ce dernier souffle de ma vie !
Je veux le garder pour aimer.

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

" O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

" Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

" Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : " Sois plus lente ; " et l'aurore
Va dissiper la nuit. "

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

LA GLOIRE.

A UN POÈTE EXILÉ.

Généreux favoris des filles de Mémoire,
Deux sentiers différents devant vous vont s'ouvrir :
L'un conduit au bonheur, l'autre mène à la gloire ;
Mortels, il faut choisir.

Ton sort ô Manoël ! suivit la loi commune ;
La muse t'enivra de précoces faveurs,
Tes jours furent tissus de gloire et d'infortune.
Et tu verses des pleurs !

Rougis plutôt, rougis d'envier au vulgaire
Le stérile repos dont son cœur est jaloux :
Les dieux ont fait pour lui tous les biens de la terre
Mais la lyre est à nous.

Les siècles sont à toi, le monde est ta patrie.
Quand nous ne sommes plus, notre ombre a des autels
Où le juste avenir prépare à ton génie
Des honneurs immortels.

Ainsi l'aigle superbe au séjour du tonnerre
S'élance, et, soutenant son vol audacieux,
Semble dire aux mortels : " Je suis né de la terre,
Mais je vis dans les cieux. "

Oui, la gloire t'attend ; mais arrête, et contemple
A quel prix on pénètre en ces parvis sacrés ;
Vois : l'Infortune, assise à la porte du temple,
En garde les degrés.

Ici c'est un vieillard que l'ingrate Ionie
A vu de mers en mers promener ses malheurs :
Aveugle, il mendiait au prix de son génie
Un pain mouillé de pleurs.

Là le Tasse, brûlé d'une flamme fatale,
Expiant dans les fers sa gloire et son amour,
Quand il va recueillir la palme triomphale,
Descend au noir séjour.

Partout des malheureux, des proscrits, des victimes,
Luttant contre le sort ou contre les bourreaux :
On dirait que le ciel aux cœurs plus magnanimes
Mesure plus de maux.

Impose donc silence aux plaintes de ta lyre :
Des cœurs nés sans vertu l'infortune est l'écueil ;
Mais toi, roi détrôné, que ton malheur t'inspire
Un généreux orgueil !

Que t'importe, après tout, que cet ordre barbare
T'enchaîne loin des bords qui furent ton berceau ?
Que t'importe en quels lieux le destin te prépare
Un glorieux tombeau ?

Ni l'exil, ni les fers de ces tyrans du Tage
N'enchaîneront ta gloire aux bords où tu mourras :
Lisbonne la réclame, et voilà l'héritage
Que tu lui laisseras !

Ceux qui l'ont méconnu pleureront le grand homme :
Athène à des proscrits ouvre son Panthéon ;
Coriolan expire, et les enfants de Rome
Revendiquent son nom.

Aux rivages des morts avant que de descendre,
Ovide lève au ciel ses suppliantes mains :
Aux Sarmates grossiers il a légué sa cendre,
Et sa gloire aux Romains.

LA

NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX

ODE.

Versez du sang, frappez encore !
Plus vous retranchez ses rameaux,
Plus le tronc sacré voit éclore
Ses rejetons toujours nouveaux !
Est-ce un dieu qui trompe le crime ?
Toujours d'une auguste victime
Le sang est fertile en vengeur ;
Toujours, échappé d'Athalie,
Quelque enfant que le fer oublie
Grandit à l'ombre du Seigneur !

Il est né, l'enfant du miracle,
Héritier du sang d'un martyr !
Il est né d'un tardif oracle,
Il est né d'un dernier soupir !
Aux accents du bronze qui tonne
La France s'éveille et s'étonne
Du fruit que la mort a porté !
Jeux du sort, merveilles divines !
Ainsi fleurit sur des ruines
Un lis que l'orage a planté.

Il vient, quand les peuples, victimes
Du sommeil de leurs conducteurs,
Errent aux penchants des abîmes
Comme des troupeaux sans pasteurs.
Entre un passé qui s'évapore,
Vers un avenir qu'il ignore,
L'homme nage dans un chaos !
Le doute égare sa boussole,
Le monde attend une parole,
La terre a besoin d'un héros !

Courage ! c'est ainsi qu'ils naissent !
C'est ainsi que dans sa bonté
Un Dieu les sème ! ils apparaissent
Sur des jours de stérilité !
Ainsi, dans une sainte attente,
Quand des pasteurs la troupe errante

Parlait d'un Moïse nouveau,
De la nuit déchirant le voile,
Une mystérieuse étoile
Les conduisit vers un berceau.

Sacré berceau, frêle espérance
Qu'une mère tient dans ses bras,
Déjà tu rassures la France :
Les miracles ne trompent pas !
Bercé sur le sein de sa mère,
S'il vient à demander son père,
Il verra se baisser les yeux !
Et cette veuve inconsolée,
En lui cachant le mausolée,
Du doigt lui montrera les cieux.

Jeté sur le déclin des âges,
Il verra l'empire sans fin,
Sorti de glorieux orages,
Frémir encor de son déclin.
Mais son glaive aux champs de victoire
Nous rappellera la mémoire
Des destins promis à Clovis,
Tant que le tronçon d'une épée,
D'un rayon de gloire frappée,
Brillerait aux mains de ses fils !

Ainsi s'expliquaient sur ma lyre
Les destins présents à mes yeux ;
Et tout secondait mon délire,
Et sur la terre et dans les cieux !
Le doux regard de l'Espérance
Éclairait le deuil de la France,
Comme, après une longue nuit,
Sortant d'un berceau de ténèbres,
L'aube efface les pas funèbres
De l'ombre obscure qui s'enfuit.

LA PRIÈRE.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire ;
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,

Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue,
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance au bord de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel !
L'univers est le temple et la terre est l'autel ;
Les cieux en sont le dôme, et ses astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés :
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts ?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers ?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant,
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel ;
Et Celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême !
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.

Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi !
Ce monde qui te cache est transparent pour moi ;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans ces déserts :
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour.
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens ;
Et quand la nuit, guidant son cortége d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence ;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers les ténèbres ;
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore,
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins !
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins :
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance :
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens,
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée !

LA FOI.

.....
.....
Ame, qui donc es-tu ? Flamme qui me dévore,
Dois-tu vivre après moi ? dois-tu souffrir encore ?
Hôte mystérieux, que vas-tu devenir ?
Au grand flambeau du jour vas-tu te réunir ?
Peut-être de ce feu tu n'es qu'une étincelle,
Qu'un rayon égaré que cet astre rappelle ;
Peut-être que, mourant lorsque l'homme est détruit,
Tu n'es qu'un suc plus pur que la terre a produit,
Une fange animée, une argile pensante...
Mais que vois-je ? A ce mot tu frémis d'épouvante :
Redoutant le néant, et lasse de souffrir,
Hélas ! tu crains de vivre et trembles de mourir.

Qui te révèlera, redoutable mystère ?
J'écoute en vain la voix des sages de la terre,
Le doute égare aussi ces sublimes esprits,
Et de la même argile ils ont été pétris.
Rassemblant les rayons de l'antique sagesse,
Socrate te cherchait aux beaux jours de la Grèce ;
Platon à Sunium te cherchait après lui :
Deux mille ans sont passés, je te cherche aujourd'hui ;
Deux mille ans passeront, et les enfants des hommes
S'agiteront encor dans la nuit où nous sommes.
La vérité rebelle échappe à nos regards,
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.

Ainsi, prêt à fermer mes yeux à la lumière,
Nul espoir ne viendra consoler ma paupière :
Mon âme aura passé, sans guide et sans flambeau,
De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau,
Et j'emporte au hasard, au monde où je m'élance,
Ma vertu sans espoir, mes maux sans récompense.
Réponds-moi, Dieu cruel ! S'il est vrai que tu sois,
J'ai donc le droit fatal de maudire tes lois !
Après le poids du jour, du moins le mercenaire
Le soir s'assied à l'ombre, et reçoit son salaire ;
Et moi, quand je fléchis sous le fardeau du sort,
Quand mon jour est fini, mon salaire est la mort !
.....
.....

Mais, tandis qu'exhalant le doute et le blasphème,
Les yeux sur mon tombeau, je pleure sur moi-même,
La foi, se réveillant comme un doux souvenir,
Jette un rayon d'espoir sur mon pâle avenir,
Sous l'ombre de la mort me ranime et m'enflamme,
Et rend à mes vieux jours la jeunesse de l'âme.
Je remonte, aux lueurs de ce flambeau divin,
Du couchant de ma vie à son riant matin ;
J'embrasse d'un regard la destinée humaine ;
A mes yeux satisfaits tout s'ordonne et s'enchaîne ;
Je lis dans l'avenir la raison du présent ;
L'espoir ferme après moi les portes du néant,
Et, rouvrant l'horizon à mon âme ravie,
M'explique par la mort l'énigme de la vie.

Cette foi qui m'attend au bord de mon tombeau,
Hélas ! il m'en souvient, plana sur mon berceau.
De la terre promise immortel héritage,
Les pères à leurs fils l'ont transmis d'âge en âge.
Notre esprit la reçoit à son premier réveil,
Comme les dons d'en haut, la vie et le soleil ;
Comme le lait de l'âme, en ouvrant la paupière,
Elle a coulé pour nous des lèvres d'une mère ;
Elle a pénétré l'homme en sa tendre saison ;
Son flambeau dans les cœurs précéda la raison
L'enfant, en essayant sa première parole,
Balbutie au berceau son sublime symbole,
Et, sous l'œil maternel germant à son insu,
Il la sent dans son cœur croître avec la vertu.

Ah ! si la vérité fut faite pour la terre,
Sans doute elle a reçu ce simple caractère ;
Sans doute, dès l'enfance offerte à nos regards,
Dans l'esprit par les sens entrant de toutes parts,
Comme les purs rayons de la céleste flamme,
Elle a dû dès l'aurore environner notre âme,
De l'esprit par l'amour descendre dans les cœurs,
S'unir au souvenir, se fondre dans les mœurs,
Ainsi qu'un grain fécond que l'hiver couvre encore,
Dans notre sein longtemps germer avant d'éclore,
Et, quand l'homme a passé son orageux été,
Donner son fruit divin pour l'immortalité.

Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière !

Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur !
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur !
Hélas ! je n'ai que toi : dans mes heures funèbres,
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres ;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau.
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière !
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière ;
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir !

LE CHRÉTIEN MOURANT.

Qu'entends-je ? autour de moi l'airain sacré résonne !
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne ?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau ?
O mort ! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois ? Eh quoi ! je me réveille
Sur le bord du tombeau !

O toi, d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir !
Prends ton vol, ô mon âme, et dépouille tes chaînes !
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir ?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière ;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir !

Mais qu'entends-je ? Au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille !
Compagnons de l'exil, quoi ! vous pleurez ma mort !
Vous pleurez ! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux et mon âme enivrée
Entre au céleste port.

DIEU.

A M. L'ABBÉ F. DE LAMENNAIS.

Oui, mon âme se plaît à secouer ses chaînes :
Déposant le fardeau des misères humaines,
Laissant errer mes sens dans ce monde des corps,
Au monde des esprits je monte sans efforts.
Là, foulant à mes pieds cet univers visible,
Je plane en liberté dans les champs du possible.
Mon âme est à l'étroit dans sa vaste prison :
Il me faut un séjour qui n'ait pas d'horizon.

Comme une goutte d'eau dans l'Océan versée,
L'infini dans son sein absorbe ma pensée ;
Là, reine de l'espace et de l'éternité,
Elle ose mesurer le temps, l'immensité,
Aborder le néant, parcourir l'existence,
Et concevoir de Dieu l'inconcevable essence.
Mais sitôt que je veux peindre ce que je sens,
Toute parole expire en efforts impuissants ;
Mon âme croit parler ; ma langue embarrassée
Frappe l'air de vains sons, ombre de ma pensée.

Dieu fit pour les esprits deux langages divers :
En sons articulés l'un vole dans les airs ;
Ce langage borné s'apprend parmi les hommes ;
Il suffit au besoin de l'exil où nous sommes,
Et, suivant des mortels les destins inconstants,
Change avec les climats ou passe avec les temps.
L'autre, éternel, sublime, universel, immense,
Est le langage inné de toute intelligence :
Ce n'est point un son mort dans les airs répandu,
C'est un verbe vivant dans le cœur entendu ;
On l'entend, on l'explique, on le parle avec l'âme ;
Ce langage senti touche, illumine, enflamme :
De ce que l'âme éprouve interprètes brûlants,
Il n'a que des soupirs, des ardeurs, des élans ;
C'est la langue du ciel que parle la prière,
Et que le tendre amour comprend seul sur la terre.

Aux pures régions où j'aime à m'envoler,
L'enthousiasme aussi vient me la révéler,
Lui seul est mon flambeau dans cette nuit profonde,
Et mieux que la raison il m'explique le monde.

Viens donc ! il est mon guide, et je veux t'en servir
A ses ailes de feu, viens, laisse-toi ravir.
Déjà l'ombre du monde à nos regards s'efface :
Nous échappons au temps, nous franchissons l'espace ;
Et, dans l'ordre éternel de la réalité,
Nous voilà face à face avec la vérité !
Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore.
Il est ; tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments ;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge ;
Le jour est son regard, le monde est son image :
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main ;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense
S'en échappe, et revient finir où tout commence.

Sans bornes comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits :
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire ;
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire !
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi.
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré ;
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré :
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse ;
Et, comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux.
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance,
Tendant par la nature à l'être qui les fit :
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit !
Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon ;
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison,
Que la justice attend, que l'infortune espère,
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre !
Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué,
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué,
Ce Dieu défiguré par la main des faux prêtres,
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres :

Il est seul, il est un, il est juste, il est bon ;
La terre voit son œuvre, et le ciel sait son nom !

Heureux qui le connaît ! plus heureux qui l'adore !
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle, comme l'encens, son âme en sa présence !
Mais, pour monter à lui, notre esprit abattu
Doit emprunter d'en haut sa force et sa vertu ;
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme :
Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.
Ah ! que ne suis-je né dans l'âge où les humains,
Jeunes, à peine encore échappés de ses mains,
Près de Dieu par le temps, plus près par l'innocence,
Conversaient avec lui, marchaient en sa présence !
Que n'ai-je vu le monde à son premier soleil !
Que n'ai-je entendu l'homme à son premier réveil !
Tout lui parlait de toi, tu lui parlais toi-même ;
L'univers respirait ta majesté suprême ;
La nature, sortant des mains du Créateur,
Etalait en tous sens le nom de son auteur :
Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges,
En traits plus éclatants brillait sur tes ouvrages ;
L'homme dans le passé ne remontait qu'à toi ;
Il invoquait son père, et tu disais : " C'est moi."

Longtemps comme un enfant ta voix daigna l'instruire,
Et par la main longtemps tu voulus le conduire.
Que de fois dans ta gloire à lui tu t'es montré,
Aux vallons de Sennar, aux chênes de Membré,
Dans le buisson d'Horeb, ou sur l'auguste cime
Où Moïse aux Hébreux dictait sa loi sublime !
Ces enfants de Jacob, premiers-nés des humains,
Reçurent quarante ans la manne de tes mains :
Tu frappais leur esprit par tes vivants oracles ;
Tu parlais à leurs yeux par la voix des miracles ;
Et lorsqu'ils t'oubliaient, tes anges descendus
Rappelaient ta mémoire à leurs cœurs éperdus.
Mais enfin, comme un fleuve éloigné de sa source,
Ce souvenir si pur s'altéra dans sa course ;
De cet astre vieilli la sombre nuit des temps
Eclipsa par degrés les rayons éclatants.

Tu cessas de parler : l'oubli, la main des âges,
Usèrent ce grand nom empreint dans tes ouvrages :
Les siècles en passant firent pâlir la foi ;
L'homme plaça le doute entre le monde et toi.

Oui, ce monde, Seigneur, est vieilli pour ta gloire ;
Il a perdu ton nom, ta trace et ta mémoire ;
Et pour les retrouver il nous faut, dans son cours,
Remonter flots à flots le long fleuve des jours.
Nature, firmament ! l'œil en vain vous contemple :
Hélas ! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple :
Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieux,
De leurs mille soleils le cours mystérieux ;
Il ne reconnaît plus la main qui les dirige :
Un prodige éternel cesse d'être un prodige.
Comme ils brillaient hier, ils brilleront demain
Qui sait où commença leur glorieux chemin ?
Qui sait si ce flambeau, qui luit et qui féconde,
Une première fois s'est levé sur le monde ?
Nos pères n'ont point vu briller son premier tour,
Et les jours éternels n'ont point de premier jour.
Sur le monde moral, en vain ta providence
Dans ces grands changements révèle ta présence ;
C'est en vain qu'en tes jeux l'empire des humains
Passe d'un sceptre à l'autre, errant de mains en mains,
Nos yeux, accoutumés à sa vicissitude,
Se sont fait de la gloire une froide habitude :
Les siècles ont tant vu de ces grands coups du sort !
Le spectacle est usé, l'homme engourdi s'endort.

Réveille-nous, grand Dieu ! parle et change le monde
Fais entendre au néant ta parole féconde :
Il est temps ! lève-toi ! sors de ce long repos ;
Tire un autre univers de cet autre chaos.
A nos yeux assoupis il faut d'autres spectacles ;
A nos esprits flottants il faut d'autres miracles.
Change l'ordre des cieux qui ne nous parle plus !
Lance un nouveau soleil à nos yeux éperdus ;
Détruis ce vieux palais, indigne de la gloire :
Viens ! montre-toi toi-même, et force-nous de croire !
Mais peut-être, avant l'heure où dans les cieux déserts
Le soleil cessera d'éclairer l'univers,
De ce soleil moral la lumière éclipsée
Cessera par degrés d'éclairer la pensée,
Et le jour qui verra ce grand flambeau détruit

Plongera l'univers dans l'éternelle nuit !
Alors tu briseras ton inutile ouvrage.
Ses débris foudroyés rediront d'âge en âge :
" Seul je suis ! hors de moi rien ne peut subsister !
L'homme cessa de croire, il cessa d'exister ! "

LA POÉSIE SACRÉE.

DITHYRAMBE.

A. M. EUGÈNE DE GENOUDE.

Son front est couronné de palmes et d'étoiles ;
Son regard immortel, que rien ne peut ternir,
Traversant tous les temps, soulevant tous les voiles,
Réveille le passé, plonge dans l'avenir.
Du monde sous ses yeux les fastes se déroulent,
Les siècles à ses pieds comme un torrent s'écoulent ;
A son gré descendant ou remontant leur cours,
Elle sonne aux tombeaux l'heure, l'heure fatale,
Ou sur sa lyre virginale
Chante au monde vieilli ce jour père des jours.

Écoutez ! Jéhovah s'élance
Du sein de son éternité.
Le chaos endormi s'éveille en sa présence ;
Sa vertu le féconde, et sa toute-puissance
Repose sur l'immensité.

Dieu dit, et le jour fut ; Dieu dit, et les étoiles
De la nuit éternelle éclaircirent les voiles ;
Tous les éléments divers
A sa voix se séparèrent ;
Les eaux soudain s'écoulèrent
Dans le lit creusé des mers ;
Les montagnes s'élevèrent,
Et les aquilons volèrent
Dans les libres champs des airs.

Sept fois de Jéhovah la parole féconde
Se fit entendre au monde,

Et sept fois le néant à sa voix répondit ;
Et Dieu dit : " Faisons l'homme à ma vivante image. "
Il dit, l'homme naquit ; à ce dernier ouvrage,
Le Verbe créateur s'arrête et s'applaudit.
Mais ce n'est plus un Dieu ; c'est l'homme qui soupire :
Éden a fui... voilà le travail et la mort.
Dans les larmes sa voix expire ;
La corde du bonheur se brise sur sa lyre,
Et Job en tire un son triste comme le sort.

" Ah ! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître !
Ah ! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu,
Et le sein qui m'a donné l'être,
Et les genoux qui m'ont reçu !
Que du nombre des jours Dieu pour jamais l'efface !
Que, toujours obscurci des ombres du trépas,
Ce jour parmi les jours ne trouve plus sa place !
Qu'il soit comme s'il n'était pas !

" Maintenant dans l'oubli je dormirais encore,
Et j'achèverais mon sommeil
Dans cette longue nuit qui n'aura point d'aurore,
Avec ces conquérants que la terre dévore,
Avec le fruit conçu qui meurt avant d'éclore,
Et qui n'a pas vu le soleil.

" Mes jours déclinent comme l'ombre :
Je voudrais les précipiter.
O mon Dieu, retranchez le nombre
Des soleils que je dois compter !
L'aspect de ma longue infortune
Éloigne, repousse, importune
Mes frères lassés de mes maux :
En vain je m'adresse à leur foule :
Leur pitié m'échappe et s'écoule
Comme l'onde au flanc des coteaux.

" Ainsi qu'un nuage qui passe,
Mon printemps s'est évanoui ;
Mes yeux ne verront plus la trace
De tous ces biens dont j'ai joui.
Par le souffle de la colère,
Hélas ! arraché de la terre,

Je vais d'où l'on ne revient pas :
Mes vallons, ma propre demeure,
Et cet œil même qui me pleure,
Ne reverront jamais mes pas !

" L'homme vit un jour sur la terre
Entre la mort et la douleur ;
Rassasié de sa misère,
Il tombe enfin comme la fleur.
Il tombe ! Au moins par la rosée
Des fleurs la racine arrosée
Peut-elle un moment refleurir ;
Mais l'homme, hélas ! après la vie,
C'est un lac dont l'eau s'est enfuie :
On le cherche, il vient de tarir.

" Mes jours fondent comme la neige
Au souffle du courroux divin ;
Mon espérance, qu'il abrége,
S'enfuit comme l'eau de ma main,
Ouvrez-moi mon dernier asile :
Là, j'ai dans l'ombre un lit tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs.
O tombeau, vous êtes mon père !
Et je dis aux vers de la terre :
" Vous êtes ma mère et mes sœurs ! "

" Mais les jours heureux de l'impie
Ne s'éclipsent pas au matin ;
Tranquille, il prolonge sa vie
Avec le sang de l'orphelin.
Il étend au loin ses racines ;
Comme un troupeau sur les collines,
Sa famille couvre Ségor ;
Puis dans un riche mausolée
Il est couché dans la vallée,
Et l'on dirait qu'il vit encor.

" C'est le secret de Dieu : je me tais et j'adore.
C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore,
Qui pesa l'Océan, qui suspendit les cieux.
Pour lui l'abîme est nu, l'enfer même est sans voiles ;
Il a fondé la terre et semé les étoiles :
Et qui suis-je à ses yeux ? "

Mais la harpe a frémi sous les doigts d'Isaïe ;
De son sein bouillonnant la menace à longs flots
S'échappe ; un Dieu l'appelle, il s'élance, il s'écrie.
Cieux et terre, écoutez ! silence au fils d'Amos !

" Osias n'était plus : Dieu m'apparut ; je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante :
Les bords éblouissants de sa robe flottante
Remplissaient le sacré parvis.

" Des séraphins, debout sur des marches d'ivoire,
Se voilaient devant lui de six ailes de feux ;
Volant de l'un à l'autre, ils se disaient entre eux :
" Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu, le roi des dieux !
" Toute la terre est pleine de sa gloire ! "

" Du temple à ces accents la voûte s'ébranla ;
Adonaï s'enfuit sous la nue enflammée ;
Le saint lieu fut rempli de torrents de fumée ;
La terre sous mes pieds trembla.

" Et moi, je resterais dans un lâche silence !
Moi qui t'ai vu, Seigneur, je n'oserais parler !
A ce peuple impur qui t'offense
Je craindrais de te révéler !

" Qui marchera pour nous ? dit le Dieu des armées.
" Qui parlera pour moi ? " dit Dieu. Qui ? moi, Seigneur !
Touche mes lèvres enflammées :
Me voilà ! je suis prêt !... Malheur,

" Malheur à vous qui dès l'aurore
Respirez les parfums du vin,
Et que le soir retrouve encore
Chancelants aux bords du festin !
Malheur à vous qui par l'usure
Étendez sans fin ni mesure
La borne immense de vos champs !
Voulez-vous donc, mortels avides,
Habiter dans vos champs arides,
Seuls sur la terre des vivants ?

" Malheur à vous, race insensée,
Enfants d'un siècle audacieux,
Qui dites dans votre pensée :

Nous sommes sages à nos yeux !
Vous changez la nuit en lumière,
Et le jour en ombre grossière
Où se cachent vos voluptés ;
Mais, comme un taureau dans la plaine,
Vous traînez après vous la chaîne
De vos longues iniquités.

" Malheur à vous, filles de l'onde,
Iles de Sidon et de Tyr !
Tyrans, qui trafiquez du monde
Avec la pourpre et l'or d'Ophir !
Malheur à vous ! votre heure sonne ;
En vain l'Océan vous couronne !
Malheur à toi, reine des eaux,
A toi qui sur des mers nouvelles
Fais retentir comme des ailes
Les voiles de mille vaisseaux !

" Ils sont enfin venus les jours de ma justice ;
Ma colère, dit Dieu, se déborde sur vous !
Plus d'encens, plus de sacrifice
Qui puisse éteindre mon courroux !
Je livrerai ce peuple à la mort, au carnage ;
Le fer moissonnera comme l'herbe sauvage
Ses bataillons entiers.
—Seigneur, épargnez-nous ! Seigneur !–Non, point de trêve !
Et je ferai sur lui ruisseler de mon glaive
Le sang de ses guerriers !

" Ses torrents sécheront sous ma brûlante haleine ;
Ma main nivellera, comme une vaste plaine,
Ses murs et ses palais :
Le feu les brûlera comme il brûle le chaume.
Là, plus de nation, de ville, de royaume ;
Le silence à jamais !

" Ses murs se couvriront de ronces et d'épines ;
L'hyène et le serpent peupleront ses ruines ;
Les hiboux, les vautours,
L'un l'autre s'appelant durant la nuit obscure,
Viendront à leurs petits porter la nourriture
Au sommet de ses tours ! "

Mais Dieu ferme à ces mots les lèvres d'Isaïe :
Le sombre Ézéchiel
Sur le tronc desséché de l'ingrat Israël
Fait descendre à son tour la parole de vie.

" L'Éternel emporta mon esprit au désert.
D'ossements desséchés le sol était couvert ;
J'approche en frissonnant ; mais Jéhovah me crie :
" Si je parle à ces os, reprendront-ils la vie ?
" —Éternel, tu le sais. — Eh bien, dit le Seigneur,
" Écoute mes accents ; retiens-les, et dis-leur :
" Ossements desséchés, insensible poussière,
" Levez-vous ! recevez l'esprit et la lumière !
" Que vos membres épars s'assemblent à ma voix !
" Que l'esprit vous anime une seconde fois !
" Qu'entre vos os flétris vos muscles se replacent !
" Que votre sang circule et vos nerfs s'entrelacent !
" Levez-vous et vivez, et voyez qui je suis ! "
J'écoutai le Seigneur, j'obéis et je dis :
" Esprit, soufflez sur eux du couchant, de l'aurore ;
" Soufflez de l'aquilon, soufflez !... " Pressés d'éclore,
Ces restes du tombeau, réveillés par mes cris,
Entre-choquent soudain leurs ossements flétris ;
Aux clartés du soleil leur paupière se rouvre,
Leurs os sont rassemblés, et la chair les recouvre !
Et ce champ de la mort tout entier se leva,
Redevint un grand peuple, et connut Jéhovah ! "

Mais Dieu de ses enfants a perdu la mémoire ;
La fille de Sion, méditant ses malheurs,
S'assied en soupirant, et, veuve de sa gloire,
Écoute Jérémie, et retrouve des pleurs.
" Le Seigneur, m'accablant du poids de sa colère,
Retire tour à tour et ramène sa main.
Vous qui passez par le chemin,
Est-il une misère égale à ma misère ?

" En vain ma voix s'élève, il n'entend plus ma voix.
Il m'a choisi pour but de ses flèches de flamme,
Et tout le jour contre mon âme
Sa fureur a lancé les fils de son carquois.

" Sur mes os consumés ma peau s'est desséchée ;
Les enfants m'ont chanté dans leurs dérisions ;
Seul, au milieu des nations,
Le Seigneur m'a jeté comme une herbe arrachée.

" Il s'est enveloppé de son divin courroux ;
Il a fermé ma route, il a troublé ma voie ;
Mon sein n'a plus connu la joie,
Et j'ai dit au Seigneur : " Seigneur, souvenez-vous,

" Souvenez-vous, Seigneur, de ces jours de colère ;
" Souvenez-vous du fiel dont vous m'avez nourri !
" Non, votre amour n'est point tari :
" Vous me frappez, Seigneur, et c'est pourquoi j'espère.

" Je repasse en pleurant ces misérables jours ;
" J'ai connu le Seigneur dès ma plus tendre aurore ;
" Quand il punit, il aime encore ;
" Il ne s'est pas, mon âme, éloigné pour toujours.

" Heureux qui le connaît ! heureux qui dès l'enfance
" Porta le joug d'un Dieu clément dans sa rigueur !
" Il croit au salut du Seigneur,
" S'assied au bord du fleuve, et l'attend en silence.

" Il sent peser sur lui ce joug de votre amour ;
" Il répand dans la nuit ses pleurs et sa prière,
" Et, la bouche dans la poussière,
" Il invoque, il espère, il attend votre jour. "

Silence, ô lyre ! et vous, silence,
Prophètes, voix de l'avenir !
Tout l'univers se tait d'avance
Devant Celui qui doit venir.
Fermez-vous, lèvres inspirées ;
Reposez-vous, harpes sacrées,
Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,
Une voix au monde inconnue
Fera retentir dans la nue :
PAIX A LA TERRE ET GLOIRE AUX CIEUX !

ISCHIA. (1)

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes ;
Dans l'horizon désert Phébé monte sans bruit,
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la nuit.

Voyez du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux.

La douteuse lueur, dans l'ombre répandue,
Teint du jour azuré la pâle obscurité,
Et fait nager au loin dans la vague étendue
Les horizons baignés par sa molle clarté.

L'Océan, amoureux de ces rives tranquilles,
Calme, en voyant leurs pieds, ses orageux transports,
Et, pressant dans ses bras ces golfes et ces îles,
De son humide haleine en rafraîchit les bords.

Doux comme le soupir de l'enfant qui sommeille,
Un son vague et plaintif se répand dans les airs :
Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille ?
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers ?

Il s'élève, il retombe, il renaît, il expire,
Comme un cœur oppressé d'un poids de volupté ;
Il semble qu'en ces nuits la nature respire,
Et se plaint comme nous de sa félicité.

LE POÈTE MOURANT.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine ;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter :
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure.
Faut-il gémir ? faut-il chanter ?...

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre ;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire

Au bord d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux !

La lyre en se brisant jette un son plus sublime ;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure ?
Un soleil, un soleil, une heure, et puis une heure ;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit ;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour ; puis vient la nuit.

Ah ! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir !
Pour moi qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort, comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poëte est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois :
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore :
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel ;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain, retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort :
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête, étonné de l'entendre ;
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée ;
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée ;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas :
Dans la coupe écrasé le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Mais pourquoi chantais-tu ? — Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant.
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Un soupir ! un regret ! inutile parole !
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole ;
Je vais où leur instinct emporte nos désirs ;
Je vais où le regard voit briller l'espérance ;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs !

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres ;
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort !

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre ;
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,
Et trouve l'espérance à côté de la mort.

Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre,
L'horizon est moins vaste, et l'âme, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme :
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la Mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde ; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre,
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts !

BONAPARTE.

Sur un écueil battu par la vague plaintive, (1)
Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... Point de nom ! demandez à la terre !
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar, (2)
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola ;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace :
Et ce pied s'est arrêté là...

Il est là !... Sous trois pas un enfant le mesure !
Son ombre ne rend pas même un léger murmure ;

Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non ! la lyre aux tombeaux n'a jamais insulté :
La mort de tout temps fut l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire ;
Rien... excepté la vérité !

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage.
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage ;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes ;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire ;
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire ;
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois ;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois ;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie ;
Émousser le poignard, décourager l'envie ;
Ébranler, raffermir l'univers incertain ;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve ! ! ! et ce fut ton destin !...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte :
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau ;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh ! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu que ta pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit ?

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours ;
Tel, du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes :
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux ;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux.

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre ; (3)
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre :
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain ;
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée ;
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici... Mais quel effroi soudain !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?

Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime !
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse ;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé. (4)

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide ;
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait :
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie ;
Qu'une trace de sang suivra partout ton char,
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera pour l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César.

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche ;
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... C'est le Dieu qui règne et qui couronne :
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne :
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre :
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?
Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie
Qui ne fonde pas des vertus !... (5)

LE PAPILLON.

Naître avec le printemps, mourir avec les roses ;
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur ;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur ;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles :
Voilà du papillon le destin enchanté.
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

LES PRÉLUDES.

A M. VICTOR HUGO.

La nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,
De ses cheveux d'ébène exprimant la rosée,
Pose au sommet des monts ses pieds silencieux,
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux :
C'était l'heure où jadis... Mais aujourd'hui mon âme,
Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
Fait pour se ranimer un inutile effort,
Retombe sur soi-même, et languit et s'endort.
Que ce calme lui pèse ! O lyre ! ô mon génie !
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpe que j'entendais résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts,
Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore !
Et toi qui donnes l'âme à mon luth inspiré,
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré !
Il descend ! il descend ! La harpe obéissante
A frémi mollement sous son vol cadencé,
Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon âme a passé.

J'entends, j'entends de loin comme une voix qui gronde ;
Un souffle impétueux fait frissonner les airs,
Comme l'on voit frissonner l'onde
Quand l'aigle au vol pesant rase le sein des mers.

Eh ! qui m'emportera sur des flots sans rivages ?
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les liquides vallons,
M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs cimes,
Rouler avec la vague au sein des noirs abîmes,
Et, revomi cent fois par les gouffres amers,
Flotter comme l'écume au vaste sein des mers ?
D'effroi, de volupté tour à tour éperdue,
Cent fois entre la vie et la mort suspendue,
Peut-être que mon âme, au sein de ces horreurs,
Pourrait jouir au moins de ses propres terreurs,
Et, prête à s'abîmer dans la nuit qu'elle ignore,
A la vie un moment se reprendrait encore,
Comme un homme, roulant des sommets d'un rocher,
De ses bras tout sanglants cherche à s'y rattacher.
Mais toujours repasser par une même route,
Voir ses jours épuisés s'écouler goutte à goutte ;
Mais suivre pas à pas dans l'immense troupeau
Ces générations, inutile fardeau,
Qui meurent pour mourir, qui vécurent pour vivre,
Et dont chaque printemps la terre se délivre,
Comme dans nos forêts le chêne avec mépris
Livre au vent des hivers ses feuillages flétris ;
Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie
Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie,
Sentir son âme, usée en un stérile effort,
Se ronger lentement sous la rouille du sort ;
Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,
Briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre,
Hélas ! tel est mon sort et celui des humains.
Nos pères ont passé par les mêmes chemins ;
Chargés du même sort, nos fils prendront nos places ;
Ceux qui ne sont pas nés y trouveront leurs traces.
Tout s'use, tout périt, tout passe : mais, hélas !
Excepté les mortels, rien ne change ici-bas.

Toi qui rendais la force à mon âme affligée,
Esprit consolateur, que ta voix est changée !
On dirait qu'on entend, au séjour des douleurs,
Rouler à flots plaintifs le sourd torrent des pleurs.
Pourquoi gémir ainsi, comme un souffle d'orage
A travers les rameaux qui pleurent leur feuillage ?

Pourquoi ce vain retour vers la félicité ?
Quoi donc ! ce qui n'est plus a-t-il jamais été ?
Faut-il que le regret, comme une ombre ennemie,

Vienne s'asseoir sans cesse au festin de la vie,
Et, d'un regard funèbre effrayant les humains,
Fasse tomber toujours les coupes de leurs mains ?
Non : de ce triste aspect que ta voix me délivre !
Oublions, oublions : c'est le secret de vivre.
Viens, chante, et, du passé détournant mes regards,
Précipite mon âme au milieu des hasards !

De quels sons belliqueux mon oreille est frappée !
C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier ;
La corde de sang trempée
Retentit comme l'épée
Sur l'orbe du bouclier.

La trompette a jeté le signal des alarmes :
" Aux armes ! " et l'écho répète au loin : " Aux armes ! "
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant :
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, dans les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent :
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent ;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort et frappe en sifflant comme un souffle de mort :

Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un noir coursier l'ondoyante crinière :
Ce casque éblouissant sert de but au trépas ;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène :
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant.
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amour ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit, en mourant, de ses derniers regards...
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière ;
L'un périt tout entier ; l'autre sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et, se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami ;
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps : d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants !...

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance,
Se heurtent, et, du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent :
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent ;
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer ;
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair :

Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encor à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi quand deux torrents, dans deux gorges profondes,
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot ; les vagues courroucées,
Rejaillissant au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,
Et portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.
Mais la foudre se tait. Écoutez !... Des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords et les cris des mourants !...
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent ;
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent,
Et dans les airs pesants, que le son vient froisser,
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer !
Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage ;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et les drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

Accourez maintenant, amis, épouses, mères !
Venez compter vos fils, vos amants et vos frères ;
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours...
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre !
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit !
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux ;

Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol, engraissé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements !

Silence, Esprit de feu ! Mon âme épouvantée
Suit le frémissement de ta corde irritée,
Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,
Comme un char emporté par des coursiers fougueux ;
Mais mon œil, attristé de ces sombres images,
Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages.
N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur ?
N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur,
Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie,
Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,
Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant,
Porte de saule en saule un son plaintif et lent ?
Souvent pour l'écouter, le soir, sur la colline,
Du côté de ses chants mon oreille s'incline ;
Mon cœur, par un soupir soulagé de son poids,
Dans un monde étranger se perd avec la voix ;
Et je sens par moments, sur mon âme calmée,
Passer avec le son une brise embaumée,
Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux,
Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux.

Un vent caresse ma lyre :
Est-ce l'aile d'un oiseau ?
Sa voix dans le cœur expire,
Et l'humble corde soupire
Comme un flexible roseau.

O vallons paternels, doux champs, humble chaumière,
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux ;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages ;
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous, ouvrez-vous ! c'est moi.

Voilà du Dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours ;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.
Loin de moi les cités et leur vaine opulence !
Je suis né parmi les pasteurs.

Enfant, j'aimais comme eux à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir ;
A revenir comme eux baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir.

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours loin des cités des voluptés secrètes
Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages !
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois ;
Et toi qui loin de moi te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner dans vos riants asiles
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour ;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore
Comme pour fêter son retour ;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts ;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets ;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,
Ou voir les blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé ;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurants des ruisseaux ;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit ;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre :
C'est assez pour qui doit mourir.

Le chant meurt, la voix tombe. Adieu, divin Génie,
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie !
Tes chants ont arrêté les larmes de mes yeux.
Je lui parlais encore... Il était dans les cieux.

LE CRUCIFIX. (1)

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu ;

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais !... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :
" Voilà le souvenir, et voilà l'espérance :
Emportez-les, mon fils ! "

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi ;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue, et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots, la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres des mourants collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami :

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu leur regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds, que leur dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix ! (2)

HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.

En 1829, parurent les *harmonies poétiques et religieuses.* On y rencontre encore des pièces d'un charme exquis et pénétrant : l'*Hymne de l'enfant à son réveil*, *Milly* ou *la terre natale*, *le Tombeau d'une mère* ; mais un chant désespéré : *Novissima verba*, les *Strophes à Jéhovah*, ainsi que plusieurs autres pièces, trahissent des dispositions qui devaient, en s'aggravant, précipiter le déclin d'un beau talent. C'était, en religion, l'erreur qui confond la nature avec son Auteur et qui cherche Dieu partout, dans les soupirs du vent, le nuage qui passe ou la plante qui végète. C'était, en politique, l'amour de l'humanité collective remplaçant le culte

de la patrie. Il en résultait beaucoup de vague dans la pensée, d'incohérence dans les images, et, malgré d'incontestables beautés, des scènes pathétiques ou d'admirables descriptions, ce défaut d'ensemble, de mesure et d'intérêt qui caractérise les dernières œuvres du poète, son *Jocelyn* et surtout le bizarre poème qui fut de toute façon *la Chute d'un ange.*

Ajoutons encore avec M. A. Nettement, que " la mélan-
" colie des Harmonies a quelque chose de maladif. Sans
" doute, la vie a ses tristesses, même pour les heureux du
" monde, mais Dieu cependant a entremêlé les biens et les
" maux dens la vie de manière à nous la rendre chère
" malgré ce qui nous y manque et ce que nous y souffrons.
" Sans doute, cette soif de l'infini qui est notre tourment
" et notre grandeur, ne trouve pas sa satisfaction ici-bas,
" mais après les avoir regardées en face comme il convient
" à des hommes et à des chrétiens, il ne faut pas recom-
" mencer sans cesse contre ses difficultés une gymnastique
" stérile qui finirait par énerver l'âme créée pour l'action
" et rendre l'homme impropre à remplir ses devoirs.

" C'est là la principale critique qu'on peut élever contre
" les *Harmonies* au point de vue moral. Elles recommencent
" sans cesse contre le doute une bataille gagnée ; or,
" l'homme a besoin d'affirmer pour agir. Si tout le travail
" de sa vie se consume à scruter perpétuellement les bases
" de ses affirmations, les hésitations de son esprit se tra-
" duiront dans les hésitations de sa conduite et cette rêverie
" sans fin absorbera son activité. Il faut ajouter que dans
" cette contemplation incessante des redoutables problèmes
" le vertige finit par gagner l'intelligence. C'est ainsi qu'on
" trouve dans les *Harmonies* quelques idées panthéistes. (1)"

HYMNE DE L'ENFANT

A SON RÉVEIL.

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux ;
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère :

(1) Alfred Nettement. *Histoire de la littérature française sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet.*

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance ;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié ;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait ;

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et, pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? Prononcer ton nom !

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté :
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie.

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux ;
Que les anges peuplent les cieux
Et que nous ressemblons aux anges.

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur ;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit !

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité ;
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse ;

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi !

MILLY

OU

LA TERRE NATALE.

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie ?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi ;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour ;
Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,
Arrondir sur mon front, dans leur arc infini,
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni ;
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives
Réfléchir dans les flots leurs ombres fugitives,
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir ;
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis,
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil,
Ou s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite,
Me montrer l'infini que le mystère habite.
J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs,
Où l'été repliait le manteau des hivers,

Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages,
De pics et de rochers ici se hérisser,
En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,
Lancer en arcs fumants, avec un bruit de foudre,
Leurs torrents en écume et leurs fleuves en poudre,
Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,
Former des vagues d'ombre et des îles de jour,
Creuser de frais vallons que la pensée adore,
Remonter, redescendre, et remonter encore,
Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,
A travers les sapins et les chênes épars,
Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre
Jeter leurs reflets verts ou leur image sombre,
Et sur le tiède azur de ces limpides eaux
Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux.
J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,
Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume, et l'Elysée : et mon cœur n'est pas là !...

Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
Ces débris par leur chute ont formé d'âge en âge
Un coteau qui décroît et, d'étage en étage,
Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,
Quelques avares champs de nos sueurs payés,
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable,
Serpentent sur la terre ou rampent sur le sable,
Quelques buissons de ronce où l'enfant des hameaux
Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,
Où la maigre brebis des chaumières voisines
Broute en laissant sa laine en tribut aux épines :
Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,
Ni le frémissement du feuillage agité,
Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,
Ne rappellent au cœur, n'enchantent pour l'oreille,
Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain,
La cigale assourdit de son cri souterrain.

Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,
Portent leur âge écrit sous la mousse des ans.
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre
Le hasard a planté les racines d'un lierre
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique.
Un jardin, qui descend au revers d'un coteau,
Y présente au couchant son sable altéré d'eau ;
La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,
En borne tristement l'enceinte rétrécie ;
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon.
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure.
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare ;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux !
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,
Où le vieillard qui puise, après de longs efforts,
Dépose en gémissant son urne sur les bords ;
Une aire où le fléau sur l'argile étendue
Bat à coups cadencés la gerbe répandue,
Où la blanche colombe et l'humble passereau
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau ;
Et sur la terre épars des instruments rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques,
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.

Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin :
Seulement, répandus de distance en distance,
De sauvages abris qu'habite l'indigence,
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,

Où le vieillard, assis au bord de sa demeure,
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure.
Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde !—Et c'est là qu'est mon cœur !
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux
Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux !

Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes,
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons,
Reverdir ou faner les bois ou les gazons,
La lune qui décroît et s'arrondit dans l'ombre,
L'étoile qui gravit sur la colline sombre,
Les troupeaux des hauts lieux chassés par les frimas,
Des coteaux aux vallons descendant pas à pas,
Le vent, l'épine en fleur, l'herbe verte ou flétrie,
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,
Tout m'y parle une langue aux intimes accents,
Dont les mots entendus dans l'âme et dans les sens
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,
Des rochers, des torrents, et ces douces images,
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux.
Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même !
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime !
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon ;
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmyre,
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands ?
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain :
Rien n'est vil ! rien n'est grand ! l'âme en est la mesure.
Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,
Et sous les monuments des héros et des dieux
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs assis sur leurs socs renversés

Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu !
Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Vêtissait l'indigence ou nourrissait la faim.
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières :
" Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières ! "
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,
La branche du figuier que sa main abaissait.
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur !
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
La grappe distillant son breuvage embaumé,
La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,
Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,
La laine des brebis, dérobée aux rameaux,
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,
Et le soleil exact à ses douze demeures
Partageant aux climats les saisons et les heures,
Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,
Mondes où la pensée ose à peine monter,
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
Et faisait admirer à notre simple enfance
Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux !
Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.
Là mes sœurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux
Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux ;

Là, guidant les bergers au sommet des collines,
J'allumais des bûchers de bois mort et d'épines,
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
Passaient heure après heure à les voir ondoyer.
Là, contre la fureur de l'aquilon rapide,
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort
Des brises dont mon âme a retenu l'accord.
Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,
Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,
Le ruisseau dans les près, dont les dormantes eaux
Submergeaient lentement nos barques de roseaux,
Le chêne, le rocher, le moulin monotone,
Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,
Je venais sur la pierre, assis près des vieillards,
Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards.
Tout est encor debout, tout renaît à sa place :
De nos pas sur le sable on suit encor la trace ;
Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir :
Mais, hélas ! l'heure baisse, et va s'évanouir !

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques,
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil ;
Bientôt peut-être... Écarte, ô mon Dieu, ce présage .
Bientôt un étranger, inconnu du village,
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux,
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes
S'enfuiront à sa voix comme un nid de colombes
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
Et qui ne savent plus où se poser après !

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage !
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage
Passe de mains en mains troqué contre un vil prix,
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits ;
Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or

Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor,
Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait des cantiques !
Ah ! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné ;
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,
Sur les parvis brisés germent dans les ruines ;
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil,
Que l'humble passereau, les colombes fidèles,
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit !

Ah ! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours !
Et, quand ces toits bénits et ces tristes décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,
Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux !
Et vous, qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour, élevez-moi... Non, ne m'élevez rien !
Mais, près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie,
Et ce dernier sillon où germe une autre vie !
Étendez sur ma tête un lit d'herbes des champs
Que l'agneau du hameau broute encore au printemps,
Où l'oiseau dont mes sœurs ont peuplé ces asiles
Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles ;
Là, pour marquer la place où vous m'allez coucher,
Roulez de la montagne un fragment du rocher ;
Que nul ciseau surtout ne le taille et n'efface
La mousse des vieux jours qui brunit sa surface,
Et d'hiver en hiver incrustée à ses flancs,
Donne en lettre vivante une date à ses ans !
Point de siècle ou de nom sur cette agreste page !
Devant l'éternité tout siècle est du même âge,
Et Celui dont la voix réveille le trépas
Au défaut d'un vain nom ne nous oubliera pas !
Là, sous des cieux connus, sous les collines sombres
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,

D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil !
Là ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs ;
Et, quand du jour sans soir la première étincelle
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne ;
Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris
Dont l'ombre près de moi dormait sous ses débris,
Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes !

LE TOMBEAU D'UNE MÈRE

Un jour, les yeux lassés de veilles et de larmes
Comme un lutteur vaincu prêt à jeter ses armes,
Je disais à l'aurore : " En vain tu vas briller :
La nature trahit nos yeux par ses merveilles,
Et le ciel coloré de ses teintes vermeilles
Ne sourit que pour nous railler.

" Rien n'est vrai, rien n'est faux ; tout est songe et mensonge,
Illusion du cœur qu'un vain espoir prolonge.
Nos seules vérités, hommes, sont nos douleurs,
Cet éclair dans nos yeux que nous nommons la vie
Brille à peine un moment à notre âme éblouie,
Qu'il s'éteint et s'allume ailleurs !

" Plus nous ouvrons les yeux, plus la nuit est profonde
Dieu n'est qu'un mot rêvé pour expliquer le monde,
Un plus obscur abîme où l'esprit s'est lancé ;
Et tout flotte et tout tombe, ainsi que la poussière
Que fait en tourbillons dans l'aride carrière
Lever le pied d'un insensé ! "

Je disais ; et mes yeux voyaient avec envie
Tout ce qui n'a reçu qu'une insensible vie
Et dont nul rêve au moins n'agite le sommeil ;
Au sillon, au rocher j'attachais ma paupière,
Et ce regard disait : " A la brute, à la pierre
Au moins que ne suis-je pareil ? "

Et ce regard, errant comme l'œil du pilote
Qui demande sa route à l'abîme qui flotte,
S'arrêta tout à coup fixé sur un tombeau ;
Tombeau, cher entretien d'une douleur amère,
Où le gazon sacré qui recouvre ma mère
Grandit sous les pleurs du hameau !

Là, quand l'ange voilé sous les traits d'une femme
Dans le Dieu sa lumière eut exhalé son âme,
Comme on souffle une lampe à l'approche du jour :
A l'ombre des autels qu'elle aimait à toute heure,
Je lui creusai moi-même une étroite demeure,
Une porte à l'autre séjour !

Là dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu.
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
Ces lèvres dont j'ai tout reçu !

Là dorment soixante ans d'une seule pensée,
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité,

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs !

Et tout cela pourquoi ? Pour qu'un creux dans le sable
Absorbât pour jamais cet être intarissable !
Pour que ces vils sillons en fussent engraissés !

Pour que l'herbe des morts dont sa tombe est couverte
Grandît, là, sous mes pieds, plus épaisse et plus verte !
Un peu de cendre était assez !

Non, non ! pour éclairer trois pas sur la poussière
Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière,
Cette âme au long regard, à l'héroïque effort !
Sur cette froide pierre en vain le regard tombe,
O vertu ! ton aspect est plus fort que la tombe,
Et plus évident que la mort.

Et mon œil, convaincu de ce grand témoignage,
Se releva de terre et sortit du nuage,
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau.
Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !
En vain la vie est dure et la mort est amère :
Qui peut douter sur son tombeau ?

CANTATE POUR LES ENFANTS

D'UNE MAISON DE CHARITÉ.

RÉCITATIF.

Le temple de Sion était dans le silence,
Les saints hymnes dormaient sur les harpes de Dieu
Les foyers odorants que l'encensoir balance
S'éteignaient, et l'encens, comme un nuage immense,
S'élevait en rampant sur les murs du saint lieu.

Les docteurs de la loi, les chefs de la prière,
Etaient assis dans leur orgueil ;
Sous leurs sourcils pensifs ils cachaient leur paupière,
Ou lançaient sur la foule un superbe coup d'œil ;
Leur voix interrogeait la timide jeunesse.
Les rides de leur front témoignaient leur sagesse ;
Respirant du Sina l'antique majesté,
De leurs cheveux blanchis, de leur barbe touffue,
On croyait voir glisser sur leur poitrine nue
La lumière et la charité,
Comme les neiges des montagnes
Descendent, ô Sâron, sur tes humbles campagnes
Le jour et la fertilité !

Un enfant devant eux s'avança, plein de grâce ;
La foule, en l'admirant, devant ses pas s'ouvrait,
Puis se refermait sur sa trace ;
Il semblait éclairer l'espace
D'un jour surnaturel que lui seul ignorait.

Des ombres de sa chevelure
Son front sortait, comme un rayon
Echappé de la nue obscure
Eclaire un sévère horizon.

Ce front pur et mélancolique
S'avançait sur l'œil inspiré,
Tel qu'un mystérieux portique
S'avance sur un seuil sacré.

L'éclair céleste de son âme
S'adoucissait dans son œil pur,
Comme une étoile dont la flamme
Sort plus douce des flots d'azur.

Il parla ; les sages doutèrent
De leur orgueilleuse raison,
Et les colonnes l'écoutèrent,
Les colonnes de Salomon.

PREMIÈRE VOIX.

O merveilleuse histoire ! ô prodiges étranges
Que la mère à ses fils se plaît à raconter !

DEUXIÈME VOIX.

Que disait cet enfant ?

PREMIÈRE VOIX.

Interrogez les anges :
Eux seuls pourraient le répéter.

DEUXIÈME VOIX.

D'où sortait ce Joas ?

PREMIÈRE VOIX.

De l'ombre de la vie,
De l'exil, du silence et de la pauvreté.

DEUXIÈME VOIX.

Comment disparut-il de la foule ravie ?

PREMIÈRE VOIX.

Il rentra dans l'obscurité.
Dans les humbles travaux d'une vie inconnue,
Comme l'aurore sous la nue,
Il se cacha vingt ans dans son humilité ;
On ne le revit plus qu'à la fin du mystère,
Enseignant le ciel à la terre,
Sur le sable ou sur l'eau semant la vérité ;
Puis, traînant son supplice au sommet du Calvaire.
De l'homme qu'il aimait victime volontaire,
Revêtir l'iniquité,
Arroser de son sang sa semence prospère
Et payer à son Père
Le monde racheté.

LE CHŒUR.

Du sage et de l'enfant c'est le maître sublime,
C'est le flambeau qui nous luit,
C'est l'âme qui nous anime,
Le chemin qui nous conduit !

PREMIÈRE VOIX.

Il disait à celui dont la main nous repousse :
" Laissez-les venir à moi ! "

DEUXIÈME VOIX.

Et voilà qu'une main mystérieuse et douce,
Tout petits jusqu'à lui nous mène par la foi.

PREMIÈRE VOIX.

Il disait : " Faites-vous des trésors que la rouille
Ne puisse pas ronger sous d'impuissants verrous."

DEUXIÈME VOIX.

Et voilà que des mains, que ce seul mot dépouille,
S'ouvrent devant lui seul et s'épanchent sur nous !

PREMIÈRE VOIX.

Il disait : " Espérez ! et fiez-vous au Père !
L'hirondelle n'a point de palais sur la terre,
Elle trouve au sommet de la tour solitaire
Une tuile pour ses petits.
Le passereau n'a pas semé la graine amère ;
Mais de tous ses enfants la Providence est mère :
L'une a le toit du riche, et l'autre a ses épis ! "

LE CHŒUR.

Nous sommes l'hirondelle errante et sans asile,
Le toit de l'étranger nous prête ses abris,
Le passereau de l'Evangile ;
Nous ne moissonnons pas, et nous sommes nourris !

DEUXIÈME VOIX.

Que disait-il encor ?

PREMIÈRE VOIX.

Voyez sur la verdure
Eclater le lis du vallon !
Pour se composer sa parure
Il n'a filé de lin ni tissé de toison ;
Et pourtant sa tunique est plus riche et plus pure
Que les robes de Salomon !

LE CHŒUR.

Nous sommes les lis des vallées :
Les tièdes laines des brebis
Par nous n'ont point été filées,
Et la main invisible a tissé nos habits !

DEUXIÈME VOIX.

Et nous, enfants, que peut notre reconnaissance
Nos toits sont sans trésor, et notre âge impuissant :

Nous n'avons que nos mains à lever en silence
Vers cette Providence
D'où vient la récompense,
D'où le bienfait descend.

PREMIÈRE VOIX

Et que pourraient de plus les rois et leur puissance ?
Pour nos modestes bienfaiteurs
Priez donc, élevez la voix de l'innocence :
La prière s'épure en passant par vos cœurs.

DEUXIÈME VOIX.

Heureux l'homme pour qui la prière attendrie
S'élève des lèvres d'autrui !
Il obtient, par la voix de l'orphelin qui prie,
Plus qu'il n'a fait pour lui.

PREMIÈRE VOIX.

La prière est le don sans tache et sans souillure
Que devant l'autel du très-Haut
L'homme doit présenter dans une argile pure
Et dans des vases sans défaut.
Comment offrir ce don dans ce métal profane
Que sa sainteté nous défend ?
Du cristal ou de l'or que notre encens émane,
Le vase le plus pur est le cœur d'un enfant.

DEUXIÈME VOIX.

Le vœu souvent perdu de nos cœurs s'évapore ;
Mais ce vœu de nos cœurs, par d'autres présenté,
Est comme un faible son dans un temple sonore,
Qui, d'échos en échos croissant et répété,
S'élève et retentit jusqu'à l'éternité.

PREMIÈRE VOIX.

Prions donc ! élevons la voix de l'innocence :
La prière s'épure en passant par nos cœurs.
Les anges porteront à la Toute-Puissance
Nos bénédictions et l'encens de nos pleurs !
Prions donc ! élevons la voix de l'innocence :
La prière s'épure en passant par nos cœurs.

PRIÈRE

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau ;

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain ;

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et charité :

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs !

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné ;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné.

Mais que le bienfait qui se cache
Sous l'humble manteau de la foi
A leurs mains pieuses s'attache,
Et les trahisse devant toi !

Qu'un vœu qui dans leur cœur commence,
Que leurs soupirs les plus voilés,
Soient exaucés dans ta clémence
Avant de t'être révélés !

Que leurs mères, dans leur vieillesse,
Ne meurent qu'après des jours pleins !
Et que les fils de leur jeunesse
Ne restent jamais orphelins !

Mais que leur race se succède
Comme les chênes de Membré,
Dont aux ans le vieux tronc ne cède
Que quand le jeune a prospéré !

Ou comme ces eaux toujours pleines,
Dans les sources de Siloé,
Où nul flot ne sort des fontaines
Qu'après que d'autres ont coulé !

LE GRILLON.

MÉLODIE POUR MUSIQUE.

Grillon solitaire
Ici comme moi,
Voix qui sors de terre,
Ah ! réveille-toi !
J'attise la flamme,
C'est pour t'égayer ;
Mais il manque une âme,
Une âme au foyer !

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah ! réveille-toi
Pour moi !

Quand j'étais petite
Comme ce berceau,
Et que Marguerite
Filait son fuseau ;
Quand le vent d'automne
Faisait tout gémir,
Ton cri monotone
M'aidait à dormir.

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah ! réveille-toi
Pour moi !

Seize fois l'année
A compté mes jours ;
Dans la cheminée
Tu niches toujours.
Je t'écoute encore
Aux froides saisons,
Souvenir sonore
Des vieilles maisons !

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah ! réveille-toi
Pour moi !

Qu'il a moins de charmes
Ton chant qu'autrefois !
As-tu donc nos larmes
Aussi dans ta voix ?
Pleures-tu l'aïeule,
La mère et la sœur ?
Vois, je peuple seule
Ce foyer du cœur !...

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah ! réveille-toi
Pour moi !

L'âtre qui pétille,
Le cri renaissant,
Des voix de famille
M'imitent l'accent ;
Mon âme s'y plonge,
Je ferme les yeux,
Et j'entends en songe
Mes amis des cieux.

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah ! réveille-toi
Pour moi !

Tu me dis des choses,
Des choses au cœur,
Comme en dit aux roses
Leur oiseau rêveur !...
Qu'il chante pour elles
Ses notes au vol !
Voix triste et sans ailes,
Sois mon rossignol !

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah ! réveille-toi
Pour moi !

NOVISSIMA VERBA

OU

MON AME EST TRISTE JUSQU'A LA MORT !

La nuit roule en silence, autour de nos demeures,
Sur les vagues du ciel la plus noire des heures ;
Nul rayon sur mes yeux ne pleut du firmament,
Et la brise n'a plus même un gémissement,
Une plainte qui dise à mon âme aussi sombre :
" Quelque chose avec toi meurt et se plaint dans l'ombre ! "
Je n'entends au dehors que le lugubre bruit
Du balancier qui dit : " Le temps marche et te fuit ! "
Au dedans, que le pouls, balancier de la vie,
Dont les coups inégaux, dans ma tempe engourdie,
M'annoncent sourdement que le doigt de la mort
De la machine humaine a pressé le ressort,
Et que, semblable au char qu'un coursier précipite,
C'est pour mieux se briser qu'il s'élance plus vite.

Et c'est donc là le terme !—Ah ! s'il faut une fois
Que chaque homme à son tour élève enfin la voix,
C'est alors, c'est avant qu'une terre glacée
Engloutisse avec lui sa dernière pensée ;
C'est à cette heure même où, près de s'exhaler,
Toute âme a son secret qu'elle veut révéler,
Son mot à dire au monde, à la mort, à la vie,
Avant que pour jamais, éteinte, évanouie,
Elle n'ait disparu, comme un feu de la nuit
Qui ne laisse après soi ni lumière ni bruit !
Que laissons-nous, ô vie, hélas ! quand tu t'envoles ?
Rien, que ce léger bruit des dernières paroles,
Court écho de nos pas, pareil au bruit plaintif
Que fait en palpitant la voile de l'esquif,
Au murmure d'une eau courante et fugitive

Qui gémit sur sa pente et se plaint à sa rive.
Ah ! donnons-nous du moins ce charme consolant
D'entendre murmurer ce souffle en l'exhalant !
Parlons, puisqu'un vain son que suit un long silence
Est le seul monument de toute une existence,
La pierre qui constate une vie ici-bas ;
Comme ces marbres noirs qu'on élève au trépas
Dans ces champs, du cercueil solitaire domaine,
Qui marquent d'une date une poussière humaine,
Et disent à notre œil, de néant convaincu :
" Un homme a passé là ! cette argile a vécu ! "

J'ai vécu ; c'est-à-dire à moi-même inconnu,
Ma mère en gémissant m'a jeté faible et nu ;
J'ai compté dans le ciel le coucher et l'aurore
D'un astre qui descend pour remonter encore,
Et dont l'homme, qui s'use à les compter en vain,
Attend, toujours trompé, toujours un lendemain.
Mon âme a, quelques jours, animé de sa vie
Un peu de cette fange à ces sillons ravie,
Qui répugnait à vivre et tendait à la mort,
Faisait pour se dissoudre un éternel effort,
Et que par la douleur je retenais à peine :
La douleur ! nœud fatal, mystérieuse chaîne
Qui dans l'homme étonné réunit pour un jour
Deux natures luttant dans un contraire amour,
Et dont chacune à part serait digne d'envie,
L'une dans son néant et l'autre dans sa vie,
Si la vie et la mort ne sont pas même, hélas !
Deux mots créés par l'homme et que Dieu n'entend pas !
Maintenant, ce lien que chacun d'eux accuse,
Prêt à se rompre enfin sous la douleur qui l'use
Laisse s'évanouir comme un rêve léger
L'inexplicable tout qui veut se partager.
Je ne tenterai pas d'en renouer la trame,
J'abandonne à leur chance et mes sens et mon âme :
Qu'ils aillent où Dieu sait, chacun de leur côté !
Adieu, monde fuyant ! Nature, humanité,
Vaine forme de l'être, ombre d'un météore,
Nous nous connaissons trop pour nous tromper encore !

Oui, je te connais trop, ô vie ! et j'ai goûté
Tous tes flots d'amertume et de félicité,
Depuis les doux flocons de la brillante écume
Qui nage aux bords dorés de ta coupe qui fume,
Quand l'enfant enivré lui sourit et croit voir
Une immortalité dans l'aurore et le soir,
Ou que, brisant ses bords contre sa dent avide
Le jeune homme d'un trait la savoure et la vide
Jusqu'à la lie épaisse et fade que le temps
Dépose au fond du vase et mêle aux flots restants,
Quand de sa main tremblante un vieillard la soulève,
Et par seule habitude en répugnant l'achève.

Ombre de nos désirs, trompeuse vérité,
Que de nuits sans sommeil ne m'as-tu pas coûté,
A moi comme aux esprits fameux de tous les âges
Que l'ignorance humaine, hélas ! appela sages,
Tandis qu'au fond du cœur riant de leur vertu,
Ils disaient en mourant : " Science, que sais-tu ? "
Ah ! si ton pur rayon descendait sur la terre,
Nous tomberions frappés comme par le tonnerre !
Mais ce désir est faux comme tous nos désirs,
C'est un soupir de plus parmi nos vains soupirs !
La tombe est de l'amour le fond lugubre et sombre ;
La vérité toujours a nos erreurs pour ombre,
Chaque jour prend pour elle un rêve de l'esprit
Qu'un autre jour salue, adore, et puis maudit !

La douleur nous précède et nous enfante un jour,
La douleur à la mort nous enfante à son tour
Je ne mesure plus le temps qu'elle me laisse,
Comme je mesurais, dans ma verte jeunesse,
En ajoutant aux jours de longs jours à venir ;
Mais, en les retranchant de mon court avenir,
Je dis : " Un jour de plus, un jour de moins ; l'aurore
Me retranche un de ceux qui me restaient encore ;
Je ne les attends plus, comme dans mon matin,
Pleins, brillants, et dorés des rayons du lointain,
Mais ternes, mais pâlis, décolorés et vides,
Comme une urne fêlée et dont les flancs arides
Laissent fuir l'eau du ciel que l'homme y cherche en vain,

Passé sans souvenir, présent sans lendemain :
Et je sais que le jour est semblable à la veille,
Et le matin n'a plus de voix qui me réveille,
Et j'envie au tombeau le long sommeil qu'il dort,
Et mon âme est déjà triste comme la mort ! "

Triste comme la mort ? Et la mort souffre-t-elle ?
Le néant se plaint-il à la nuit éternelle ?
Ah ! plus triste cent fois que cet heureux néant
Qui n'a point à mourir et ne meurt pas vivant,
Mon âme est une mort qui se sent et se souffre ;
Immortelle agonie, abîme, immense gouffre ;
Où la pensée, en vain cherchant à s'engloutir,
En se précipitant ne peut s'anéantir ;
Un songe sans réveil, une nuit sans aurore,
Un feu sans aliment qui brûle et se dévore ;
Une cendre brûlante où rien n'est allumé,
Mais où tout ce qu'on jette est soudain consumé ;
Un délire sans terme, une angoisse éternelle !
Mon âme avec effroi regarde derrière elle,
Et voit son peu de jours passés et déjà froids
Comme la feuille sèche autour du tronc des bois.
Je regarde en avant, et je ne vois que doute
Et ténèbres couvrant le terme de la route !
Mon être à chaque souffle exhale un peu de soi :
C'était moi qui souffrais, ce n'est déjà plus moi !
Chaque parole emporte un lambeau de ma vie :
L'homme ainsi s'évapore et passe. Et quand j'appuie
Sur l'instabilité de cet être fuyant,
A ses tortures près tout semblable au néant,
Sur ce moi fugitif, insoluble problème,
Qui ne se connaît pas et doute de soi-même,
Insecte d'un soleil, par un rayon produit,
Qui regarde une aurore et rentre dans sa nuit,
Et que, sentant en moi la stérile puissance
D'embrasser l'infini dans mon intelligence,
J'ouvre un regard de Dieu sur la nature et moi,
Que je demande à tout : "Pourquoi ? pourquoi ? pourquoi?"
Et que, pour seul éclair et pour seule réponse,
Dans mon second néant je sens que je m'enfonce,
Que je m'évanouis en regrets superflus,
Qu'encore une demande, et je ne serai plus ! ! !
Alors je suis tenté de prendre l'existence

Pour un sarcasme amer d'une aveugle puissance,
De lui parler sa langue, et, semblable au mourant
Qui trompe l'agonie et rit en expirant,
D'abîmer ma raison dans un dernier délire,
Et de finir aussi par un éclat de rire !

Mais cette lâche idée, où je m'appuie en vain,
N'est qu'un roseau pliant qui fléchit sous ma main :
Elle éclaire un moment le fond du précipice,
Mais comme l'incendie éclaire l'édifice,
Comme le feu du ciel dans un nuage errant
Éclaire l'horizon, mais en le déchirant ;
Ou comme la lueur lugubre et solitaire
De la lampe des morts qui veille sous la terre,
Éclaire le cadavre aride et desséché,
Et le ver du sépulcre à sa proie attaché.

Non ! dans ce noir chaos, dans ce vide sans terme,
Mon âme sent en elle un point d'appui plus ferme,
La conscience ! instinct d'une autre vérité,
Qui guide par sa force et non par sa clarté,
Comme on guide l'aveugle en sa sombre carrière,
Par la voix, par la main, et non par la lumière.
Noble instinct, conscience, ô vérité du cœur !
D'un astre encor voilé prophétique chaleur,
Tu m'annonces toi seule, en tes mille langages,
Quelque chose qui luit derrière ces nuages.
Dans quelque obscurité que tu plonges mes pas,
Même au fond de la nuit tu ne t'égares pas !
Quand ma raison s'éteint, ton flambeau luit encore :
Tu dis ce qu'elle tait, tu sais ce qu'elle ignore.
Quand je n'espère plus, l'espérance est ta voix ;
Quand je ne crois plus rien, tu parles, et je crois !

Et ma main hardiment brise et jette loin d'elle
La coupe des plaisirs et la coupe mortelle ;
Et mon âme, qui veut vivre et souffrir encor,
Reprend vers la lumière un généreux essor,
Et se fait, dans l'abîme où la douleur la noie,

De l'excès de sa peine une secrète joie,
Comme le voyageur parti dès le matin,
Qui ne voit pas encor le terme du chemin,
Trouve le ciel brûlant, le jour long, le sol rude,
Mais, fier de ses sueurs et de sa lassitude,
Dit en voyant grandir les ombres des cyprès :
" J'ai marché si longtemps que je dois être près ! "
A ce risque fatal je vis, je me confie ;
Et dût ce noble instinct, sublime duperie,
Sacrifier en vain l'existence à la mort,
J'aime à jouer ainsi mon âme avec le sort ;
A dire, en répandant au seuil d'un autre monde
Mon cœur comme un parfum et mes jours comme une onde :
" Voyons si la vertu n'est qu'une sainte erreur,
L'espérance un dé faux qui trompe la douleur ;
Et si, dans cette lutte où son regard m'anime,
Le Dieu serait ingrat quand l'homme est magnanime ! "

Alors, semblable à l'ange envoyé du Très-Haut
Qui vint sur son fumier prendre Job en défaut,
Et qui, trouvant son cœur plus fort que ses murmures,
Versa l'huile du ciel sur ses mille blessures,
Le souvenir de Dieu descend et vient à moi,
Murmure à mon oreille, et me dit : " lève-toi ! "
Et, ravissant mon âme à son lit de souffrance,
Sous les regards de Dieu l'emporte à la balance ;
Et je vois l'infini poindre et se réfléchir
Jusqu'aux mers de soleils que la nuit fait blanchir.
Il répand ses rayons et voile la nature,
Les concentre, et c'est Dieu : lui seul est sa mesure ;
Il puise, sans compter les êtres et les jours,
Dans un être et des temps qui débordent toujours ;
Puis les rappelle à soi comme une mer immense
Qui retire sa vague et de nouveau la lance.
Et la vie et la mort sont sans cesse et sans fin
Ce flux et ce reflux de l'océan divin :
Leur grandeur est égale, et n'est pas mesurée
Par leur vile matière ou leur courte durée ;
Un monde est un atome à son immensité,
Un moment est un siècle à son éternité,
Et je suis, moi, poussière à ses pieds dispersée,
Autant que les soleils, car je suis sa pensée ;
Et chacun d'eux reçoit la loi qu'il lui prescrit,

La matière en matière, et l'esprit en esprit !
Graviter est la loi de ces globes de flamme ;
Souffrir pour expier est le destin de l'âme ;
Et je combats en vain l'arrêt mystérieux,
Et la vie et la mort, tout l'annonce à mes yeux.
L'une et l'autre ne sont qu'un divin sacrifice ;
Le monde a pour salut l'instrument d'un supplice.
Sur ce rocher sanglant où l'arbre en fut planté
Les temps ont vu mûrir le fruit de vérité ;
Et quand l'homme modèle et le Dieu du mystère,
Après avoir parlé, voulut quitter la terre,
Il ne couronna pas son front pâle et souffrant
Des roses que Platon respirait en mourant ;
Il ne fit point descendre une échelle de flamme
Pour monter triomphant par les degrés de l'âme :
Son échelle céleste, à lui, fut une croix,
Et son dernier soupir, et sa dernière voix,
Une plainte à son Père, un pourquoi sans réponse,
Tout semblable à celui que ma bouche prononce !...
Car il ne lui restait que le doute à souffrir,
Cette mort de l'esprit qui doit aussi mourir !...

.....
.....

JOCELYN. (1)

ÉPISODE

Ce roman poétique devait rencontrer au milieu de son succès les critiques les plus justes et les plus sévères. Sans parler du reproche fait au poète d'avoir mêlé une thèse à son récit, on le blâmait de ne pas rester fidèle à lui-même et de chercher une inspiration douteuse dans les procédés aventureux du roman moderne. On y relevait aussi et peut-être avec raison, les signes d'une improvisation trop rapide et de nombreuses défaillances de style et de pensée que rachetaient sans doute, mais n'effaçaient pas, de grandes beautés descriptives et de fortes situations dramatiques.

Nous détachons de ce poème les plus belles pages, celles-là seulement qui méritent l'attention du lecteur chrétien. Voici d'ailleurs l'analyse complète de cette œuvre, dont

les beautés de détail ne peuvent racheter les défauts de l'ensemble.

Le début en est austère et touchant. Un voyageur visite le hameau de Valneige perdu dans les Alpes ; il frappe au presbytère abandonné, où lui répondent seulement les aboiements d'un chien et la voix tremblante d'une servante. Le vieux curé est mort ; la servante confie au voyageur un manuscrit : c'est le journal et la dernière confession du prêtre. Le poème s'ouvre après cette courte introduction.

Jocelyn est l'épopée du renoncement, l'hymne d'une vie résignée dès l'aurore au sacrifice. Un jeune paysan raconte en chants naïfs, les premières impressions de son enfance et de sa jennesse. Un jour qu'il revenait d'une fête de village, il surprend un secret de famille ; sa sœur désire se marier mais elle est trop pauvre pour celui qu'elle voudrait épouser. Jocelyn, après une courte délibération avec lui-même, se sacrifie au bonheur de sa sœur ; il lui abandonne sa part d'héritage et déclare son intention de se vouer, comme prêtre, au célibat. Il entre au séminaire ; les orages de la Révolution de 1793 l'en chassent et le contraignent de chercher un refuge dans les grottes inaccessibles des Alpes. Là se place l'épisode le plus touchant du poème. Un émigré, poursuivi par les soldats, meurt dans la montagne en confiant à Jocelyn son enfant, Laurence. Jocelyn trouve dans cet enfant un aimable et innocent compagnon ; il ne soupçonne pas d'abord que c'est une femme.

Un jour cependant Jocelyn découvre le secret qui fait à la fois le nœud et l'invraisemblance du poème. Mais l'heure de la séparation va bientôt sonner. Jocelyn est appelé auprès de son évêque, qui est en prison à la veille d'être conduit au martyre. Le saint évêque entend sa confession et lui fait un devoir de se consacrer entièrement à Dieu. Jocelyn n'avait pas encore reçu les ordres sacrés : il est ordonné prêtre..... ..Laurence ne revoit Jocelyn qu'un moment pour apprendre qu'il est à jamais perdu pour elle. Après une affreuse crise de désespoir, on l'emporte évanouie chez une sœur de l'évêque martyr, " aimable et douce sainte ", qui se charge de la pauvre orpheline.

A partir de ce moment, le poème revêt des teintes austères. Jocelyn est nommé curé à Valneige et ne vit plus que pour ses nouveaux devoirs, dont il fait à sa mère et à sa sœur une peinture charmante de naturel, de simplicité et de modestie.

Tout n'est pas fini pourtant ; Jocelyn doit retrouver Laurence. Après plusieurs années, il l'aperçoit dans une église ; mais c'est par hasard qu'elle y est entrée ; Laurence, loin d'avoir cherché comme Jocelyn, des consolations dans la religion, s'est jetée dans le tourbillon du monde pour s'étourdir. Mariée malgré elle, elle a désolé son mari par ses froideurs, et il est mort de douleur. Veuve à vingt ans elle s'est précipitée avec une ardeur fébrile dans tous les plaisirs pour user plutôt sa vie et sa souffrance. Quand elle reconnaît Jocelyn dans l'ombre de l'église, elle s'évanouit.

D'autres années s'écoulent encore ; Laurence veut revoir la montagne où elle a vécu deux ans si heureuse. Ses souvenirs lui portent le dernier coup, elle se meurt et appelle un prêtre. C'est Jocelyn qui entend sa confession et qui ne se fait connaître d'elle que lorsqu'elle exhale le dernier soupir. Il s'éteint lui-même longtemps après.

Ajoutons sans commentaire ces quelques lignes tirées de l'avertissement que Lamartine lui-même a mis en tête de la première édition de *Jocelyn* :

" Cet ouvrage n'est point un poème, c'est un épisode. " C'est un fragment d'épopée intime ; ce n'est pas, comme " on l'a cru, le type sacerdotal : le sacerdoce ici n'est que " le cadre, et non le sujet. Le prêtre moralement et poéti- " quement conçu a une autre dimension que Jocelyn. " Jocelyn est un homme sensible et passionné, que des " circonstances et des vertus jettent dans le sanctuaire, et " qui devient curé de village. Le curé de village est une " des plus touchantes incarnations de l'Evangile, une des " plus pittoresques figures de nos civilisations modernes. " Je n'ai eu qu'à y coudre un prologue et un épilogue, pour " faire de cet épisode une espèce de petit poème ayant son " commencement et sa fin. "

PROLOGUE

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,
Hors son pauvre troupeau ; je vins au presbytère
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse,

Montant, courbé, ces monts que chaque pas abaisse,
Mais songeant au plaisir que j'aurais vers le soir
A frapper à sa porte, à monter, à m'asseoir
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,
A voir la blanche nappe étendue, et la table,
Couverte par ses mains de légume et de fruit,
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit ;
Il me semblait déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre,
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son cœur me parler d'un serrement de main
Car, lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.

Quand je fus au sommet d'où le libre horizon
Laissait apercevoir le toit de sa maison,
Je posai mon fusil sur une pierre grise
Et j'essuyai mon front que vint sécher la brise,
Puis regardant, je fus surpris de ne pas voir
D'arbre en arbre au verger errer son habit noir :
Car c'était l'heure sainte où libre et solitaire,
Au rayon du couchant il lisait son bréviaire ;
Et plus surpris encor de ne pas voir monter,
Du toit où si souvent je la voyais flotter,
De son foyer du soir l'ordinaire fumée.
Mais voyant au soleil sa fenêtre fermée
Une tristesse vague, une ombre de malheur,
Comme un frisson sur l'eau courut sur tout mon cœur,
Et, sans donner de cause à ma terreur subite,
Je repris mon chemin et je marchai plus vite.

Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger,
Mais dans les champs déserts, ni troupeau, ni berger :
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse
Sur les bords de la route ; et dans le sol qu'il creuse
Le soc penché dormait à moitié d'un sillon ;
On n'entendait au loin que le cri du grillon
Au lieu du bruit vivant, des voix entremêlées
Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.
J'arrive et frappe en vain ; le gardien du foyer,
Son chien même à mes coups ne vient pas aboyer :
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,
Et j'entre dans la cour aussi muette et vide.
Vide ? hélas ! mon Dieu, non ; au pied de l'escalier
Qui conduisait de l'aire au rustique palier,

Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
Une figure noire était dans l'ombre assise,
Immobile, le front sur ses genoux couché,
Et dans son tablier le visage caché.
Elle ne proférait ni plainte ni murmure ;
Seulement du drap noir qui couvrait sa figure
Un mouvement léger, convulsif, continu,
Trahissait le sanglot dans son sein retenu ;
Je devinai la mort à ce muet emblème :
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.
" Marthe ! dis-je, est-il vrai ?... " Se levant à ma voix
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts :
" Trop vrai ! Montez, monsieur, on peut le voir encore,
On ne doit l'enterrer que demain à l'aurore ;
Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix
Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure :
" Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
" Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
" Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. "
Son bien ! n'en point garder était toute sa gloire ;
Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire.
Le peu qui lui restait a passé sou par sou
En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où.
Tout le temps qu'a duré la grande maladie,
Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie ;
Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel,
Qu'il a gagné la mort.—Oui, lui dis-je, et le ciel ! "
Et je montai. La chambre était déserte et sombre ;
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,
Et mêlaient sur son front leurs funèbres reflets
Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets,
Comme luttent entre eux, dans la sainte agonie,
L'immortelle espérance et la nuit de la vie.

Son visage était calme et doux à regarder ;
Ses traits pacifiés semblaient encor garder
La douce impression d'extases commencées ;
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,
Et le bonheur de l'âme, en prenant son essor,
Dans son divin sourire était visible encor.
Un drap blanc recouvert de sa soutane noire,
Parait son lit de mort ; un crucifix d'ivoire
Reposait dans ses mains sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami :

Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde,
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
Grondait au moindre bruit, et, las de le veiller,
Ecoutait si son souffle allait se réveiller.
Près du chevet du lit, selon le sacré rite,
Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite ;
Ma main avec respect le secoua trois fois,
En traçant sur le corps le signe de la croix.
Puis je baisai les pieds et les mains ; le visage
De l'immortalité portait déjà l'image,
Et déjà sur ce front, où son signe était lu,
Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu.
Puis, avec l'assistant disant les saints cantiques,
Je m'assis pour pleurer près des chères reliques ;
Et, priant et chantant et pleurant tour à tour,
Je consumai la nuit et vis poindre le jour.
Près du seuil de l'église, au coin du cimetière,
Dans la terre des morts nous couchâmes la bière ;
Chacun des villageois jeta sur le cercueil
Un peu de terre sainte en signe de son deuil ;
Tous pleuraient en passant et regardaient la tombe
S'affaisser lentement sous la cendre qui tombe ;
Chaque fois qu'en tombant la terre retentit,
De la foule muette un sourd sanglot sortit.
Quand ce fut à mon tour : " O saint ami ! lui dis-je,
Dors ! ce n'est pas mon cœur, c'est mon œil qui s'afflige
En vain je vais fermer la couche où te voilà,
Je sais qu'en ce moment mon ami n'est plus là...
Il est où ses vertus ont allumé leur flamme !
Il est où ses soupirs ont devancé son âme ! "
Je dis ; et tout le soir, attristant ces déserts,
Sa cloche en gémissant le pleura dans les airs,
Et, mêlant à ses glas des aboiements funèbres,
Son chien, qui l'appelait, hurla dans les ténèbres.

Et moi, seul avec Marthe en ce morne séjour
J'allais, je revenais du jardin à la cour,
Cherchant et retrouvant en chaque endroit sa trace,
Le voyant, lui parlant, et lui laissant sa place,
Feuilletant tout ouvert quelque livre pieux,
En lisant un passage et m'essuyant les yeux.
" N'écrivait-il jamais ?—Quelquefois le dimanche,
Me dit Marthe, il veillait sur une page blanche,
Et quand elle était noire, au fond d'un vieux panier
Il la jetait, et moi, dans un coin du grenier

Je balayais la feuille au retour de l'aurore.
Ce qu'ont laissé les rats y peut bien être encore. "
J'y montai ; j'y trouvai ces pages où sa main
Avait ainsi couru sans ordre et sans dessein,
Semblables à ces mots qu'un rêveur solitaire
Du bout de son bâton écrit avec mystère,
Caractères battus par la pluie et les vents,
Et dont l'œil se fatigue à renouer le sens.
Bien des dates manquaient à ce journal sans suite,
Soit qu'il eût déchiré la page à peine écrite,
Ou soit que Marthe en eût allumé ses flambeaux,
Et les vents sur son toit dispersé les lambeaux.
Déplorant à mon cœur mainte feuille ravie,
Mon œil de ces débris recomposait sa vie,
Comme l'œil, éclairé d'un rayon de la nuit,
Et s'égarant au loin sur l'horizon qui fuit,
Voit les anneaux glissants d'un fleuve à l'eau brillante
Dérouler flots à flots leur nappe étincelante,
Se perdre par moments sous quelque tertre obscur,
Dans la plaine plus bas reparaître plus pur,
Se briser de nouveau dans les prés qu'il arrose ;
Mais suivant du regard le sillon qu'il suppose,
Et sous les noirs coteaux devinant ses détours,
De mille anneaux rompus recompose un seul cours.
C'est ainsi qu'à travers de confuses images,
De ce journal brisé j'ai recousu les pages.
Si d'une ombre souvent le texte est obscurci,
Complétez en lisant ces pages ; les voici.

LA FÊTE DU VILLAGE.

1er mai 1786.

Le jour s'est écoulé comme fond dans la bouche
Un fruit délicieux sous la dent qui le touche,
Ne laissant après lui que parfum et saveur.
O mon Dieu ! que la terre est pleine de bonheur !
Aujourd'hui premier mai, date où mon cœur s'arrête,
Du hameau paternel c'était aussi la fête,
Et c'est aussi le jour où ma mère eut un fils ;
Son baiser m'a sonné mes seize ans accomplis
Seize ans ! puissent longtemps ces doux anniversaires
Sonner tant de bonheur au clocher de mes pères !

Que ce jour s'est levé serein sur le vallon !
Chaque toit semblait vivre à son premier rayon,
Chaque volet ouvert à l'aube près d'éclore
Semblait comme un ami solliciter l'aurore ;
On voyait la fumée, en colonnes d'azur,
De chaque humble foyer monter dans un ciel pur ;
Du pieux carillon les légères volées
Couraient en bondissant à travers les vallées ;
Les filles du village, à ce refrain joyeux,
Entr'ouvraient leur fenêtre en se frottant les yeux,
Se saluaient de loin du sourire ou du geste,
Et sur les hauts balcons penchant leur front modeste,
Peignaient leurs longs cheveux qui pendaient en dehors,
Comme des écheveaux dont on lisse les bords ;
Puis elles descendaient nu-pieds, demi-vêtues
De ces plis transparents qui collent aux statues,
Et cueillaient sur la haie ou dans l'étroit jardin
L'œillet ou le lilas, tout baignés du matin ;
Et les gouttes des fleurs, sur leurs seins découlées,
Y roulaient comme autant de perles défilées.
Tous les sentiers fleuris qui descendent des bois
Retentissaient de pas, de murmures, de voix ;
On y voyait courir les blonds chapeaux de paille,
Et les corsets de pourpre enlacés à la taille.
Tous ces sentiers versaient d'heure en heure au hameau
Les groupes variés confondus sous l'ormeau :
Là, les embrassements, les scènes de familles,
Les cheveux blancs touchant des fronts de jeunes filles,
Des amis retrouvés, des souvenirs lointains,
Des hôtes entraînés aux rustiques festins,
Des vierges à genoux autour de la chapelle,
Et les groupes pieux que la cloche rappelle,
Leur chapelet en main et le front incliné,
Allant offrir à Dieu le jour qu'il a donné.

DÉPART DE JOCELYN POUR LE SÉMINAIRE.

6 juin 1786.

Ce fut hier ; le jour mélancolique et sombre
Semblait de ma tristesse avoir revêtu l'ombre :
On eût dit qu'à son tour l'âme de ce beau lieu
Voulait sympathiser avec ce jour d'adieu,

Tant le ciel était gris, tant les vents sans haleine
Laissaient pencher la feuille et l'épi sur la plaine,
Tant le ruisseau dormait en retenant sa voix,
Tant les oiseaux cachés se taisaient dans les bois !
Tout se taisait aussi dans la maison fermée ;
On n'osait regarder une figure aimée ;
Quand on se rencontrait on n'osait se parler,
De peur qu'un son de voix ne vînt vous révéler
Le sanglot dérobé sous le tendre sourire,
Et ne fît éclater le cœur qu'un mot déchire.
On allait, on venait ; mère, sœur, à l'écart,
Préparaient à genoux les apprêts d'un départ,
Et chacune, les mains dans le coffre enfoncées,
Cachait avec ses dons une de ses pensées.
On s'asseyait ensemble à table, mais en vain ;
Les pleurs se faisaient route et coulaient sur le pain.
Ainsi passa le jour ; et quand la nuit suprême,
Nuit qui doit pour jamais séparer ce qui s'aime,
Eut jeté sur nos yeux des voiles plus épais :
" Allez, dis-je à ma mère, et reposez en paix,
Reposez votre cœur de soupirs et de larmes ;
Bénissez votre enfant, et dormez sans alarmes ;
Que ce dernier sommeil que je fais près de vous
Descende sur vos yeux encor tranquille et doux !
De notre long adieu n'anticipez pas l'heure.
Hélas ! trop tôt viendra ce long soir où l'on pleure !
Mais l'esprit qui console et l'ange des adieux
A ma prière alors viendront sécher vos yeux ;
Vous me verrez entrer plus léger dans ma voie,
Car ce qu'on donne à Dieu doit s'offrir dans la joie.
Dormez ! Dès que le jour sur l'église aura lui,
Au pied de votre lit je veux être avant lui ;
Et, si nos yeux alors ont quelque larme amère,
Que Dieu nous la pardonne ! homme, on n'a qu'une mère "
Son baiser lentement sur mon front descendit,
Et je n'entendis pas ce qu'elle répondit ;
Car, le cœur plein des pleurs que cachait mon visage,
Et ne les pouvant pas retenir davantage,
J'étais déjà sorti de son appartement,
Et je cherchais la nuit pour pleurer librement.
Je ne sais pas combien d'heures ainsi coulèrent,
Ni quels mille pensers dans ma tête roulèrent ;
De son œil infini Dieu seul peut les compter,
Et le cœur dans sa langue au cœur les raconter.
Il est des nuits d'orage où le flot des idées,

Comme un fleuve trop plein aux ondes débordées,
Roule avec trop de pente et trop d'emportement,
Pour que notre âme même en ait le sentiment ;
Un vertige confus bouillonne dans la tête,
Et, prêt à se briser, le cœur même s'arrête ;
J'étais dans cet état, sans entendre, sans voir,
Anéantissement, sommeil du désespoir :
Seulement par moments mes pleurs, pleuvant encore,
M'éveillaient en tombant dans le bassin sonore.
L'aube enfin colora sa barre au bord des cieux,
Comme un flambeau soudain qui vient blesser les yeux.
Je voulus, sans revoir un visage de femme,
Dire à ma mère un mot qui lui laissât mon âme ;
Sur mes genoux tremblants du seuil je m'approchai,
De mon front prosterné, muet, je le touchai ;
J'entrelaçai mes doigts aux barreaux des persiennes,
Je crus sentir des mains qui rencontraient les miennes.
" Adieu ! " criai-je ; en vain j'y voulus joindre un mot,
Mon cœur noyé d'angoisse eut à peine un sanglot,
Et je m'enfuis courant et sans tourner la tête,
Comme un homme qui craint qu'un remords ne l'arrête.

Je marchai devant moi par des champs sans chemin,
De peur de rencontrer, d'entendre un être humain,
Jusqu'au sommet aride où la sombre montagne
S'affaisse et redescend vers une autre campagne.
Sur une roche grise une croix de granit,
Que la mousse tapisse, où l'aigle fait son nid,
S'élève pour bénir à la fois les deux faîtes,
Comme un homme étendant ses deux bras sur deux têtes
Là je me retournai pour la première fois,
Et m'assis sur la pierre au pied de cette croix ;
Je vis se dérouler sous moi le paysage,
Le jardin verdoyer sous les murs du village,
La colombe blanchir les toits, et la maison
Retirer lentement son ombre du gazon.
Je vis blanchir dans l'air sa première fumée,
Une main entr'ouvrir la fenêtre fermée.
Un soupir emporta mon âme à ce doux lieu,
Et sur l'herbe, à genoux, je m'écriai : " Mon Dieu !
Vous qui prenez le fils, restez avec la mère,
Que l'heure du départ n'y soit pas même amère !
Je ne quitte, ô mon Dieu, ces cœurs et ce séjour,
Qu'afin de leur laisser plus de paix et d'amour :
Que l'amour et la paix y restent à ma place,

Et que le sacrifice attire au moins la grâce !
Veillez, au lieu de moi, sur ces chers habitants ;
Bénissez nuit et jour leur route et leurs instants ;
Soyez vous-même ! ô Dieu ! vous, ô céleste père !
Pour la mère le fils, et pour la sœur, le frère ;
Comblez-les de vos dons ; menez-les par la main,
Par une longue vie et par un doux chemin,
Au terme où nous devons vous rendre grâce ensemble,
Et que dès ici-bas votre sein nous rassemble ! "
Je dis, et, sous les bois de ces derniers sommets,
L'horizon paternel s'abaissa pour jamais.

JOCELYN FAIT A SA SŒUR LA DESCRIPTION DE SON PRESBYTÈRE.

Valneige, 3 Mai 1798.

Une cour le précède, enclose d'une haie
Que ferme sans serrure une porte de claie.
Des poules, des pigeons, deux chèvres, et mon chien,
Portier d'un seuil ouvert et qui n'y garde rien,
Qui jamais ne repousse et qui jamais n'aboie,
Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie ;
Des passereaux montant et descendant du toit,
L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit ;
Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
Famille de l'ermite, y sont en paix ensemble :
Les uns couchés à l'ombre en un coin du gazon,
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon ;
Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
Et ceux-là becquetant ailleurs l'herbe ou la paille ;
Trois ruches au midi sous leurs tuiles ; et puis
Dans l'angle, sous un arbre, au nord, un large puits
Dont la chaîne rouillée a poli la margelle,
Voilà tout le tableau. Sept marches d'escalier
Sonore, chancelant, conduisent au palier,
Qu'un avant-toit défend du vent et de la neige,
Et que de ses réseaux un vieux lierre protége
Là, suspendus le jour au clou de mon foyer,
Mes oiseaux familiers chantent pour m'égayer.

Jusqu'ici, grâce aux lieux, au ciel, à la nature,
Ton doux regard de sœur sourit à ma peinture ;

Ta tendre illusion dure encore : mais, hélas !
Si tu veux la garder, ô ma sœur, n'entre pas !...
Mais non, pour vos deux cœurs je n'ai point de mystère :
Pourrais-je devant vous rougir de ma misère ?
Entrez, ne plaignez pas ma riche pauvreté :
Ces murs ne sentent pas leur froide nudité !

Des travaux journaliers voilà d'abord l'asile,
Où le feu du foyer s'allume, où Marthe file ;
Marthe, meuble vivant de la sainte maison,
Qui suivit dans le temps son vieux maître en prison,
Pauvre fille, à ces murs trente ans enracinée,
Partageant leur prospère ou triste destinée,
Me servant sans salaire et pour l'honneur de Dieu,
Surveillant à la fois la cure et le saint lieu,
Et qui, voyant de Dieu l'image dans son maître,
Croit s'approcher du ciel en vivant près du prêtre ;
Quelques vases de terre, ou de bois, ou d'étain,
Où de Marthe attentive on voit briller la main ;
Sur la table un pain noir sous une nappe blanche,
Dont chaque mendiant vient dîmer une tranche.
Des grappes de raisin, que Marthe fait sécher,
De leur pampre encor vert décorent le plancher ;
La séve en hiver même y jaunit leurs grains d'ambre.
De ce salon rustique on passe dans ma chambre ;
C'est celle dont le mur s'éclaire du couchant.
Tu sais que pour le soir j'eus toujours du penchant,
Que mon âme un peu triste a besoin de lumière,
Que le jour dans mon cœur entre par ma paupière,
Et que j'aimais tout jeune à boire avec les yeux
Ces dernières lueurs qui s'éteignent aux cieux.
La chaise où je m'assieds, la natte où je me couche,
La table où je t'écris, l'âtre où fume une souche,
Mon bréviaire vêtu de sa robe de peau,
Mes gros souliers ferrés, mon bâton, mon chapeau,
Mes livres pêle-mêle entassés sur leur planche,
Et les fleurs dont l'autel se pare le dimanche,
De cet espace étroit sont tout l'ameublement.

Tout ! oh ! non ! J'oubliais son divin ornement,
Qui surmonte tout seul mon humble cheminée,
Ce Christ, les bras ouverts et la tête inclinée,
Cette image de bois du Maître que je sers,
Céleste ami, qui seul me peuple ces déserts ;
Qui, lorsque mon regard le visite à toute heure,

Me dit ce que j'attends dans cette âpre demeure,
Et recevant souvent mes larmes sur ses pieds,
Fait resplendir sa paix dans mes yeux essuyés.
Ce Christ ! tu le connais ; c'est celui que ma mère
Colla dans l'agonie aux lèvres de mon père ;
C'est celui que plus tard moi-même en un grand jour
Au pur sang d'un martyr je teignis à mon tour.
D'autres lèvres encore il conserve la trace,
Et Dieu sait de combien de pitié je l'embrasse !
.....
.....

LA MÈRE DE JOCELYN VEUT REVOIR SON ANCIENNE DEMEURE.

Même lieu. 20 juillet 1800.

Hier, fatale idée ! elle conçut l'envie
De revoir pas à pas la scène de sa vie,
La maison, le jardin, et de tout parcourir,
D'y revivre un moment, fallût-il en mourir !
Ma sœur et moi, cédant à tout par complaisance,
Du nouveau possesseur épiâmes l'absence,
Et, profitant de l'heure, appuyée à nos bras,
Jusqu'au seuil de l'enclos nous traînâmes ses pas.
Le concierge, attendri par ces deux voix de femmes,
Ouvrit furtivement la porte, et nous entrâmes.
Soit confiance en nous, ou soit cette pudeur
Qu'ainsi que l'innocence inspire le malheur,
Cet homme, retournant à ses travaux champêtres,
Du jardin, du logis, sembla nous laisser maîtres.
Oh ! que son sentiment soit béni dans son cœur !
Ma mère, dont la joue avait repris couleur,
Ma mère, dont la force un moment ranimée,
Empruntait de la vie à cette terre aimée,
Parcourant du regard et le ciel et les lieux,
Voyait tout son passé remonter sous ses yeux ;
Le nuage des pleurs qui flottaient sur sa vue
Laissait à chaque aspect percer son âme émue.
Elle nous entraînait partout d'un pas rêveur,
Montrait du doigt de loin chaque arbre, chaque fleur ;
Voulait s'en approcher, les toucher, reconnaître
S'ils ne frémiraient pas sous l'œil qui les vit naître ;

Voir de combien de mains avaient grandi leurs troncs,
Les comparer de l'œil comme alors à nos fronts,
En froisser une feuille, en cueillir une branche ;
Appeler par son nom chaque colombe blanche,
Qui, partant de nos pieds pour voler sur les toits,
Rappelait à son cœur nos ramiers d'autrefois ;
Ecouter si le vent dans l'herbe ou la verdure,
L'onde dans la rigole, avaient même murmure ;
Eprouver si le mur de la chère maison
Renvoyait aussi tiède au soleil son rayon ;
Ou si l'ombre du toit, sur son vert seuil de mousse,
Au penchant du soleil s'allongeait aussi douce.
C'était à chaque chose une exclamation,
Un soupir, puis un mot de résignation,
Puis de son bras au nôtre une étreinte plus vive,
Qui trahissait l'élan d'une âme convulsive.
Enfin de la demeure ouverte, d'un coup d'œil
Et d'un élan rapide elle franchit le seuil ;
Elle nous entraîna d'un pas involontaire
Dans toute la maison, comme en un sanctuaire
Qu'elle semblait fouler avec recueillement,
N'osant ni respirer, ni faire un mouvement,
Comme si du passé l'image tendre et sainte
Devait au moindre bruit s'enfuir de cette enceinte.
Dans notre toit d'enfant presque rien de changé ;
Le temps, si lent pour nous, n'avait rien dérangé :
C'était toujours la salle ouvrant sur la pelouse,
Le réduit qu'obscurcit la liane jalouse,
La chambre maternelle où nous vînmes au jour,
Celle de notre père, à côté, sur la cour ;
Ces meubles familiers qui d'une jeune vie,
Sous notre premier toit, semblent faire partie,
Que l'on a toujours vus, connus, aimés, touchés ;
Cette première couche où Dieu nous a couchés,
Cette table où servait la mère de famille,
Cette chaise où la sœur, travaillant à l'aiguille
Auprès de la fenêtre en cet enfoncement,
Sous ses cheveux épars penchait son front charmant ;
Sur les murs décrépits ces deux vieilles gravures
Dont les regards étaient toujours sur nos figures ;
Et, près du vieux divan que la fleur nuançait,
L'estrade où de son pied ma mère nous berçait.
Tout était encor là, tout à la même place ;
Chacun de nos berceaux avait encore sa trace ;

Chacun de nous touchait son meuble favori,
Et, comme s'il avait compris, jetait un cri.
Mais ma mère, entr'ouvrant la chambre paternelle
Et nous poussant du geste : " A genoux ! nous dit-elle,
Enfants ! Voilà le lit où votre père est mort ! "
Puis tombant elle-même à genoux sur le bord,
Et des mains embrassant le pilier de la couche,
Comme nous en pleurant elle y colla sa bouche ;
Ses larmes sur le bois ruisselaient à grands flots,
Et la chambre un moment fut pleine de sanglots...
Mais des pieds de chevaux dans la cour résonnèrent,
Le marteau retentit et les cloches sonnèrent.
A ce bruit tout à coup reprenant nos esprits,
Et comme des voleurs craignant d'être surpris,
Emportant dans mes bras ma mère évanouie,
Dont cette émotion venait d'user la vie,
Dérobés aux regards par le mur de jasmin,
Je regagnai tremblant la porte du chemin,
Soutenant sur mon cœur ma mère à demi morte ;
Et, dans le moment même où la secrète porte
Se fermait doucement sous la main de ma sœur,
J'entendis les enfants du nouveau possesseur,
Sortant de la maison en joyeuse volée,
Courir de haie en haie et d'allée en allée,
Et leurs cris de bonheur monter et retentir
Sur les pas de la mort, qui venait d'en sortir.

MORT DE LA MÈRE DE JOCELYN.

21 juillet 1800.

C'en est donc fait ! ma mère... Ah ! ce dernier effort
De sa vie expirante a brisé le ressort !
O nuit de l'agonie et de la délivrance,
Ecris-toi dans mon âme en larmes d'espérance !
Je veillais, en priant, seul, au bord de son lit.
L'étoile du matin parut ; elle me dit :
" Courage, mon enfant ! Je sens que je vous quitte ;
De ses derniers élans mon cœur pour vous palpite ;
Avant que cette étoile ait pâli dans le jour,
Je vous embrasserai de l'éternel séjour !
Tu sais quels saints devoirs ce grand moment réclame ;
Accomplis-les, mon fils, je te livre mon âme !
Va, tu n'es plus pour moi que le prêtre de Dieu. "

Oh ! béni soit Celui qui du suprême adieu
M'adoucit à ce point l'heure toujours amère,
Et fait ouvrir le ciel par le fils à la mère !
Vous en fûtes témoins, anges du Dieu vivant !
Et si mon faible cœur se révolta souvent,
Si, trouvant le joug lourd et le devoir austère,
Je traînai comme un poids mon sacré caractère,
De tout ce qu'ici-bas j'avais sacrifié,
Ah ! par ce seul moment je me sentis payé,
Puisque Dieu permettait que par ce sacrifice
Cette mort pour ma mère adoucît son calice.

J'allumai ces flambeaux de la dernière nuit,
Double image du jour qui commence et qui fuit ;
Dans le vase caché de l'humble Eucharistie
Des mourants, à sa voix, j'allai puiser l'hostie ;
Et, penché sur son front, de ma tremblante main,
Tout mouillé de mes pleurs, je lui rompis le pain.
La splendeur de sa foi rayonnait dans la chambre ;
Du chrême des mourants je touchai chaque membre,
Ce front où mes baisers voulaient suivre mes doigts,
Ces flancs qui sur son cœur m'avaient couvé neuf mois,
Ces bras qui, m'entourant, tout petit, de tendresse,
M'avaient fait tant de fois un berceau de caresse ;
Ces pieds qui les premiers frayèrent mon chemin,
Dont toute trace allait disparaître demain !
Absorbée et présente à chaque grand symbole,
Quand tout fut accompli, reprenant la parole :
" Jocelyn, me dit-elle, encore, encore un don !
—Et lequel, ô ma mère ?—O mon fils, ton pardon !
Non le pardon de Dieu, qui sur moi surabonde,
Mais le pardon du fils que je laisse en ce monde !
De ton amour pour nous pauvre jeune martyr,
Une mère jamais n'aurait dû consentir
A te laisser tenter ce dévouement sublime !
Ta vie est un désert, ton cœur est un abîme
Que tu ne peux combler qu'à force de vertu !
C'est moi qui l'ai creusé ; dis, me pardonnes-tu ? "
Je collai sur ses mains mes lèvres en silence.
" Oh ! que ma douce mort te soit ta récompense !
Je t'ai fermé le monde, et c'est toi dont la main
Du ciel ouvert par toi m'aplanit le chemin !
Je vais t'y préparer, dit-elle, une demeure
Plus durable à mon tour, ô mon fils, et meilleure !
Ici le cœur tarit, les longs bonheurs sont courts ;

Ton âme a sa patrie où l'on aime toujours ! "
Puis sentant que la mort affaissait ses paupières :
" Récite-moi, mon fils, ces divines prières
Qui de l'âme fidèle accompagnent l'essor,
Afin qu'en expirant elle bénisse encor. "
J'obéis ; sous mes pleurs je lui lus, dans ses *Heures*,
La tristesse de l'âme à ses dernières heures :
Ses lèvres, dont l'accent paraissait s'assoupir,
Murmuraient les répons de ce pieux soupir,
Comme l'écho lointain d'une voix affaiblie
Qui s'éloigne, et déjà répond de l'autre vie ;
Tout à coup au refrain je ne l'entendis plus :
Elle achevait au ciel les chants interrompus !
Le livre s'échappa de mes mains, qui s'ouvrirent,
Et l'hymne de la mort... mes sanglots le finirent !

LA NUIT, AU CIMETIÈRE, PRÈS DU TOMBEAU DE SA MÈRE.

1er août 1800.

O nuit ! oh ! couvre-moi de ta noire épaisseur ;
Demain... quoi ! c'est demain que j'emmène ma sœur
Demain j'aurai quitté pour jamais cette terre,
Ce sépulcre où mon âme entre auprès de ma mère !
Ah ! sur ce lit d'argile où sa dépouille dort,
N'ayant entre elle et moi que ce rideau de mort,
Cette couche de cendre, hélas ! si peu profonde.
Qu'un cœur soulèverait, et qui sépare un monde !
Nuit qui deviens mon jour, laisse-moi me coucher
Près du sol remué d'hier, et le toucher !
M'enivrer de tristesse ainsi que d'une joie,
Ecouter ce qu'au cœur de là-bas Dieu m'envoie
Et, la bouche collée au sol mystérieux,
Le pétrir de mes mains, l'arroser de mes yeux !

....
....

Béni sois-tu, mon cœur, et toi, ma foi divine,
De me parler si haut, si fort dans la poitrine !
En ce moment où l'œil ne voit que le trépas,
Que serais-je, grand Dieu, si vous ne parliez pas ?

Si de mon seul instinct l'infaillible espérance
Ne me répondait pas que tout n'est qu'apparence,
Qu'un peu d'argile ici sur l'argile jeté
N'ensevelit pas l'âme et l'immortalité ?
Que la vie, un moment détournée en sa course,
Ne s'anéantit pas en montant à sa source,
Ainsi que le rayon qui s'enfuit de nos yeux
Ne s'éteint pas là-haut en remontant aux cieux ?
Non ! tu vis, tu m'entends, tu me réponds, tu m'aimes ;
Nos places ont changé, nos rapports sont les mêmes.
Ame qui fus ma mère, oh ! parle ! parle-moi !
Ma conversation est au ciel avec toi.
Seulement ici-bas, séparés par l'absence,
Nos cœurs qui se cherchaient souffraient de la distance
Tu m'entends maintenant de partout ; ton regard
Ne connaît plus ni lieu, ni retour, ni départ ;
Ton amour ne tient plus dans ce doux cœur de femme,
Mais comme une atmosphère enveloppe mon âme !...
Aussi sur ce gazon mouillé de mes regrets
Si je viens dans la nuit te pleurer de plus près,
Ce n'est pas que mon cœur rêve que cette cendre
Se réchauffe à mon souffle et puisse mieux m'entendre :
Non, c'est l'aveugle instinct de la tendre douleur
Qui mène à notre insu les pieds où va le cœur,
Et, dans l'illusion que le regret embrasse,
Nous fait chercher encor le pas où fut la trace.

.....
.....

Oh ! coulez ! oh ! coulez ! Mon cœur, épanche-toi !
O terre, bois mes pleurs ! ces pleurs, c'est encor moi !
O sol de mon berceau, que ne puis-je te rendre
Ce corps pétri de toi ! que ne puis-je répandre
Toute ma vie en eau de mes yeux épuisés,
Restituer ces pleurs où je les ai puisés,
Comme le filet d'eau qui, lassé de sa course,
Tarit et rentre en terre à deux pas de sa source !

.....
.....

Mère, sous ton regard de tendresse interdit,
Non, tu ne savais pas, je ne t'ai jamais dit,
Je ne me suis jamais dit peut-être à moi-même

(C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime),
Non, je ne savais pas, je ne dirai jamais
De quelle âme de fils, ô mère, je t'aimais !

.....
.....

RETOUR DE JOCELYN DANS SON PRESBYTÈRE. LE CHIEN FIDO.

Valneige, 12 octobre 1800

O nid dans la montagne où mon âme s'abrite !
Me voici donc rentré pour jamais dans mon gîte,
Comme le passereau sans ailes pour courir
Qui dans un trou du mur s'abrite pour mourir.
Oh ! d'un peu de repos que mon âme pressée
Y devançait de loin mes pas par ma pensée !
Que l'ombre des grands monts se noyant dans les cieux,
Quand je fus à leurs pieds, fut amie à mes yeux !
Comme je respirais, en montant leurs collines,
Les vents harmonieux exhalés des ravines,
Ces vents qui du mélèze au rameau dentelé
Sortent comme un soupir à demi consolé !
Que du premier sapin l'écorce me fut douce !
Que je m'étendis las et triste sur la mousse !
Que j'y collais ma bouche en silence et longtemps,
N'entendant que les coups en ma tempe battants,
Et l'assaut orageux de mes mille pensées,
En larmes plus qu'en mots sur les herbes versées !
Combien de fois je bus dans le creux de ma main
Un peu d'eau du torrent qui borde le chemin !
Que souvent mon oreille, à ses flots attentive,
Crut reconnaître un cri dans ses bonds sur sa rive,
Et, d'un frisson glacé me ridant tout entier,
M'arrêta palpitant sur le bord du sentier !
Enfin, le soir, je vis noircir, entre les cimes
Des arbres, mes murs gris au revers des abîmes.
Les villageois, épars sur les meules de foin,
Du geste et du regard me saluaient de loin.
L'œil fixé sur mon toit sans bruit et sans fumée,
J'approchais, le cœur gros, de ma porte fermée.
Là, quand mon pied poudreux heurta mon pauvre seuil,
Un tendre hurlement fut mon unique accueil ;

Hélas ! c'était mon chien, couché sous ma fenêtre,
Qu'avait maigri trois mois le souci de son maître.

Marthe filait, assise en haut sur le palier ;
Son fuseau de sa main roula sur l'escalier ;
Elle leva sur moi son regard sans mot dire ;
Et, comme si son œil dans mon cœur eût pu lire,
Elle m'ouvrit ma chambre et ne me parla pas.
Le chien seul en jappant s'élança sur mes pas,
Bondit autour de moi de joie et de tendresse,
Se roula sur mes pieds enchaînés de caresse,
Léchant mes mains, mordant mon habit, mon soulier,
Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer,
Fêtant toute la chambre, et semblant aux murs même,
Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime ;
Puis, sur mon sac poudreux à mes pieds étendu,
Me couva d'un regard dans le mien suspendu.
Me pardonnerez-vous, vous qui n'avez sur terre
Pas même cet ami du pauvre solitaire ?
Mais ce regard si doux, si triste de mon chien,
Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien.
J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie ;
Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie :
" O pauvre et seul ami, viens, lui dis-je, aimons-nous !
Partout où le ciel mit deux cœurs, s'aimer est doux ! "

Hélas ! rentrer tout seul dans sa maison déserte,
Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
On dise : " Mon retour réjouit ma maison. "
Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence,
Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'avance,
Sans que de tant d'échos qui parlaient autrefois
Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix ;
Sans que le sentiment amer qui vous inonde
Déborde hors de vous dans un seul être au monde,
Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer,
Que le bruit de vos pas errants fait aboyer ;
N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre,
Où ce que vous sentez se reflète en un autre ;
Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer,
Qui sans savoir vos pleurs vous regarde pleurer,
Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose,
Ah ! c'est affreux peut-être, eh bien ! c'est encor doux !

O mon chien ! Dieu seul sait la distance entre nous ;
Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'âme de ton maître ;
Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort,
Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne,
Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne.
Aussi, pauvre animal, quoique à terre couché,
Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché ;
Jamais, d'un mot brutal contristant ta tendresse,
Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse.
Mais toujours, ah ! toujours en toi j'ai respecté
De ton maître et du mien l'ineffable bonté,
Comme on doit respecter sa moindre créature,
Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature.
Ah ! mon pauvre Fido, quand tes yeux sur les miens
Le silence comprend nos muets entretiens ;
Quand, au bord de mon lit épiant si je veille,
Un seul souffle inégal de mon sein te réveille ;
Que, lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis,
Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis,
Et que, pour la distraire attirant ma pensée,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée ;
Que, comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel inquiet ou serein,
Que l'âme en toi se lève avec tant d'évidence,
Et que l'amour dépasse encor l'intelligence ;
Non, tu n'es pas du cœur la vaine illusion,
Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse !
Non ! quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie :
Dieu la brise un instant, mais pour la réunir ;
Son sein est assez grand pour nous tous contenir !
Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes,
Qu'importe à ses regards des instincts ou des âmes ?
Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,
Partout où la nature allume un sentiment,
Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle
Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle,
Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul
Qui conduisait l'aveugle et sneurt sur o cercueil ! ! !

Oh ! viens, dernier ami que mon pas réjouisse,
Ne crains pas que de toi devant Dieu je rougisse ;
Lèche mes yeux mouillés, mets ton cœur près du mien,
Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien !

NOTES.

L'HOMME.

PAGE 23.

(1) Georges Gordon, lord Byron, naquit en 1788 à Douvres et mourut en 1824 à Missolonghi : il était passé en Grèce pour soutenir la cause de l'indépendance hellénique contre les Turcs. Dans tous les sujets qu'il a traités, sous les noms divers de *Childe-Harold*, de *Lara*, de *Manfred*, c'est toujours lui-même qu'il met en scène. La poésie, mélange d'ironie et de lyrisme, est l'image vraie et saisissante de son âme inquiète, sceptique et religieuse tout ensemble, cherchant en vain à saisir la vérité, qui échappe à l'orgueil de sa raison, et retombant fatiguée sur elle-même, mécontente de la vie et railleuse par désespoir.

(2) Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage :
Dans l'ordre universel, faible atôme emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté.
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence :
Voilà, voilà ton sort.

Cette même pensée avait été exprimée assez prosaïquement par J. B. Rousseau, Epodes, liv. I :

Grands hommes, sages célèbres,
Vos éclairs dans les ténèbres
Ne font que vous égarer.
Dieu seul connaît ses ouvrages ;
L'homme, entouré de nuages,
N'est fait que pour l'honorer.

(3) Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Cette poétique hypothèse est, on le sait, le fond même

de la doctrine platonicienne. En parlant des misères de l'homme qui prouvent sa grandeur, Pascal a écrit : " Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé."

(4) Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens, enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité ;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile ;
Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile !

On retrouverait des accents analogues, mais sans la nuance de découragement qui perce ici, dans plusieurs chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Voir particulièrement le ch. 48 du liv. III : " Opto inhærere cœlestibus, sed deprimunt res temporales ..... Homo infelix mecum pugno, et factus sum mihimetipsi gravis, dum spiritus sursum, et caro quærit esse deorsum. "

(5) Tout mortel est semblable à l'exilé d'Eden :
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges ;
Et s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Il est curieux de rapprocher de Lamartine les derniers vers du *Paradis perdu*, dans lesquels Milton représente Adam et Eve quittant l'Eden, tristes mais résignés, parce qu'ils emportent avec eux la promesse de la rédemption future :

They, looking back, all the eastern side beheld
Of paradise, so late their happy seat,
Waved over by that flaming brand ; the gate
With dreadful faces throng'd and fiery arms,
Some natural tears they dropt, but wiped them soon,
The world was all before them, where to choose
Their place of rest, and Providence their guide :
They hand in hand, with wandering steps and slow,
Through Eden took their solitary way.

" Eux alors, regardant en arrière, contemplèrent toute la partie orientale du paradis, naguère leur heureux séjour, flottant à travers la flamme du glaive menaçant ; ils virent la porte entourée de visages terribles et de bras valeureux. La nature leur fit verser quelques larmes, mais bientôt ils les essuyèrent. Le monde entier était devant eux : là ils pouvaient choisir le lieu de leur demeure et la Providence était leur guide. Ainsi, la main dans la main, lentement et à pas indécis, ils prirent à travers l'Eden leur chemin solitaire. "

(6) L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis.

" Qu'est-ce que l'homme dans la nature ? un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant : un milieu entre rien et tout. " Pascal.

(7) Gloire à toi ! Gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !
Tu n'entendras qu'un cri : Gloire à jamais à toi !

Ces vers sont admirables d'expression, mais la pensée doit être accueillie avec réserve. L'influence de lord Byron se fait vivement sentir sur celui même qui fait effort pour y échapper ; tour à tour le poète français s'éloigne et se rapproche presque à son insu du sombre génie qui a révolté sa foi mais fasciné son imagination. Quelle tristesse en effet, et même quelle amertume *byronienne* dans les derniers accents de cette invocation à Dieu ! Une obéissance résignée aux lois obscures de notre être ne suffit pas à l'homme. Malgré les ombres que la raison ne saurait dissiper, nous avons besoin de faire plus que d'admirer la toute-puissance de Dieu, nous voulons croire à sa bonté, nous voulons lire dans tous ses ouvrages non pas seulement les signes de sa grandeur, mais les preuves de son amour pour nous ; et si l'humanité perdait cette croyance qui la console et la soutient, la prière se glacerait sur ses lèvres.

(8) Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers !

C'est surtout dans son poème de Caïn que Byron s'est vraiment montré le *chantre des enfers*.

(9) Alfred de Musset, au début de sa *Lettre à Lamartine*.

a rappelé le souvenir de cette admirable épître. Lord Byron écouta, dit Alfred de Musset,

Ce doux salut lointain d'un jeune homme inconnu.
Je ne sais si du style il comprit la richesse ;
Il laissa dans ses yeux sourire sa tristesse ;
Ce qui venait du cœur lui fut le bienvenu.

Voici maintenant ce qu'en dit Lamartine :

Je n'adressai point ces vers à lord Byron. Je ne savais de lui que son nom, j'ignorais son séjour. J'ai lu depuis, dans ses Mémoires, qu'il avait entendu parler de cette méditation d'un jeune Français, mais qu'il ne l'avait pas lue. Il ne savait pas notre langue. Ses amis, qui ne la savaient apparemment pas mieux, lui avaient dit que ces vers étaient une diatribe contre ses crimes. Cette sottise le réjouissait. Il aimait qu'on prît au sérieux sa nature surnaturelle et infernale ; il prétendait à la renommée du crime. C'était là sa faiblesse, une hypocrisie à rebours. Mes vers dormirent longtemps sans être publiés.

Je lus et je relus depuis, avec une admiration toujours plus passionnée, ceux de lord Byron. Ce fut un second Ossian pour moi, l'Ossian d'une société plus civilisée et presque corrompue par l'excès même de sa civilisation : la poésie de la satiété, du désenchantement et de la caducité de l'âge. Cette poésie me charma, mais elle ne corrompit pas mon bon sens naturel. J'en compris une autre, celle de la vérité, de la raison, de l'adoration et du courage.

Je souffris quand je vis, plus tard, lord Byron se faire le parodiste de l'amour, du génie et de l'humanité, dans son poëme de *Don Juan*.

Je jouis quand je le vis se relever de son scepticisme et de son épicurisme pour aller de son or et de son bras soutenir en Grèce la liberté renaissante d'une grande race. La mort le cueillit au moment le plus généreux et le plus véritablement épique de sa vie. Dieu semblait attendre son premier acte de vertu publique pour l'absoudre de sa vie par une sublime mort. Il mourut martyr volontaire d'une cause désintéressée. Il y a plus de poésie vraie et impérissable dans la tente où la fièvre le couche à Missolonghi, sous ses armes, que dans toutes ses œuvres. L'homme en lui a grandi ainsi le poëte, et le poëte à son tour immortalisera l'homme.

L'IMMORTALITE

PAGE 29.

(1) Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre ;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et, quand dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Etre infaillible et bon, j'espèrerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore.

Quel élan de croyance, quelle chaleur d'enthousiasme dans cette magnifique période ! Et comment ne pas admirer cette chute si brusque, qui ailleurs ferait une dissonance :

Seul je serais debout ?

Ici c'est une grande et saisissante image, qui égale ou même surpasse celle d'Horace dans l'ode si vantée où il peint le juste inébranlable dans sa volonté, debout au milieu de l'écroulement de l'univers, dont les débris le frappent sans l'étonner :

Justum et tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida, neque Auster
Dux inquieti turbidus Hadriæ,
Nec fulminantis magna manus Jovis;
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Odes, III, 3.

LA GLOIRE.

PAGE 35.

NOTE DE LAMARTINE

Cette ode est un des premiers morceaux de poésie que j'aie écrits, dans le temps où j'imitais encore. Elle me fut inspirée à Paris, en 1817, par les infortunes d'un pauvre poëte portugais appelé Manoël. Après avoir été illustre dans son pays, chassé par les réactions politiques, il s'était réfugié à Paris, où il gagnait péniblement le pain de ses vieux jours en enseignant sa langue. Il m'enseignait le portugais et m'apprenait à admirer Camoëns.

Les poëtes ne sont peut-être pas plus malheureux que le reste des hommes, mais leur célébrité a donné dans tous les temps plus d'éclat à leur malheur : leurs larmes sont immortelles ; leurs infortunes retentissent, comme leurs amours, dans tous les siècles. La piété s'agenouille, de génération en génération, sur leur tombeau. Le naufrage de Camoëns, sa grotte dans l'île de Macao, sa mort dans l'indigence, loin de sa patrie, sont le pendant des amours, des revers, des prisons du Tasse à Ferrare. Je ne suis pas superstitieux, même pour la gloire ; et cependant j'ai fait deux cents lieues pour aller toucher de ma main les parois de la prison du chantre de *la Jérusalem*, et pour y écrire mon nom au-dessous du nom de Byron, comme une visite expiatoire.

LA NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX.

PAGE 37.

NOTE DE LAMARTINE.

J'étais de famille royaliste ; j'avais servi dans les gardes du roi ; j'avais accompagné à cheval le duc de Berri, père du duc de Bordeaux, jusqu'à la frontière de France, quand il en sortit pour un second exil. L'assassinat de ce prince, quelques années après, m'avait profondément remué. Le désespoir de sa jeune veuve, qui portait dans son sein le gage de leur amour, avait attendri toute l'Europe. La naissance de cet enfant parut une vengeance du ciel contre

l'assassin, une bénédiction miraculeuse du sang des Bourbons. J'étais loin de la France quand j'appris cet événement : il inspira ma jeune imagination autant que mon cœur. J'écrivis sous cette inspiration. Ces vers, je ne les envoyai point à la cour de France, qui ne me connaissait pas ; je les adressai à mon père et à ma mère, qui se réjouirent de voir leurs propres sentiments chantés par leur fils. J'ai été, comme la France entière de cette époque, mauvais prophète des destinées de cet enfant. Je n'ai jamais rougi des vœux très-désintéressés que je fis alors sur ce berceau. Je ne les ai jamais démentis par un acte ingrat ou par une parole dédaigneuse sur le sort de ces princes. Quand les Bourbons que je servais ont été proscrits du trône et du pays en 1830, j'ai donné ma démission au nouveau souverain, pour n'avoir point à maudire ce que j'avais béni. Quant aux vœux que j'adressais au ciel pour l'enfance du duc de Bordeaux, Dieu les a autrement exaucés ; il les a mieux exaucés peut-être, pour son bonheur, dans l'exil que dans la patrie, dans la vie privée que sur un trône.

A cette note de Lamartine, nous avons cru bon de joindre la courte notice biographique suivante :

Henri-Charles-Ferdinand Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, comte de Chambord, naquit à Paris, le 29 septembre 1820. Il était le fils du duc de Berri, assassiné le 13 février 1820, et de Caroline, princesse des Deux-Siciles, duchesse de Berri. *L'Enfant du miracle*, comme on l'avait surnommé, fut baptisé en grande pompe avec de l'eau du Jourdain rapportée de la Terre Sainte par M. de Châteaubriand. Une souscription nationale lui donna, en 1821, le Château de Chambord.

Quoique Charles X eût pris la résolution d'abdiquer la couronne en sa faveur (2 août 1830), et tenté, en présence des troupes campées à Rambouillet, un simulacre de proclamation sous le nom de Henri V, il dut prendre avec sa famille la route de l'exil.

De 1832 à 1843, il fit de nombreux voyages en Europe ; en 1844 il reçut à Londres les principaux chefs du parti légitimiste, ce qui occasionna de violents débats à la chambre des députés ; en 1846, il épousa Marie-Thérèse- Béatrix-Gaétane, fille aînée du duc de Modène, et se fixa à Frohsdorff, près de Vienne, en Autriche. De 1848 à 1870, il ne se mêla point d'une façon active à la politique, si ce n'est pour prendre la défense du pouvoir temporel du pape (1862). Il vint à Paris et à Chambord, en 1871,

mais il quitta bientôt la France pour ne pas provoquer de troubles par sa présence. Il publia le manifeste du 5 juillet 1871, daté de Chambord, dans lequel il refusa de " laisser arracher de ses mains l'étendard de Henri IV, de François Ier. et de Jeanne d'Arc ". En janvier 1872, il déclara qu'il ne serait jamais " le roi légitime de la révolution ". En février 1872, il se rendit à Anvers, où il reçut le programme d'une monarchie constitutionnelle conservatrice signé par 280 députés ; à cette époque, les négociations, reprises si souvent, et qui avaient pour but de rapprocher la branche cadette de la branche aînée, aboutirent à la visite du comte de Paris à Frohsdorff, le 5 août 1873. Par ses lettres d'octobre 1873 et de juin 1874, le comte de Chambord donna une nouvelle consécration à ses opinions politiques ; par la première, il refuse d'accepter le drapeau tricolore ; et par la seconde adressée à Mgr. Dupanloup, il affirme ses idées. Enfin, le 6 mars 1877 il publia un manifeste à la nation française, dans lequel il invita ses amis à préparer le retour de la France, " au principe tutélaire de l'hérédité monarchique."

Henri V est mort à Frohsdorff, le 24 août 1883, la veille de la fête de son illustre aïeul Saint Louis, roi de France.

DIEU.

PAGE 44.

NOTE DE LAMARTINE.

J'avais connu M. de Lamennais par son *Essai sur l'indifférence*. Il m'avait connu par quelques vers de moi que lui avait récités M. de Genoude, alors son ami et le mien. L'*Essai sur l'indifférence* m'avait frappé comme une page de J. J. Rousseau retrouvée dans le dix-neuvième siècle. Je m'attachais peu aux arguments, qui me paraissaient faibles ; mais l'argumentation me ravissait. Ce style réalisait la grandeur, la vigueur et la couleur que je portais dans mon idéal de jeune homme. J'avais besoin d'épancher mon admiration. Je ne pouvais le faire qu'en m'élevant au sujet le plus haut de la pensée humaine, *Dieu*.

LA POÉSIE SACRÉE.

PAGE 48.

NOTE DE LAMARTINE.

J'avais peu lu la Bible. J'avais parcouru seulement, comme tout le monde, les strophes des psaumes de David ou des prophètes, dans les livres d'Heures de ma mère. Ces langues de feu m'avaient ébloui. Mais cela me paraissait si peu en rapport avec le genre de poésie adapté à nos civilisations et à nos sentiments d'aujourd'hui, que je n'avais jamais pensé à lire de suite ces feuilles détachées des sibylles bibliques.

Il y avait en ce temps à Paris un jeune homme d'une figure spirituelle, fine et douce, qu'on appelait M. de Genoude. Je l'avais rencontré chez son ami le duc de Rohan. Il cultivait aussi M. de Lamennais, M. de Montmorency, M. de Châteaubriand. Il me témoigna un des premiers une tendre admiration pour mes poésies, dont il ne connaissait que quelques pages. Nous nous liâmes d'une certaine amitié. Ce jeune homme traduisait alors la Bible. Il arrivait souvent chez moi le matin, les épreuves de sa traduction à la main, et je lui faisais lire des fragments qui me révélaient une région plus haute et plus merveilleuse de poésie.

Ces entretiens et ces lectures m'inspirèrent l'idée de rassembler dans un seul chant les différents caractères et les principales images des divers poëtes sacrés. J'écrivis ceci en cinq ou six matinées, au bruit des causeries de mes amis, dans ma petite chambre de l'hôtel de Richelieu. J'en fis hommage à M. Genoude, par reconnaissance de son affection pour moi.

ISCHIA.

PAGE 55.

(1) Ischia, île du royaume d'Italie, dans la Méditerranée, à l'entrée du golfe deNaples, à 9 milles S. O. du cap Misène. Le 28 juillet 1883, un affreux tremblement de terre détruisit presque entièrement la petite ville de Casamicciola ainsi que les villages de Forio et de Lacco-Ameno, et causa la mort d'environ deux mille habitants.

BONAPARTE.

PAGE 58.

(1) Sur un écueil battu par la vague plaintive...

L'île de Sainte-Hélène est le résultat d'une éruption volcanique qui a jailli au milieu de l'océan Atlantique, dans l'hémisphère sud. L'île, ayant de neuf à dix lieues de circonférence, entourée partout de côtes inaccessibles, s'annonce par des rochers saillants, arides, portant au ciel leurs têtes noirâtres, et dominés par le pic de Diane, qui les surpasse tous. Elle n'offre qu'un point accessible, qui constitue le port de James Town. De chaque côté de la chaîne de montagnes qui traverse l'île de l'E. à l'O., s'étend une plaine ; celle de Longwood est la plus grande et est célèbre par la détention de Napoléon 1er. qui y mourut le 5 mai 1821 et dont la dépouille mortelle y resta jusqu'en 1840.

(2) Le Tanaïs, aujourd'hui le Don, fleuve de Russie, qui se jette dans la mer d'Azof. Cédar était une ville de l'Arabie Déserte, près de la Palestine : elle devait son nom à Cédar, un des douze fils d'Ismael, qui fut le père des Cédaréniens. Quelques auteurs pensent que les Sarrasins (*Sarraceni*) sont les mêmes que les Cédaréniens (*Cedareni*), qui,dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, se rendirent redoutables aux Romains. Plus tard le nom de Sarrasins s'étendit à tous les Arabes. Il est vrai que d'autres auteurs font dériver le nom de Sarrasins de l'arabe *scharkiin*, orientaux. Quoi qu'il en soit, on peut conclure de ce qui précède, que c'est par une licence poétique, un peu forte sans doute, que Lamartime a pris le nom de *Cédar* pour celui du Liban (de l'hébreu *Leban*, blanc), chaîne de montagnes fameuse par les *cèdres*, qui formaient des forêts renommées chez les anciens et qui sont aujourd'hui peu nombreux. A cette chaîne de montagnes appartiennent les monts Carmel, Thabor et Garizim. Bonaparte remporta, le 16 avril 1799, une éclatante victoire près du Mont-Thabor, où, avec 2000 hommes seulement, il anéantit une armée de 20000 Turcs ; mais il échoua au pied du Carmel, devant Saint-Jean d'Acre, défendue par l'Anglais Sydney Smith (10 mai 1799).

(3) Là, sur un pont tremblant, tu défiais la foudre.

Le pont d'Arcole, sur l'Alpone, à 18 milles environ de Vérone, dans la Vénétie. C'est là que se livra une bataille de trois jours (15, 16, 17 novembre 1796), célèbre par l'héroïsme personnel du général en chef de l'armée française. Déjà cinq généraux français sont hors de combat. Bonaparte, désespéré, saisit un étendard : " Grenadiers, s'écrie-t-il, n'êtes-vous plus les vainqueurs de Lodi ? " et il se précipite sur le pont au travers des balles et de la mitraille. Il allait parvenir jusqu'à l'extrémité du pont ; mais survint une nouvelle décharge à mitraille, et le cheval qui le porte se jette avec lui dans le marais. Les grenadiers accourent en criant : " Sauvons notre général ! " et réussissent à l'entraîner.

(4) Et toujours en passant la vague vengeresse,
Lui jetait le nom de Condé.

C'était l'usage, dans la famille de Condé, que le fils aîné de *M. le Prince* (de Condé), s'appelât duc d'Enghien ou *M. le Duc*. Le grand Condé n'était encore que duc d'Enghien, quand il remporta la victoire de Rocroy, en 1643. Le dernier Condé qui ait porté ce nom fut Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, que Bonaparte, premier consul, fit enlever, malgré le droit des gens, de sa résidence à Ettenheim (grand-duché de Bade), conduire à Vincennes, juger par une commission militaire, et fusiller, la même nuit, dans les fossés du château (21 mars 1804), quelques mois avant la proclamation de l'Empire. Dans ses *Mémoires*, à Sainte-Hélène, Napoléon a essayé de justifier l'arrestation du duc d'Enghien comme une nécessité politique, mais il blâme sévèrement ceux qui, entraînés par un zèle criminel, n'attendirent pas les ordres du chef de l'Etat pour exécuter le jugement de la commission militaire.

(5) Dans les premières éditions des œuvres de Lamartine, cette strophe finissait par ces deux vers :

Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie,
N'est pas une de vos vertus.

Mais comme le dit l'auteur lui-même, c'était " un sacri-
" fice immoral à ce qu'on appelle la gloire. Le génie par
" lui-même n'est rien moins qu'une vertu ; ce n'est qu'un
" don, une faculté, un instrument : il n'expie rien, il aggra-

" ve tout. Le génie mal employé est un crime plus illus-
" tre : voilà la vérité en prose. J'ai corrigé ici ces deux
" vers, qui pesaient comme un remords sur ma conscience."

LE CRUCIFIX

PAGE 70.

(1) Un des traits de Lamartine est le singulier bonheur avec lequel il sait varier son rythme avec son sujet. " Ces vers de trois pieds, a dit M. de Fontanes, tombant après trois alexandrins, ont quelque chose de triste et de languissant qui convient aux plaintes funèbres. " Malherbe et J. B. Rousseau avaient déjà employé ce rythme.

(2) On peut rapprocher de cette pièce, si parfaite de sentiment et d'expression, les beaux vers sur le *Chrétien* mourant. Voir page 43.

Voici l'appréciation du *Crucifix* par Lamartine lui-même :
" Ceci est une méditation sortie avec des larmes du cœur
" de l'homme, et non de l'imagination de l'artiste. On le
" sent ; tout y est vrai.
" Je ne relis jamais ces vers : c'est assez de les avoir écrits. "

LE TOMBEAU D'UNE MÈRE,

PAGE 83.

NOTE DE LAMARTINE.

Ma mère a été la plus grande, la plus douce et la plus permanente occupation de ma pensée. J'espérais la conserver jusqu'à mes jours les plus avancés. La jeunesse perpétuelle de son âme se communiquait à son visage. Les années n'avaient laissé aucune trace sur ses traits : à soixante-six ans, on la confondait avec ses filles. Elle était conservée par l'atmosphère de résignation, de piété et de paix intérieure, dans laquelle elle s'enveloppait, comme ces parfums fugitifs ou comme ces fleurs rares qu'on em-

pêche de s'évaporer ou de se flétrir en les préservant du contact de l'air terrestre. Les circonstances de sa mort ajoutèrent pour moi à la douleur de sa perte.

Je l'avais laissée pour quelques jours rayonnante de bonheur, d'espérance et de vie. J'étais à Paris. Un matin, en entrant dans le bain, elle trouva l'eau trop froide ; elle était seule ; elle ouvrit le conduit d'eau chaude, l'eau bouillante la frappa d'un jet qui jaillit jusqu'à sa poitrine : elle s'évanouit. On accourut à son cri, il était trop tard. On la reporta dans son lit ; elle reprit connaissance, souffrit deux jours, pria constamment, se réjouit de ce que je n'étais pas là, pour m'éviter, disait-elle, le spectacle de sa fin, et mourut en prononçant mon nom dans son agonie. Ma femme, qui la veillait seule, me dit qu'elle répétait sans cesse, dans cette dernière nuit, ces mots : *Que je suis heureuse ! que je suis heureuse !* On lui demanda de quoi. Elle répondit : " De mourir résignée et purifiée. " Un de mes amis m'annonça cette perte inattendue, à Paris. Je crus que la terre manquait sous moi. Je partis, j'arrivai : il était trop tard : elle reposait déjà dans le cimetière de la ville. J'obtins la permission de la faire exhumer et de transporter ses restes à Saint-Point. Je revis son visage, aussi serein que dans un sommeil. Les paysans, qui l'adoraient, vinrent une nuit prendre le cercueil, et le portèrent, en se relevant, sur leurs épaules, pendant huit lieues. Je marchais à pied derrière eux. Au lever du soleil, nous arrivâmes au pied des montagnes qu'il faut traverser pour descendre dans la vallée de Saint-Point. Elles étaient couvertes de six pieds de neige. Nous étions obligés de faire creuser un sentier entre deux murailles blanches devant le cercueil. Quelle marche ! quel cortége ! quelle arrivée !

Le tombeau que je lui destinais n'était pas encore élevé. Je déposai le cercueil dans le caveau souterrain de l'église ; je restai seul quelques jours à pleurer ma mère dans ce pays qu'elle avait tant aimé, et dans cette demeure pleine d'elle. Le printemps suivant, je bâtis une chapelle entre l'église et le jardin. Elle y repose, mais elle n'y repose déjà plus seule. Il n'y a qu'une inscription en lettres de bronze incrustées dans la corniche gothique de l'ogive qui sert de portique à la mort :

SPERAVIT ANIMA MEA.

Elle a toujours espéré, en effet, jusque dans la mort. On

le voit par ses dernières paroles. Son âme n'était qu'une aspiration.

Maintenant, quand je m'approche de son tombeau, je dérange souvent de pauvres femmes des villages voisins, qui viennent prier sur sa tombe comme sur les reliques d'un saint, et je trouve toujours sur les dalles quelques bouquets de fleurs sauvages qu'elles y ont jetés à travers les barreaux de la grille.

JOCELYN.

PAGE 99.

(1) Le poème narratif de Jocelyn se rattache à l'idylle par l'exquise simplicité du style, quand il faut exprimer les choses simples.

" Point de périphrases maladroites ou recherchées, point " d'énigmes substituées au mot propre. Lamartine prend " le mot simple et le rend poétique par la place et le ton " qu'il lui donne. Depuis Fénelon, personne n'a su être " plus simple sans cesser d'être élégant ; personne n'a su " mieux ramener dans la poésie l'usage que Fénelon re- " grettait de n'y plus trouver depuis Homère, d'exprimer " sans circonlocutions les détails de la vie quotidienne, les " ustensiles du ménage et le travail de la cuisine ou de la " basse-cour. Lamartine entre-t-il dans le vieux presbytère " où Jocelyn vient de mourir, il ne craint pas de parler du " *loquet* de la porte, de l'*escalier* qui conduisait à la chambre " du pauvre prêtre, de la servante qui pleure, *le visage ca-* " *ché dans son tablier ;* de l'armoire au linge qui se vidait " pour habiller les pauvres :

> " Le peu qui lui restait a passé sou par sou,
> En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où. "

" Peint-il, le dimanche, les villageois qui viennent à la " messe du village,

> Tous les sentiers fleuris qui descendent des bois
> Retentissaient de pas, de murmures, de voix ;
> On y voyait courir les blonds chapeaux de paille
> Et les corsets de pourpre enlacés à la taille. "

" Voilà avec quel heureux dédain de la périphrase La-
" martine décrit les scènes du hameau ; voilà le ton simple
" et gracieux qu'il donne à l'idylle. (1) "

(1) Saint-Marc Girardin, Littérature dramatique, tome IV, pages 116 et 117.

VICTOR HUGO

1802

Victor Hugo naquit à Besançon dans la seconde année du dix-neuvième siècle. Sa mère, fille d'un armateur de Nantes et Vendéenne exaltée, courait le *Bocage* au moment même où celui qui devait être plus tard son mari, soldat de fortune et colonel dans l'armée républicaine, était envoyé pour combattre l'insurrection. Ceux qui se plaisent à rechercher dans la vie des hommes célèbres la trace des premières influences qui ont entouré leurs berceaux relèveraient sans doute ce hasard qui semblait prédestiner Victor Hugo, en le faisant naître et grandir au milieu d'un double courant d'idées et de sentiments contraires, à devenir tour à tour le poète monarchique de la Restauration et le poète républicain d'aujourd'hui.

Son instinct poétique s'éveilla de bonne heure : dès 1817, l'Académie française donnait une mention à sa pièce de vers sur les *avantages de l'Étude*, et trois années de suite l'Académie des Jeux floraux de Toulouse décernait l'églantine d'or à ce poète de dix-huit ans, que Châteaubriand avait publiquement appelé un *enfant sublime*. En 1822 parurent les *Odes et Ballades*, qui lui assurèrent une place définitive parmi nos grands poètes lyriques. A partir de cette époque le nom de Victor Hugo n'a plus cessé d'occuper et de passionner en sens contraire l'opinion publique, toujours remise en éveil par une succession d'œuvres infiniment variées, d'inspiration et de mérite inégal, mêlées de défauts saillants et de qualités supérieures, jamais médiocres en bien comme en mal, et qui parfois vous effrayent presque autant qu'elles vous ravissent.

Louis XVIII, qui aimait les lettres, fut un des premiers à se procurer le volume des *Odes et Ballades*. Il le lut, le relut, l'annota de sa main et prouva son admiration pour

le poète en lui accordant une pension de mille francs sur sa cassette. Le public ne fut pas moins sympathique que le roi ; l'édition tirée à 1500 exemplaires, s'écoula en quatre mois et procura à l'auteur un bénéfice de sept cent cinquante francs.

La pension de mille francs assurée par le roi aplanit les difficultés opposées à la réalisation du mariage du poète ; il put épouser celle qu'il aimait. Une cruelle catastrophe assombrit cette fête de famille. Au sortir de table, le frère du poète, Eugène, tomba soudain dans le délire, puis dans la folie ; il fallut le faire enfermer dans une maison spéciale où il mourut quelques années plus tard.

Une fois marié, Victor Hugo exerça une plus grande influence sur la littérature. Plusieurs écrivains de notre temps se souviennent encore de leurs pélérinages à la petite maison qu'il habitait au fond de la rue de Vaugirard, tout près de la fontaine encadrée entre deux peupliers. Cette maison devint le centre de réunion d'un assez grand nombre de jeunes hommes, que leur amour commun des lettres rapprochait dans les mêmes études, et qui cédaient à l'attrait naturel d'une femme jeune et belle, qui associée à tous les goûts de son mari, faisait avec grâce les honneurs de la petite maison de la rue de Vaugirard à cette société toute littéraire. Là, venaient plus ou moins assidûment Soumet, Sainte-Beuve, de Vigny, Emile et Antony Deschamps, Rességuier, Guiraud, de Beauchêne et toute une jeunesse qui éprouvait un goût passionné pour les choses de l'esprit. Quand Brizeux, qui murmurait déjà dans son cœur les premières mélodies de son doux poème de *Marie*, toutes parfumées d'une fraîche senteur de ses landes de Bretagne, parut un moment à Paris, vers 1824, il visita ce salon lettré, et là commença son amitié avec l'auteur d'*Eloa*.

Le livre *De l'Allemagne*, de Mme. de Staël, avait ouvert de vives discussions sur le genre classique et le genre romantique. Victor Hugo exposa ses idées, et, tout en reconnaissant la nécessité de donner à l'époque une littérature qui fût son expression, se fit le défenseur des règles éternelles du goût, du génie et des lois de la langue.

Mais la révolution de 1830 ébranla l'âme du poète et porta un coup décisif à ses croyances religieuses en même temps qu'à ses principes politiques. La lampe qui éclairait le sanctuaire où naissaient ses pensées s'éteignit au souffle du scepticisme. Entraîné par les idées du jour, il abandonna le gouvernement qu'il avait chanté avec

enthousiasme et servi avec amour, pour embrasser avec passion les idées progressives et libérales. Après les journées de juillet 1830, il chante les libertés reconquises et célèbre en même temps l'empereur dans des vers demeurés immortels.

On peut suivre aisément cette transformation des idées religieuses et politiques de Victor Hugo dans tous les ouvrages qui, dès lors, sortirent de sa plume et attestent, il faut le dire, un affaiblissement dans son talent poétique. Nous devons cependant signaler comme correctif à cette appréciation générale les *Orientales* et les *Feuilles d'automne* qui sont, avec les ouvrages précédents, ses plus beaux titres de gloire devant la postérité.

Les *Orientales*, ce dernier ouvrage de Victor Hugo sous la Restauration, furent publiées en 1829. On y constate un développement du talent poétique, mais un ébranlement profond dans les idées. Dans *les Feuilles d'automne* (1832), le poète atteint à l'apogée de son talent ; mais on sent que la foi s'obscurcit, que le doute envahit son âme. Ce scepticisme s'affirme surtout dans *les chants du crépuscule* (1835) : le poète y oscille entre l'espérance et le désespoir. Les Voix intérieures (1837) offrent moins de morceaux remarquables que les recueils précédents. Les Rayons et les Ombres (1840) constatent encore une décadence dans le génie poétique comme dans la philosophie de l'auteur.

Ces dernières poésies n'étaient plus qu'une diversion poétique du grand écrivain qui avait porté vers le théâtre l'essor de son intelligence. C'est là surtout que Victor Hugo eut l'ambition de faire triompher les principes de l'école *romantique*, qui l'avait pris pour chef et dont il traça le manifeste dans la célèbre préface de Cromwell (1827). Le rôle militant de Victor Hugo commence à ce moment.

> Lamartine régna ; chantre ailé qui soupire,
> Il planait sans effort. Hugo, dur partisan,
> (Comme chez Dante on voit, Florentin ou Pisan,
> Un baron féodal) combattait sous l'armure,
> Et tint haut sa bannière au milieu du murmure. (1)

Cette réaction contre l'esprit exclusif de l'école classique eut sans doute d'heureux résultats ; elle renouvela l'inspiration originale et ouvrit à la poésie un jour nouveau sur des horizons jusque-là dédaignés ; le moyen âge fut mieux

(1) Sainte-Beuve.

étudié et mieux compris ; la connaissance des littératures étrangères rendit le goût moins timide et plus impartial ; enfin, la barrière que l'école classique avait élevée entre la langue poétique et la langue commune fut reculée, et le mot propre remplaça les élégances douteuses de la périphrase. Mais le romantisme ne sut pas échapper au danger de toutes les réactions, qui est de dépasser le but qu'elles prétendent atteindre ; la réponse se termina par une révolution. On avait eu raison de bannir la périphrase qui tourne autour de l'idée au lieu de l'étreindre ; il fallait s'arrêter là et ne pas donner droit de cité dans la langue des dieux au mot brutal, au mot cru. On avait, non sans bonheur, assoupli le vers alexandrin en variant sa coupe, en usant, à l'exemple d'André Chénier, de la liberté du rejet ; il ne fallait pas en arriver, par esprit de système, jusqu'à le désarticuler pour ainsi dire, à violer tout rythme et toute mesure. On avait, par l'étude du moyen-âge et des littératures étrangères, agrandi le cercle trop restreint des inspirations classiques ; il ne fallait pas rechercher de parti pris l'invraisemblable, l'exception ; surtout il ne fallait pas tenter cette singulière réhabilitation du *laid* et donner une importance excessive à ce qui ne peut et ne doit être qu'un élément inférieur de la vérité dramatique. " Tout ce qui est dans la nature est dans l'art, disait l'auteur de *Cromwell*, le drame résulte de la combinaison du sublime et du grotesque." Cette phrase est le résumé de la poétique de Victor Hugo. Dans ses drames toutes les lois dramatiques sont ainsi ramenées à l'antithèse morale comme toutes les lois du style à l'antithèse des mots et des images. Un chef de brigands (*Hernani*, 1830) sera en même temps le type de la loyauté chevaleresque ; le plus misérable des bouffons (*le Roi s'amuse*, 1832) deviendra le plus tendre, le plus passionné des pères ; les plus chastes ardeurs du sentiment maternel se trouveront comme égarées dans l'âme corrompue d'une femme souillée de vices et de crimes (*Lucrèce Borgia*, 1833). Sans doute la loi du contraste est vraie en elle-même : elle existe dans le cœur de l'homme, elle doit avoir sa place dans le drame, qui est l'image de la vie. Ce qui est faux sous le double rapport moral et dramatique, c'est le rapprochement invraisemblable de l'idéal du vice et de l'idéal de la vertu. La nature résiste à des oppositions si heurtées, si violentes. D'ailleurs, la vérité historique n'est pas moins altérée dans le théâtre de Victor Hugo. Avilir de grands noms, faire de Cromwell un fou fanatique, de

Charles-Quint un coureur d'aventures, de François Ier un triste esclave des plus honteux caprices, c'est manquer envers l'histoire de respect et de justice, c'est abuser de la puissance que donne le prestige de la scène pour imposer à l'imagination populaire des types sans grandeur et sans vérité.

Ce défaut de vérité et de mesure nous frapperait encore dans les deux célèbres romans de Victor Hugo (*Notre-Dame de Paris*, 1831, les *Misérables* 1862), et nous forcerait à mêler des réserves à l'admiration que nous inspirent les hautes parties de ce prodigieux et redoutable talent. Il est difficile de se mettre en garde contre les surprises d'une première lecture ; mais une fois le charme rompu et les nerfs calmés (car Victor Hugo ébranle les nerfs plus encore qu'il ne fait pleurer), nous découvrons sans peine que le tragique appareil dressé devant nous repose sur une base trop fragile pour le soutenir. Les *Misérables*, par exemple, cette sorte de monument expiatoire élevé en l'honneur des déshérités d'ici-bas n'ont pas d'autre base première que l'inacceptable supposition d'un homme condamné aux galères pour avoir dérobé un pain dans une heure de détresse. Refusez à l'auteur cette première concession, tout le roman s'écroule et avec le roman ce réquisitoire inexorable contre les lois qui gouvernent les sociétés. Il faut donc effacer le mot impie qui sert d'épigraphe à *Notre-Dame de Paris* et qui est la conclusion des *Misérables* : ΑΝΑΓΚΗ. (1) C'est l'honneur et la force de la doctrine de la liberté humaine, qu'on ne puisse la nier sans tomber dès le premier pas dans le sophisme et le paradoxe. Sans prétendre devancer le jugement de l'avenir, nous croyons que la postérité gardera surtout la mémoire du génie lyrique de Victor Hugo : *les Orientales* et les *Feuilles d'automne* resteront sa plus belle couronne !

Le mérite de ces œuvres avait ouvert au poète la carrière des honneurs et de la gloire. En 1841, il fut reçu membre de l'Académie française. Deux ans après, il fut élevé à la dignité de pair de France. Le duc d'Orléans, accompagné de sa jeune femme, vint le féliciter au moment où il terminait, à la Chambre, son discours de réception.

Depuis cette époque glorieuse de son histoire, le grand poète s'est jeté dans la politique et a embrassé les idées les plus radicales. Son nom se trouve mêlé aux divers

(1) Fatalité.

épisodes de notre histoire nationale. Il fut proscrit pendant vingt ans sous le second Empire. En exil, il écrivit quelques ouvrages qui ajouteront peu de chose à sa gloire : *Napoléon le Petit*, pamphlet virulent contre Napoléon III, dans lequel il raconte le coup d'Etat ; *les Châtiments*, recueil de poésies qui renferme quelques beautés de premier ordre, mais où le proscrit s'est le plus souvent laissé aller à l'injure grossière et violente ; *Les Contemplations*, où sont consignés les souvenirs du poète ; *la Légende des siècles* qui a pour but de montrer l'humanité marchant dès l'origine vers le progrès et la lumière ; *les Chansons des rues et des bois*, où l'art, le vrai, le beau sont insultés à chaque page.

Rentré en France après la chute de l'Empire, Victor Hugo fut de nouveau porté au pouvoir comme député. Il reprit la plume pour flétrir dans les vers énergiques de *l'Année terrible* la cruauté et la rapacité de l'armée prussienne pendant la guerre de 1870.

Terminons cette longue énumération d'œuvres notoirement secondaires, par les derniers romans sortis de la plume de l'infatigable écrivain : *les Travailleurs de la mer* et *l'Homme qui Rit*, où l'on trouve des scènes touchantes et des tableaux grandioses ; *Quatre-vingt-treize*, récit d'un épisode de la guerre de Vendée, *Histoire d'un crime*, récit du coup d'Etat de 1851.

En esquissant la biographie de Victor Hugo qui est pour ainsi dire, la biographie de ses œuvres mêmes, nous avons essayé de faire la critique de ce mélange de grandeur et de bassesse, de sublime et de grotesque, qui caractérise l'écrivain le plus extraordinaire de ce siècle. Il ne nous reste plus qu'à extraire de son immense répertoire poétique les parties les plus dignes de notre admiration.

Cependant comme notre œuvre a été composée à un point de vue tout à fait chrétien, nous ne saurions trop mettre la jeunesse en garde contre les utopies humanitaires et l'impiété révoltante de Victor Hugo. Le grand poète a malheureusement, dans ses dernières années surtout, voué une haine implacable à tout ce qui, de près ou de loin, touche à la religion catholique. Aussi tout en respectant le talent sublime, le génie de Victor Hugo, nous ne saurions trop rappeler que celui qui, à son début, a été l'un des plus grands poètes chrétiens dont la France s'honore, s'est laissé aveugler par un fatal orgueil, et que, irrité de ne pouvoir atteindre le but de son ambition, il crut devoir

renier tout son passé et sembla se faire une amère joie de renverser tous les monuments qu'il avait élevés.

Avant que le poète se fût assis entre la Vengeance et la Haine, et leur eût dit : " Soyez mes muses " ; un bon sentiment jaillissait encore au milieu des scories des passions comme ces fleurs qui surnagent sur les vagues troublées d'un torrent. Le souvenir du passé lui revenait comme un écho lointain qui parle de beaux lieux que l'on a quittés, et la conscience d'un présent souillé se mêlait tristement à ce souvenir. Il y a dans les poésies de Victor Hugo une pièce qui porte l'empreinte profonde de cette disposition d'esprit ; c'est quand il chante *la Cloche* sur le métal de laquelle on a gravé une croix, avec le nom d'un saint et le nom sacré de Dieu, signes, hélas ! effacés, mutilés maintenant : Voilà l'image de son âme telle qu'elle fut hier quand elle était croyante, et telle qu'elle est aujourd'hui, qu'elle est devenue sceptique. Mais laissons parler le poète lui-même :

Seule en ta sombre tour aux faîtes dentelés,
D'où ton souffle descend sur les toits ébranlés,
O cloche suspendue, au milieu des nuées
Par ton vaste roulis si souvent remuées,
Tu dors en ce moment dans l'ombre, et rien ne luit
Sous ta voûte profonde où sommeille le bruit.
Oh ! tandis qu'un esprit qui jusqu'à toi s'élance,
Silencieux aussi, contemple ton silence,
Sens-tu par cet instint vague et plein de douceur
Qui révèle toujours une sœur à la sœur,
Qu'à cette heure où s'endort la soirée expirante
Une âme est près de toi, non moins que toi vibrante.
.....
.....
Oh ! dans mes premiers temps de jeunesse et d'aurore.
Lorsque ma conscience était joyeuse encore,
Sur son vierge métal mon âme avait aussi
Son auguste origine écrite comme ici.
On y voyait briller une inscription sainte,
Une croix radieuse, une couronne empreinte.
Mais des passants aussi, d'impérieux passants
Qui vont toujours au cœur par le chemin des sens,
Qui, lorsque le hasard jusqu'à nous les apporte,
Montent notre escalier et poussent notre porte,
Qui viennent bien souvent trouver l'homme au saint lieu
Et qui le font tinter pour d'autres que pour Dieu ;

Les passions, hélas ! tourbe un jour accourue
Pour visiter mon âme, ont monté de la rue,
Et de quelque couteau se faisant un burin,
Sans respect pour le Verbe écrit sur son airain,
Toutes, mêlant ensemble injure, erreur, blasphème,
L'ont rayée en tous sens comme ton bronze même,
Où le nom du Seigneur, ce nom grand et sacré,
N'est pas plus illisible et plus défiguré !.....

Hélas ! il n'est que trop vrai. Elle n'est plus reconnaissable cette âme de notre grand poète, cette cloche sublime qui autrefois sonna toutes les grandes fêtes de la religion et de la patrie, et qui maintenant ne sonne plus que le sinistre tocsin de la Révolution !

ODES ET BALLADES, (1822-1824).

Ce recueil fut le premier titre littéraire de l'auteur. Les *Odes* sont presque toutes relatives à des évènements contemporains. Comme forme, elles procèdent directement de J.-B. Rousseau, avec une ampleur plus grande, une recherche de rythme et de combinaisons que l'école classique avait dédaignées ; comme fond, elles s'inspirent des souvenirs royalistes de la Restauration. Dans quelques unes l'adulation monarchique est poussée à l'excès ; aussi préfère-t-on les odes simplement littéraires ou historiques. Nous nous contenterons de reproduire ici l'ode à *Louis XVII* qui est restée célèbre par la magnificence de son début ; *Moise sur le Nil*, exquise réminiscence biblique ; l'*Homme heureux*, cette admirable antithèse chrétienne ; l'*Antéchrist*, poème empreint d'une sublime énergie et tout palpitant de l'inspiration de saint Jean ; les strophes à Jéhovah ; les odes charmantes de naïveté : *à une jeune fille*, *à l'ombre d'un enfant* ; et enfin les vers si vrais, si bien sentis de la *Pluie d'été*.

Quant aux *Ballades*, qui ne forment qu'une très petite partie du recueil, Victor Hugo les a très bien appréciées lui-même : " Les pièces que l'auteur intitule *Ballades* sont des esquisses d'un genre capricieux : tableaux, rêves, scènes, récits, légendes, superstitions, traditions populaires. L'auteur en les composant a essayé de donner quelque idée de ce que pouvaient être les poèmes des premiers troubadours du moyen âge, de ces rapsodes chrétiens qui n'a-

vaient au monde que leur épée et leur guitare, et s'en allaient de château en château payant leur hospitalité avec des chants." Nous citons parmi les *ballades : la Fée et la Péri*, gracieuse légende orientale ; les *Deux Archers*, sombre histoire du moyen âge ; la délicieuse romance *Ecoute-moi, Madeleine*, ravissante de délicatesse ; puis, comme curiosité, quelques strophes de *la Chasse du Burgrave*, exercice puéril sur un rythme impossible, et enfin *le Pas d'armes du Roi*, tableau de genre de l'effet le plus vif.

LOUIS XVII (1)

Capet ! éveille-toi.

I

En ces temps-là, du ciel les portes d'or s'ouvrirent ;
Du Saint des saints ému les feux se découvrirent :
Tous les cieux un moment brillèrent dévoilés :
Et les élus voyaient, lumineuses phalanges,
Venir une jeune âme entre de jeunes anges
Sous les portiques étoilés.
C'était un bel enfant qui fuyait de la terre,
Son œil bleu du malheur portait le signe austère ;
Ses blonds cheveux flottaient sur ses traits pâlissants ;
Et les vierges du ciel, avec des chants de fête,
Aux palmes du martyre unissaient sur sa tête
La couronne des innocents.

II

On entendit des voix qui disaient dans la nue :
— " Jeune ange, Dieu sourit à ta gloire ingénue ;
" Viens, rentre dans ses bras pour ne plus en sortir ;
" Et vous, qui du Très-Haut racontez les louanges,
" Séraphins, prophètes, archanges,
" Courbez-vous, c'est un roi ; chantez, c'est un martyr ! "

— " Où donc ai-je régné ? demandait la jeune ombre.
" Je suis un prisonnier, je ne suis point un roi.
" Hier je m'endormis au fond d'une tour sombre.
" Où donc ai-je régné ? Seigneur, dites-le-moi.
" Hélas ! mon père est mort d'une mort bien amère ;

" Ses bourreaux, ô mon Dieu, m'ont abreuvé de fiel ;
" Je suis un orphelin ; je viens chercher ma mère,
" Qu'en mes rêves j'ai vue au ciel. "

Les anges répondaient : — " Ton Sauveur te réclame.
" Ton Dieu d'un monde impie a rappelé ton âme.
" Fuis la terre insensée où l'on brise la croix,
" Où jusque dans la mort descend le régicide,
" Où le meurtre d'horreur avide,
" Fouille dans les tombeaux pour y chercher des rois ! "

—" Quoi ! de ma longue vie ai-je achevé le reste ? "
Disait-il ; " tous mes maux, les ai-je enfin soufferts ?
" Est-il vrai qu'un geôlier, de ce rêve céleste,
" Ne viendra pas demain m'éveiller dans mes fers ?
" Captif, de mes tourments cherchant la fin prochaine,
" J'ai prié, Dieu veut-il enfin me secourir ?
" Oh ! n'est-ce pas un songe ? a-t-il brisé ma chaîne ?
" Ai-je eu le bonheur de mourir ?

" Car vous ne savez point quelle était ma misère !
" Chaque jour dans ma vie amenait des malheurs ;
" Et lorsque je pleurais, je n'avais pas de mère,
" Pour chanter à mes cris, pour sourire à mes pleurs.
" D'un châtiment sans fin languissante victime,
" De ma tige arraché comme un tendre arbrisseau,
" J'étais proscrit bien jeune, et j'ignorais quel crime
" J'avais commis dans mon berceau.

" Et, pourtant, écoutez : bien loin dans ma mémoire,
" J'ai d'heureux souvenirs avec ces temps d'effroi :
" J'entendais en dormant des bruits confus de gloire,
" Et des peuples joyeux veillaient autour de moi.
" Un jour tout disparut dans un sombre mystère :
" Je vis fuir l'avenir à mes destins promis :
" Je n'étais qu'un enfant, faible et seul sur la terre,
" Hélas ! et j'eus des ennemis.

" Ils m'ont jeté vivant sous des murs funéraires ;
" Mes yeux voués aux pleurs n'ont plus vu le soleil,
" Mais vous que je retrouve, anges du ciel, mes frères,
" Vous m'avez visité souvent dans mon sommeil.
" Mes jours se sont flétris dans leurs mains meurtrières,
" Seigneur, mais les méchants sont toujours malheureux ;
" Oh ! ne soyez pas sourd comme eux à mes prières,
" Car je viens vous prier pour eux. "

Et les anges chantaient:—" L'arche à toi se dévoile,
" Suis-nous : sur ton beau front nous mettrons une étoile.
" Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils.
" Tu viendras avec nous bercer l'enfant qui pleure,
" Ou dans leur brûlante demeure,
" D'un souffle lumineux rajeunir les soleils. "

III

Soudain le hœur cessa, les élus écoutèrent :
Il baissa son regard par les larmes terni ;
Au fond des cieux muets les mondes s'arrêtèrent,
Et l'éternelle voix parla dans l'infini.

" O roi, je t'ai gardé loin des grandeurs humaines !
" Tu t'es refugié du trône dans les chaînes.
" Va, mon fils, bénis tes revers.
" Tu n'as point su des rois l'esclavage suprême,
" Ton front du moins n'est pas meurtri du diadème,
" Si tes bras sont meurtris de fers.

" Enfant, tu t'es courbé sous le poids de la vie.
" Et la terre, pourtant, d'espérance et d'envie
" Avait entouré ton berceau !
" Viens, ton Seigneur lui-même eut ses douleurs divines,
" Et mon fils, comme toi, roi couronné d'épines,
" Porta le sceptre de roseau !

MOISE SUR LE NIL.

En ce même temps, la fille de Pharaon
vint au fleuve pour se baigner, accompagnée de ses filles,
qui marchaient le long du bord de l'eau.

" Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du [jour !
" Venez : le moissonneur repose en son séjour ;
" La rive est solitaire encore :
" Memphis élève à peine un murmure confus ;
" Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
" N'ont d'autre témoin que l'aurore.

" Au palais de mon père on voit briller les arts ; [gard
" Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes re-

" Qu'un bassin d'or ou de porphyre ;
" Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
" Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
" Le souffle embaumé du zéphyre !

" Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
" Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
" De vos ceintures transparentes ;
" Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
" Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous,
" Au sein des vagues murmurantes.

" Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin,
" Que vois-je ?—regardez à l'horizon lointain...
" Ne craignez rien, filles timides !
" C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
" Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
" Vient visiter les Pyramides.

" Que dis-je ! si j'en crois mes regards indécis,
" C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
" Que pousse une brise légère,
" Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
" J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
" Comme on dort au sein de sa mère !

" Il sommeille ; et, de loin, à voir son lit flottant,
" On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
" Le nid d'une blanche colombe.
" Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
" L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
" Semble le bercer dans sa tombe !

" Il s'éveille ; accourez, ô vierges de Memphis !
" Il crie... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
" Au caprice des flots mobiles ?
" Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part.
" Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
" Qu'un berceau de roseaux fragiles.

" Sauvons-le... — C'est peut-être un enfant d'Israël.
" Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
" De proscrire ainsi l'innocence !
" Faible enfant ! ses malheurs ont ému mon amour,
" Je veux être sa mère : il me devra le jour,
" S'il ne me doit pas la naissance. "

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde ;
Et ces jeunes beautés, qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié, vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive ;
Elle a saisi l'esquif ! fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve !

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide ;
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide !

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel ;
Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère !

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge, au roi farouche, amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

" Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;
" Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :
" Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
" Le jour enfin approche où vers les champs promis
" Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
" Les tribus si longtemps captives.

" Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
" C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,

" Qu'une vierge sauve de l'onde.
" Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Eternel,
" Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
" Un berceau doit sauver le monde ! "

L'HOMME HEUREUX

Beatus qui non prosper.

" Je vous abhorre, ô dieux ! Hélas ! si jeune encore,
" Je puis déjà ce que je veux ;
" Accablé de vos dons, ô dieux ! je vous abhorre !
" Que vous ai-je donc fait pour combler tous mes vœux ?

" Du détroit de Léandre aux colonnes d'Alcide,
" Mes vaisseaux parcourent les mers ;
" Mon palais engloutit, ainsi qu'un gouffre avide,
" Les trésors des cités et les fruits des déserts.

" Je dors au bruit des eaux, au son lointain des lyres,
" Sur un lit aux pieds de vermeil ;
" Et sur mon front brûlant, appelant les zéphyres,
" Dix vierges de l'Indus veillent pour mon sommeil.

" Je laisse, en mes banquets, à l'ingrat parasite
" Des mets que repousse ma main ;
" Et dans les plats dorés, ma faim, que rien n'excite,
" Dédaigne des poissons nourris de sang humain.

" Aux bords du Tibre, aux monts qui vomissent les laves,
" J'ai des jardins délicieux ;
" Mes domaines, partout couverts de mes esclaves,
" Fatiguent mes coursiers, importunent mes yeux !

" Je vois les grands me craindre et César me sourire ;
" Je protége les suppliants ;
" J'ai des pavés de marbre et des bains de porphyre ;
" Mon char est salué d'un peuple de clients.

" Je m'ennuie au forum, je m'ennuie aux arènes ;
" Je demande à tous : Que fait-on ?
" Je fais jeter par jour un esclave aux murènes,
" Et je m'amuse à peine à ce jeu de Caton.

" Les femmes de l'Europe et celles de l'Asie
" Touchent peu mon cœur déjà mort,
" Dans une coupe d'or l'ennui me rassasie,
" Et le peuple qui pleure est jaloux de mon sort !

" D'implacables faveurs me poursuivent sans cesse,
" Vous m'avez flétri dans ma fleur.
" Dieux ! donnez l'espérance à ma froide jeunesse,
" Je vous rends tous ces biens pour un peu de bonheur. '

Dans le temple traînant sa langueur opulente,
Ainsi parlait Celsus de sa couche indolente ;
Il blasphémait ses dieux ; et, bénissant le ciel,
Un martyr expirait devant l'impur autel !

L'ANTECHRIST.

Après que les mille ans seront accomplis, Satan sera délié ; il sortira de sa prison et il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde, Gog et Magog.

SAINT JEAN, *Apocalypse.*

Il viendra,—quand viendront les dernières ténèbres ;
Que la source des jours tarira ses torrents ;
Qu'on verra les soleils, au front des nuits funèbres,
Pâlir comme des yeux mourants ;
Quand l'abîme inquiet rendra des bruits dans l'ombre ;
Que l'enfer comptera le nombre
De ses soldats audacieux :
Et qu'enfin le fardeau de la suprême voûte
Fera, comme un vieux char tout poudreux de sa route,
Crier l'axe affaibli des cieux.

Il viendra,—quand la mère, au fond de ses entrailles,
Sentira tressaillir son fruit épouvanté ;
Quand nul ne suivra plus les saintes funérailles
Du juste, en sa tombe attristé ;
Lorsque approchant des mers sans lit et sans rivages
L'homme entendra gronder, sous le vaisseau des âges,
La vague de l'éternité.

Il viendra,—quand l'orgueil, et le crime, et la haine,
De l'antique alliance auront enfreint le vœu ;
Quand les peuples verront, craignant leur fin prochaine,
Du monde décrépit se détacher la chaîne ;
Les astres se heurter dans leurs chemins de feu ;
Et dans le ciel,—ainsi qu'en ses salles oisives,
Un hôte se promène, attendant ses convives, —
Passer et repasser l'ombre immense de Dieu.

II

Parmi les nations il luira comme un signe.
Il viendra des captifs dissiper la rançon ;
Le Seigneur l'enverra pour dévaster la vigne,
Et pour disperser la moisson.

Les peuples ne sauront, dans leur stupeur profonde,
Si ses mains dans quelque autre monde
Ont porté le sceptre ou les fers ;
Et dans leurs chants de deuil et leurs hymnes de fête,
Ils se demanderont si les feux de sa tête
Sont des rayons ou des éclairs.

Tantôt ses traits au ciel emprunteront leurs charmes :
Tel qu'un ange, vêtu de radieuses armes,
Tout son corps brillera de reflets éclatants,
Et ses yeux souriront, baignés de douces larmes,
Comme la jeune aurore au front du beau printemps

Tantôt, hideux amant de la nuit solitaire,
Noir dragon, déployant l'aile aux ongles de fer,
Pâle, et s'épouvantant de son propre mystère,
Du sein profané de la terre
Ses pas feront monter les vapeurs de l'enfer.

La nature entendra sa voix miraculeuse.
Son souffle emportera les cités aux déserts ;
Il guidera des vents la course nébuleuse ;
Il aura des chars dans les airs ;
Il domptera la flamme, il marchera sur l'onde ;
On verra l'arène inféconde
Sous ses pieds de fleurs s'émailler,
Et les astres sur lui descendre en auréole ;
Et les morts tressaillir au bruit de sa parole,
Comme s'ils allaient s'éveiller !

Fleuve aux flots débordés, volcan aux noires laves,
Il n'aura point d'amis pour avoir plus d'esclaves ;
Il pèsera sur tous de toute sa hauteur ;
Le monde, où passera le funeste fantôme,
Paraîtra sa conquête et non pas son royaume,
Il ne sera qu'un maître où Dieu fut un pasteur.
Il semblera, courbé sur la terre asservie,
Porter un autre poids, vivre d'une autre vie.
Il ne pourra vieillir, il ne pourra changer.
Les fleurs que nous cueillons pour lui seront flétries ;
Sans tendresse et sans foi, dans toutes nos patries
Il sera comme un étranger.

Son attente jamais ne sera l'espérance :
Battu de ses désirs comme d'un flot des mers,
Sa science en secret envira l'ignorance,
Et n'aura que des fruits amers.

Il bravera l'arrêt suspendu sur sa tête
Calme comme avant la tempête,
Et muet comme après la mort,
Et son cœur ne sera qu'une arène insensible
Où, dans le noir combat d'un hymen impossible,
Le Crime étreindra le Remord !

Du temps prêt à finir il saisira le reste.
Son bras du dernier port éteindra le fanal !
Dieu, qui combla de maux son envoyé céleste,
Accablera de biens le Messie infernal.
Couché sur ses plaisirs ainsi que sur des proies,
Ses yeux n'exprimeront, durant son vain pouvoir,
Que la honte cachée au sein des fausses joies,
Et l'orgueil, qui se lève au fond du désespoir.

De l'enfer aux mortels apportant les messages,
Sa main, semant l'erreur au champ de la raison,
Mêlera dans sa coupe, où boiront les faux sages,
Les venins aux parfums et le miel au poison.

Comme un funèbre mur, entre le ciel et l'homme
Il osera placer un effroyable adieu ;
Ses forfaits n'auront pas de langue qui les nomme,
Et l'athée effrayé dira : Voilà mon Dieu !

III

Enfin, quand ce héros du suprême mystère
Aura de crime en crime usé ses noirs destins,
Que la sainte vertu, que la foi salutaire
Trouveront tous les cœurs éteints ;
Quand du signe du meurtre et du sceau des supplices
Il aura marqué ses complices,
Que son troupeau sera compté ;
Il quittera la vie ainsi qu'une demeure,
Et son règne ici-bas n'aura pour dernière heure
Que l'heure de l'éternité.

JEHOVAH.

Domini enim sunt cardines terræ et posuit super eos orbem. CANT-ANNÆ, I.

Jéhovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde
JOSEPH DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

Croire à Dieu seul ! son nom rayonne en ses ouvrages !
Il porte dans sa main l'univers réuni ;
Il mit l'éternité par-delà tous les âges,
Par-delà tous les cieux il jeta l'infini.

Il a dit au chaos sa parole féconde,
Et d'un mot de sa voix laissa tomber le monde !
L'archange auprès de lui compte les nations,
Quand, des jours et des lieux franchissant les espaces,
Il dispense aux siècles leurs races.
Et mesure leur temps aux générations !

Rien n'arrête en son cours sa puissance prudente,
Soit que son souffle immense, aux ouragans pareil,
Pousse de sphère en sphère une comète ardente,
Ou dans un coin du monde éteigne un vieux soleil ;

Soit qu'il sème un volcan sous l'océan qui gronde,
Courbe ainsi que des flots le front altier des monts,
Ou de l'enfer troublé touchant la voûte immonde,
Au fond des mers de feu chasse les noirs démons !

Oh ! la création se meut dans ta pensée,
Seigneur ! tout suit la voie en tes desseins tracée,
Ton bras jette un rayon au milieu des hivers,
Défend la veuve en pleurs du publicain avide,
Ou dans le ciel lointain, séjour désert du vide,
Crée en passant un univers !

L'homme n'est rien sans lui, l'homme, débile proie,
Que le malheur dispute un moment au trépas.
Dieu lui donne le deuil ou lui reprend la joie,
Du berceau vers la tombe il a compté ses pas.

Son nom, que des élus la harpe d'or célèbre,
Est redit par les voix de l'univers sauvé ;
Et lorsqu'il retentit dans son écho funèbre,
L'enfer maudit son roi par les cieux réprouvé !

Oui, les anges, les saints, les sphères étoilées,
Et les âmes des morts devant toi rassemblées,
O Dieu ! font de ta gloire un concert solennel ;
Et tu veux bien que l'homme, être humble et périssable,
Marchant dans la nuit sur le sable,
Mêle un chant éphémère à cet hymne éternel !

Gloire à Dieu seul ! son nom rayonne en ses ouvrages !
Il porte dans sa main l'univers réuni ;
Il mit l'éternité par-delà tous les âges,
Par-delà tous les cieux il jeta l'infini !

A L'OMBRE D'UN ENFANT.

Qui es in cœlis !

Oh ! parmi les soleils, les sphères, les étoiles,
Les portiques d'azur, les palais de saphir,
Parmi les saints rayons, parmi les sacrés voiles
Qu'agite un éternel zéphyr ;

Dans le torrent d'amour où toute âme se noie,
Où s'abreuve de feux le séraphin brûlant ;
Dans l'orbe flamboyant qui sans cesse tournoie
Autour du trône étincelant ;

Parmi les jeux sans fin des âmes enfantines ;
Quand leurs soins, d'un vieil astre, égaré dans les cieux,
Avec de longs efforts et des voix argentines,
Guident les chancelants essieux ;

Ou lorsqu'entre ses bras quelque vierge ravie
Les prend, d'un saint baiser leur imprime le sceau,
Et rit, leur demandant si l'aspect de la vie
Les effrayait dans leur berceau,
Ou qu'enfin, dans son arche éclatante et profonde,
Rangeant de cieux en cieux son cortége ébloui,
Jésus, pour accomplir ce qui fut dit au monde,
Les place le plus près de lui ;

Oh ! dans ce monde auguste où rien n'est éphémère,
Dans ces flots de bonheur que ne trouble aucun fiel,
Enfant ! loin du sourire et des pleurs de ta mère,
N'es-tu pas orphelin au ciel ?

A UNE JEUNE FILLE.

Pourquoi te plaindre, tendre fille ? tes jours
n'appartiennent-ils pas à la première jeunesse ?
Daïno lithuanien.

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
Enfant ! n'envie point notre âge de douleurs,
Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle,
Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs.

Votre âge insouciant est si doux, qu'on l'oublie !
Il passe, comme un souffle au vaste champs des airs,
Comme une voix joyeuse en fuyant affaiblie,
Comme un alcyon sur les mers.

Oh ! ne vous hâtez point de mûrir vos pensées !
Jouissez du matin, jouissez du printemps ;
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées,
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

Laissez venir les ans ! le destin vous dévoue,
Comme nous, aux regrets, à la fausse amitié,
A ces maux sans espoir que l'orgueil désavoue,
A ces plaisirs qui font pitié !

Riez pourtant ! du sort ignorez la puissance ;
Riez ! n'attristez pas votre front gracieux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux !

Février 1825.

PLUIE D'ÉTÉ

L'aubépine et l'églantine,
Et le thym,
L'œillet, le lis et les roses,
En cette belle saison,
A foison,
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe, dessous l'ombrage
Mille fredons babillards,
Frétillards,
Aux doux sons de son ramage.

REMI BELLEAU.

Que la soirée est fraîche et douce !
Oh ! viens, il a plu ce matin :
Les humides tapis de mousse
Verdissent les pieds de satin.
L'oiseau vole sous les feuillées,
Secouant ses ailes mouillées,
Pauvre oiseau que le ciel bénit !
Il écoute le vent bruire,
Chante, et voit des gouttes d'eau luire
Comme des perles dans son nid.

La pluie a versé ses ondées ;
Le ciel reprend son bleu changeant ;
Les terres luisent, fécondées,
Comme sous un réseau d'argent.
Le petit ruisseau de la plaine,
Pour une heure enflé, roule et traîne
Brins d'herbe, lézards endormis,
Court, et précipitant son onde
Du haut d'un caillou, qu'il inonde,
Fait des Niagaras aux fourmis !

Tourbillonnant dans ce déluge,
Des insectes sans avirons
Voguent pressés, frêle refuge,
Sur des ailes de moucherons ;
D'autres pendent, comme à des îles,
A des feuilles, errants asiles ;
Heureux, dans leur adversité,
Si, perçant les flots de sa cime,
Une paille au bord de l'abîme
Retient leur flottante cité !

Les courants ont lavé le sable ;
Au soleil montent les vapeurs,
Et l'horizon insaisissable
Tremble et fuit sous leurs plis trompeurs ;
On voit seulement sous leurs voiles,
Comme d'incertaines étoiles,
Des points lumineux scintiller,
Et les monts, de la brume enfuie,
Sortir, et, ruisselants de pluie,
Les toits d'ardoise étinceler.

Viens errer dans la plaine humide,
A cette heure nous serons seuls.
Mets sur mon bras ton bras timide,
Viens, nous prendrons par les tilleuls.
Le soleil rougissant décline :
Avant de quitter la colline,
Tourne un moment tes yeux pour voir,
Avec ses palais, ses chaumières,
Rayonnants des mêmes lumières,
La ville d'or sur le ciel noir.

Oh ! vois voltiger les fumées
Sur les toits de brouillards baignés !
Là sont des épouses aimées,
Là des cœurs doux et résignés.
La vie, hélas ! dont on s'ennuie,
C'est le soleil après la pluie.—
Le voilà qui baisse toujours !
De la ville, que ses feux noient,
Toutes les fenêtres flamboient
Comme des yeux au front des tours.

L'arc-en-ciel ! l'arc-en-ciel ! Regarde.—
Comme il s'arrondit pur dans l'air !
Quel trésor le Dieu bon nous garde
Après le tonnerre et l'éclair !
Que de fois, sphères éternelles,
Mon âme a demandé ses ailes,
Implorant quelque Ithuriel,
Hélas ! pour savoir à quel monde
Mène cette courbe profonde,
Arche immense d'un pont du ciel !

Juin 1828.

LES DEUX ARCHERS

Dames, oyez un conte lamentable. BAÏF.

C'était l'instant funèbre où la nuit est si sombre,
Qu'on tremble à chaque pas de réveiller dans l'ombre
Un démon, ivre encor du banquet des sabbats ;
Le moment où, liant à peine sa prière,
Le voyageur se hâte à travers la clairière,
C'était l'heure où l'on parle bas !

Deux francs-archers passaient au fond de la vallée,
Là-bas ! où vous voyez une tour isolée,
Qui, lorsqu'en Palestine allaient mourir nos rois,
Fut bâtie en trois nuits, au dire de nos pères,
Par un ermite saint qui remuait les pierres
Avec le signe de la croix.

Tous deux, sans craindre l'heure, en ce lieu taciturne,
Allumèrent un feu pour leur repas nocturne ;
Puis ils vinrent s'asseoir, en déposant leur cor,
Sur un saint de granit dont l'image grossière,
Les mains jointes, le front couché dans la poussière,
Avait l'air de prier encor.

Cependant sur la tour, les monts, les bois antiques,
L'ardent foyer jetait des clartés fantastiques ;
Les hiboux s'effrayaient au fond des vieux manoirs.
Et les chauves-souris, que tout sabbat réclame,
Volaient, et par moment épouvantaient la flamme
De leur grande aile aux ongles noirs !

Le plus vieux des archers alors dit au plus jeune .
" Portes-tu le cilice ? —Observes tu le jeûne ? "
Reprit l'autre ; et leur rire accompagna leur voix.
D'autres rires de loin tout à coup s'entendirent.
Le val était désert, l'ombre épaisse ; ils se dirent :
" C'est l'écho qui rit dans les bois. "

Soudain à leurs regards une lueur rampante
En bleuâtres sillons sur la hauteur serpente ;
Les deux blasphémateurs, hélas ! sans s'effrayer,
Jetèrent au brasier d'autres branches de chênes,
Disant : " C'est au miroir des cascades prochaines,
" Le reflet de notre foyer. "

Or cet écho (d'effroi qu'ici chacun s'incline !)
C'était Satan, riant tout haut sur la colline !
Ce reflet émané du corps de Lucifer,
C'était le pâle jour qu'il traîne en nos ténèbres,
Le rayon sulfureux qu'en des songes funèbres
Il nous apporte de l'enfer !

Aux profanes éclats de leur coupable joie,
Il était accouru comme un loup vers sa proie ;
Sur les rochers dans l'ombre erraient ses yeux ardents.
— " Riez et blasphémez dans vos heures oisives.
" Moi, je ferai passer vos bouches convulsives
" Du rire au grincement de dents ! "

A l'aube du matin, un peu de cendre éteinte
D'un pied large et fourchu portait l'étrange empreinte.
Le val fut tout le jour désert, silencieux.
Mais, au lieu du foyer, à minuit même, un pâtre
Vit soudain apparaître une flamme bleuâtre
Qui ne montait pas vers les cieux !

Dès qu'au sol attachée elle rampa, livide,
De longs rires soudain éclatant dans le vide
Glacèrent le berger d'un grand effroi saisi ;
Il ne vit point Satan et ceux de l'autre monde,
Il ne put concevoir, dans sa terreur profonde,
Ce qu'ils souffraient pour rire ainsi !

Dès lors, toutes les nuits, aux monts, aux bois antiques,
L'ardent foyer jeta des clartés fantastiques ;

Des rires effrayaient les hiboux des manoirs ;
Et les chauves-souris, que tout sabbat réclame,
Volaient, et par moments épouvantaient la flamme
De leur grande aile aux ongles noirs.

Rien, avant le rayon de l'aube matinale,
Enfants ! rien n'éteignait cette flamme infernale.
Si l'orage, à grands flots tombant, grondait dans l'air,
Les rires éclataient aussi haut que la foudre,
La flamme en tournoyant s'élançait de la poudre,
Comme pour s'unir à l'éclair !

Mais enfin, une nuit, vêtu du scapulaire,
Se leva du vieux saint le marbre séculaire ;
Il fit trois pas, armé de son rameau bénit ;
De l'effrayant prodige effrayant exorciste,
De ses lèvres de pierre il dit : " Que Dieu m'assiste ! "
En ouvrant ses bras de granit !

Alors tout s'éteignit, flammes, rires, phosphore
Tout ! et le lendemain on trouva dès l'aurore
Les deux gens d'armes morts sur la statue assis ;
On les ensevelit ; et, suivant sa promesse,
Le seigneur du hameau, pour fonder une messe,
Légua trois deniers parisis.

Si quelque enseignement se cache en cette histoire,
Qu'importe ! il ne faut pas la juger, mais la croire.
La croire ! Qu'ai-je dit ? ces temps sont loin de nous !
Ce n'est plus qu'à demi qu'on se livre aux croyances.
Nul, dans notre âge aveugle et vain de ses sciences,
Ne sait plier les deux genoux !

Juillet 1825

ECOUTE-MOI,
MADELEINE !

Pour ce aimez-moy, cependant qu'estes belle.

RONSARD.

Ecoute-moi, Madeleine !
L'hiver a quitté la plaine
Qu'hier il glaçait encor.
Viens dans ces bois d'où ma suite
Se retire, au loin conduite
Par les sons errants du cor !

Viens ! on dirait, Madeleine,
Que le printemps, dont l'haleine
Donne aux roses leurs couleurs,
A, cette nuit, pour te plaire,
Secoué sur la bruyère
Sa robe pleine de fleurs !

Si j'étais, ô Madeleine,
L'agneau dont la blanche laine
Se démêle sous tes doigts !...
Si j'étais l'oiseau qui passe,
Et que poursuit dans l'espace
Un doux appel de ta voix !...

.....
.....
.....
.....
.....
.....

Si tu voulais, Madeleine,
Ta demeure serait pleine
De pages et de vassaux :
Et ton splendide oratoire
Déroberait sous la moire
La pierre de ses arceaux !

Si tu voulais, Madeleine,
Au lieu de la marjolaine

Qui pare ton chaperon,
Tu porterais la couronne
De comtesse ou de baronne,
Dont la perle est le fleuron !

Si tu voulais, Madeleine,
Je te ferais châtelaine ;
Je suis le comte Roger ;
Quitte pour moi ces chaumières ;
A moins que tu ne préfères
Que je me fasse berger !

Septembre 1825.

LA FÉE ET LA PÉRI.

Leur ombre vagabonde, à travers le feuillage,
Frémira ; sur les vents ou sur quelque nuage,
Tu les verras descendre ; ou, du sein de la mer
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air ;
Et leur voix, toujours tendre et doucement plaintive,
Caresser en fuyant ton oreille attentive.

ANDRÉ CHÉNIER.

I

Enfant ! si vous mouriez, gardez bien qu'un esprit
De la route des cieux ne détourne votre âme !
Voici ce qu'autrefois un vieux sage m'apprit :—
Quelques démons, sauvés de l'éternelle flamme,
Rebelles moins pervers que l'archange proscrit,
Sur la terre, où le feu, l'onde ou l'air les réclame,
Attendent, exilés, le jour de Jésus-Christ.
Il en est qui, bannis des célestes phalanges,
Ont de si douces voix qu'on les prend pour des anges.
Craignez-les : pour mille ans exclus du paradis,
Ils vous entraîneraient, enfants, au purgatoire !—
Ne me demandez pas d'où me vient cette histoire ;
Nos pères l'ont contée, et moi je la redis.

II

LA PÉRI.

Où vas-tu donc, jeune âme ?... Ecoute !
Mon palais pour toi veut s'ouvrir.

Suis-moi, des cieux quitte la route.
Hélas ! tu t'y perdrais sans doute,
Nouveau-né qui viens de mourir !

Tu pourras jouer à toute heure
Dans mes beaux jardins aux fruits d'or
Et de ma riante demeure
Tu verras ta mère qui pleure
Près de ton berceau, tiède encor.

Mon front porte un turban de soie ;
Mes bras de rubis sont couverts :
Quand mon vol ardent se déploie,
L'aile de pourpre qui tournoie,
Roule trois yeux de flamme ouverts.

LA FÉE.

Viens, bel enfant ! je suis la fée.
Je règne aux bords où le soleil,
Au sein de l'onde réchauffée,
Se plonge, éclatant et vermeil.
Les peuples d'Occident m'adorent.
Les vapeurs de leur ciel se dorent
Lorsque je passe en les touchant ;
Reine des ombres léthargiques,
Je bâtis mes palais magiques
Dans les nuages du couchant.

Mon aile bleue est diaphane :
L'essaim des sylphes enchantés
Croit voir sur mon dos, quand je plane,
Frémir deux rayons argentés.
Ma main luit, rose et transparente ;
Mon souffle est la brise odorante
Qui, le soir, erre dans les champs ;
Ma chevelure est radieuse,
Et ma bouche mélodieuse
Mêle un sourire à tous ses chants !

J'ai des grottes de coquillages :
J'ai des tentes de rameaux verts ;
C'est moi que bercent les feuillages,
Moi que berce le flot des mers.
Si tu me suis, ombre ingénue,

Je puis t'apprendre où va la nue,
Te montrer d'où viennent les eaux ;
Viens, sois ma compagne nouvelle,
Si tu veux que je te révèle
Ce que dit la voix des oiseaux.

III

LA PÉRI.

Ma sphère est l'Orient, région éclatante,
Où le soleil est beau comme un roi dans sa tente !
Son disque s'y promène en un ciel toujours pur.
Ainsi, portant l'émir d'une riche contrée,
Aux sons de la flûte sacrée,
Vogue un navire d'or sur une mer d'azur.

Tous les dons ont comblé la zone orientale.
Dans tout autre climat, par une loi fatale,
Près des fruits savoureux croissent les fruits amers ;
Mais Dieu, qui pour l'Asie a des yeux moins austères,
Y donne plus de fleurs aux terres,
Plus d'étoiles aux cieux, plus de perles aux mers !

Mon royaume s'étend depuis ces catacombes
Qui paraissent des monts et ne sont que des tombes,
Jusqu'à ce mur qu'un peuple ose en vain assiéger,
Qui, tel qu'une ceinture où le Cathay respire,
Environnant tout un empire,
Garde dans l'univers comme un monde étranger.

J'ai des vastes cités qu'en tous lieux on admire :
Lahore aux champs fleuris, Golconde, Cachemire,
La guerrière Damas, la royale Ispahan,
Bagdad, que ses remparts couvrent comme une armure,
Alep, dont l'immense murmure
Semble au pâtre lointain le bruit d'un océan.

Mysore est sur son trône une reine placée ;
Médine aux mille tours, d'aiguilles hérissée,
Avec ses flèches d'or, ses kiosques brillants,
Est comme un bataillon arrêté dans les plaines,
Qui, parmi ses tentes hautaines,
Elève une forêt de dards étincelants.

On dirait qu'au désert Thèbes, debout encore,
Attend son peuple entier absent depuis l'aurore.
Madras a deux cités en ses larges contours.
Plus loin brille Delhy, la ville sans rivales,
Et sous ses portes triomphales
Douze éléphants de front passent avec leurs tours.

Là, sous de verts figuiers, sous d'épais sycomores,
Luit le dôme d'étain du minaret des Maures ;
La pagode de nacre au toit rose et changeant ;
La tour de porcelaine aux clochettes dorées,
Et, dans les jonques azurées,
Le palanquin de pourpre aux longs rideaux d'argent.

L'Orient fut jadis le paradis du monde.—
Un printemps éternel de ses roses l'inonde,
Et ce vaste hémisphère est un riant jardin.
Toujours autour de nous sourit la douce joie ;
Toi qui gémis, suis notre voie :
Que t'importe le ciel, quand je t'ouvre l'Eden ?

LA FÉE.

L'Occident nébuleux est ma patrie heureuse.
Là, variant dans l'air sa forme vaporeuse,
Fuit la blanche nuée,...et de loin bien souvent
Le mortel isolé qui, radieux ou sombre,
Poursuit un songe ou pleure une ombre,
Assis, la contemple en rêvant !

Car il est des douceurs, pour les âmes blessées,
Dans les brumes du lac sur nos bois balancées ;
Dans nos monts où l'hiver semble à jamais s'asseoir ;
Dans l'étoile, pareille à l'espoir solitaire,
Qui vient, quand le jour fuit la terre,
Mêler son orient au soir.

Nos cieux voilés plairont à ta douleur amère,
Enfant que Dieu retire et qui pleures ta mère !
Viens, l'écho des vallons, les soupirs du ruisseau,
Et la voix des forêts au bruit des vents unie,
Te rendront la vague harmonie
Qui t'endormait dans ton berceau !

C'est pour moi que les vents font, sur nos mers bruyantes,
Tournoyer l'air et l'onde en trombes foudroyantes,
La tempête à mes chants suspend son vol fatal ;
L'arc-en-ciel pour mes pieds, qu'un or fluide arrose,
Comme un pont de nacre se pose
Sur les cascades de cristal.

Du mauresque Alhambra j'ai les frêles portiques ;
J'ai la grotte enchantée aux piliers basaltiques,
Où la mer de Staffa brise un flot inégal ;
Et j'aide le pêcheur, roi des vagues brumeuses,
A bâtir ses huttes fumeuses
Sur les vieux palais de Fingal.

Epouvantant les nuits d'une trompeuse aurore,
Là, souvent à ma voix un rouge météore
Croise en voûte de feu ses gerbes dans les airs,
Et le chasseur, debout sur la roche pendante,
Croit voir une comète ardente
Baignant ses flammes dans les mers !

Viens, jeune âme, avec moi, de mes sœurs obéie,
Peupler de gais follets la morose abbaye ;
Mes nains et mes géants te suivront à ma voix ;
Viens, troublant de ton cor les monts inaccessibles,
Guider ces meutes invisibles
Qui la nuit chassent dans nos bois.

C'est nous qui, visitant les gothiques églises,
Ouvrons leur nef sonore au murmure des brises.
Quand la lune du tremble argente les rameaux
Le pâtre voit dans l'air, avec des chants mystiques,
Folâtrer nos chœurs fantastiques
Autour du clocher des hameaux.

De quels enchantements l'Occident se décore !—
Viens, le ciel est bien loin, ton aile est faible encore !
Oublie en notre empire un voyage fatal.
Un charme s'y révèle aux lieux les plus sauvages ;
Et l'étranger dit nos rivages
Plus doux que le pays natal.

IV

Et l'enfant hésitait, et déjà moins rebelle
Ecoutait des esprits l'appel fallacieux ;
La terre qui fuyait semblait pourtant si belle !—
Soudain il disparut à leur vue infidèle...
Il avait entrevu les cieux !

Juillet, 1824.

LA

CHASSE DU BURGRAVE.

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage,
SEGRAIS.

" Daigne protéger notre chasse,
" Châsse
" De monseigneur saint Godefroi,
" Roi !

" Si tu fais ce que je désire,
" Sire,
" Nous t'édifirons un tombeau,
" Beau ;

" Puis je te donne un cor d'ivoire;
" Voire
" Un dais neuf à pans de velours,
" Lourds,

" Avec dix chandelles de cire,
" Sire !
" Donc te prions à deux genoux,
" Nous,

" Nous qui, nés de bons gentilshommes,
" Sommes
" Le seigneur burgrave Alexis
" Six. "

Voilà ce que dit le burgrave
Grave,
Au tombeau de saint Godefroid,
Froid.

" —Mon page, emplis mon escarcelle,
" Selle
" Mon cheval de Calatrava ;
" Va !

" Piqueur, va convier le comte.
" Comte
" Que ma meute aboie en mes cours.
" Cours !

" Archers, mes compagnons de fêtes,
" Faites
" Votre épieu lisse et vos cornets
" Nets.

" Nous ferons ce soir une chère
" Chère ;
" Vous n'y recevrez, maître queux,
" Qu'eux.

" En chasse, amis ! je vous invite.
" Vite !
" En chasse ! allons courre les cerfs,
" Serfs ! "

Il part, et madame Isabelle,
Belle,
Dit gaîment du haut des remparts :
—Pars !

Tous les chasseurs sont dans la plaine,
Pleine
D'ardents seigneurs, de sénéchaux
Chauds.

Ce ne sont que baillis et prêtres,
Reîtres
Qui savent traquer à pas lourds
L'ours.

Dames en brillants équipages,
Pages,
Fauconniers, clercs, et peu benins
Nains.

En chasse !—Le maître en personne
Sonne.
Fuyez ! voici les paladins,
Daims.

Il n'est pour vous, comte d'empire,
Pire
Que le vieux burgrave Alexis
Six !

LE

PAS D'ARMES DU ROI JEAN.

Plus de six cents lances y furent brisées ; on se battit à pied et à cheval, à la barrière, à coups d'épée et de pique, où partout les tenants et les assaillants ne firent rien qui ne répondît à la haute estime qu'ils s'étaient déjà acquise ; ce qui fit éclater ces tournois doublement. Enfin, au dernier, un gentilhomme nommé de Fontaines, beau-frère de Chandiou, grand prévôt des maréchaux, fut blessé à mort ; et au second encore, Saint-Aubin, autre gentilhomme, fut tué d'un coup de lance.

Ancienne chronique.

Çà, qu'on selle,
Ecuyer,
Mon fidèle
Destrier.
Mon cœur ploie
Sous la joie,
Quand je broie
L'étrier.

Par saint Gille,
Viens nous-en,
Mon agile
Alezan ;
Viens, écoute,
Par la route,
Voir la joute
Du roi Jean.

Qu'un gros carme
Chartrier
Ait pour arme
L'encrier ;
Qu'une fille,
Sous la grille,
S'égosille
A prier.

Nous qui sommes,
De par Dieu,
Gentilshommes
De haut lieu,
Il faut faire
Bruit sur terre,
Et la guerre
N'est qu'un jeu.

Ma vieille âme
Enrageait,
Car ma lame,
Que rongeait
Cette rouille
Qui la souille,
En quenouille
Se changeait.

Cette ville
Aux longs cris,
Qui profile
Son front gris,
Des toits frêles,
Cent tourelles,
Clochers grêles,
C'est Paris !

Quelle foule,
Par mon sceau !
Qui s'écoule
En ruisseau,
Et se rue,
Incongrue,
Par la rue
Saint-Marceau.

Notre-Dame !
Que c'est beau !
Sur mon âme
De corbeau,
Voudrais être
Clerc ou prêtre
Pour y mettre
Mon tombeau !

Le vieux Louvre !—
Large et lourd,
Il ne s'ouvre
Qu'au grand jour,
Emprisonne
La couronne,
Et bourdonne
Dans sa tour.

Los aux dames !
Au roi los !
Vois les flammes
Du champ clos,
Où la foule
Qui s'écoule,
Hurle et roule
A grands flots !

Là-haut brille,
Sur ce mur,
Yseult, fille
Au front pur ;
Là-bas, seules,
Force aïeules
Portant gueules
Sur azur.

Dans la lice
Vois encor
Berthe, Alice,
Léonor,
Dame Irène,
Ta marraine,
Et la reine
Tout en or.

Dame Irène
Parle ainsi :
—Quoi ! la reine
Triste ici !
Son Altesse
Dit : — Comtesse,
J'ai tristesse
Et souci.

On commence !
Le beffroi !
Coups de lance,
Cris d'effroi !
On se forge,
On s'égorge !
Par saint George !
Par le roi !

La cohue,
Flot de fer,
Frappe, hue,
Remplit l'air,
Et, profonde,
Tourne et gronde,
Comme une onde
Sur la mer !

Dans la plaine
Un éclair
Se promène
Vaste et clair !
Quels mélanges !
Sang et franges !
Plaisirs d'anges !
Bruit d'enfer !

Sus, ma bête,
De façon
Que je fête
Ce grison !
Je te baille,
Pour ripaille,
Plus de paille,
Plus de son.

Qu'un gros frère
Gai, friand,
Ne peut faire,
Mendiant
Par les places
Où tu passes,
De grimaces
En priant !

Dans l'orage,
Lis courbé,
Un beau page
Est tombé.
Il se pâme,
Il rend l'âme ;
Il réclame
Un abbé.

La fanfare
Aux sons d'or,
Qui t'effare,
Sonne encor
Pour sa chute ;
Triste lutte
De la flûte
Et du cor !

Moines, vierges,
Porteront
De grands cierges
Sur son front ;
Et dans l'ombre
Du lieu sombre
Deux yeux d'ombre
Pleureront.

Car madame
Isabeau
Suit son âme
Au tombeau.
Que d'alarmes !
Que de larmes !...
Un pas d'armes,
C'est très-beau !

Çà, mon frère,
Viens, rentrons
Dans notre aire
De barons,
Va plus vite,
Car au gîte,
Qui t'invite,
Trouverons,

Toi, l'avoine
Du matin,
Moi, le moine
Augustin,
Ce saint homme,
Suivant Rome,
Qui m'assomme
De latin,

Et rédige
En romain
Tout prodige
De ma main,
Qu'à ma charge
Il émarge
Sur un large
Parchemin.

Un vrai sire
Châtelain
Laisse écrire
Le vilain ;
Sa main digne
Quand il signe,
Égratigne
Le vélin.

Juin 1828.

LES ORIENTALES (1829)

Dans aucun de ses ouvrages le poète n'a déployé autant d'éclat et de magnificence. Le recueil s'ouvre par une sorte d'épopée biblique, *le Feu du Ciel*, où le poète raconte la terrible catastrophe qui engloutit Sodome et Gomorrhe. Il suit à travers les airs le voyage d'un immense nuage chargé de poudre et d'éclairs, qui, après avoir plané au-dessus de l'Assyrie et sur les ruines de Babel, accompagné au bord d'un golfe une troupe errante de pasteurs, couvert d'ombre l'Egypte, s'abat enfin sur les villes maudites et les engloutit dans une trombe d'eau, de lave et de feu. Le procédé du poète est visible, c'est l'énumération. Chacun des tableaux qu'il déroule est si grandiose et si poétique que ce qu'il y a d'un peu factice dans ce procédé disparaît.

Les ruines gigantesques de Babel où les palmiers, croissant dans les fissures des tours, semblent, d'en bas, des touffes d'herbes ; la mer où l'on assiste à un splendide coucher de soleil ; l'Egypte toute blonde d'épis entre deux mers qui la rongent, le désert et l'Océan ; toutes ces peintures offrent séparément de grandes beautés et l'ensemble est d'un effet prodigieux. Le poète a habilement marié tous les rythmes, se servant tantôt de la strophe et tantôt de l'alexandrine. Il s'est surtout dépassé dans la description des deux villes maudites, entassement d'architectures étranges, et dans le tableau de la catastrophe finale.

Un grand nombre de pièces se rapportent à la guerre d'indépendance de la Grèce et aux faits d'armes des Hellènes, sur lesquels toute l'Europe avait alors les yeux fixés : de celles-ci nous citons, comme modèle, *l'Enfant grec* qui est certainement la plus belle et la plus touchante.

Parmi les autres pièces de ce recueil qui se signalent par une pureté de forme irréprochable, figurent les *Fantômes*, poésie pleine de grâce, de mélancolie, de douce pitié ; les *Djinns*, conception bizarre, dont le rythme par ses progressions croissantes et décroissantes, simule l'approche, puis l'éloignement de ces démons fantastiques, cauchemars des nuits de l'Orient ; le *Derviche*, inspiré par une grande idée que les premières strophes rendent saisissante ; *Lui*, les plus magnifiques strophes épiques du poète à son aurore ; et aussi *la Captive*, où l'on admire la flexibilité de ce génie, qui descend des plus grandes hauteurs de l'ode et de l'épopée pour moduler une simple romance.

I

LE FEU DU CIEL

24. Alors le Seigneur fit descendre du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre et de feu.
25. Et il perdit ces villes avec tous leurs habitants, tout le pays à l'entour avec ceux qui l'habitaient, et tout ce qui avait quelque verdeur sur la terre.

GENÈSE.

I

La voyez-vous passer, la nuée au flanc noir ?
Tantôt pâle, tantôt rouge et splendide à voir,
Morne comme un été stérile ?
On croit voir à la fois, sur le vent de la nuit,
Fuir toute la fumée ardente et tout le bruit
De l'embrasement d'une ville.

D'où vient-elle ? des cieux, de la mer ou des monts ?
Est-ce le char de feu qui porte des démons
A quelque planète prochaine ?
O terreur ! de son sein, chaos mystérieux,
D'où vient que par moments un éclair furieux
Comme un long serpent se déchaîne ?

II

La mer ! partout la mer ! des flots, des flots encor,
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor.
Ici les flots, là-bas les ondes ;
Toujours des flots sans fin par des flots repoussés
L'œil ne voit que des flots dans l'abîme entassés
Rouler sous les vagues profondes.

Parfois de grands poissons, à fleur d'eau voyageant,
Font reluire au soleil leurs nageoires d'argent,
Ou l'azur de leurs larges queues.
La mer semble un troupeau secouant sa toison ;
Mais un cercle d'airain ferme au loin l'horizon ;
Le ciel bleu se mêle aux eaux bleues.

—Faut-il sécher ces mers ? dit le nuage en feu.
—Non !—Il reprit son vol sous le souffle de Dieu.

III

Un golfe aux vertes collines
Se mirant dans le flot clair !—
Des buffles, des javelines,
Et des chants joyeux dans l'air !—
C'était la tente et la crèche,
La tribu qui chasse et pêche,
Qui vit libre, et dont la flèche
Jouterait avec l'éclair.

Pour ces errantes familles
Jamais l'air ne se corrompt.
Les enfans, les jeunes filles,
Les guerriers dansaient en rond,
Autour d'un feu sur la grève,
Que le vent courbe et relève,
Pareils aux esprits qu'en rêve
On voit tourner sur son front.

Les vierges au sein d'ébène,
Belles comme les beaux soirs,
Riaient de se voir à peine,
Dans le cuivre des miroirs ;
D'autres, joyeuses comme elles,
Faisaient jaillir des mamelles
De leurs dociles chamelles
Un lait blanc sous leurs doigts noirs.

La nuée hésita un moment dans l'espace.
—Est-ce là ?—Nul ne sait qui lui répondit .—Passe !

IV

L'Egypte ! - Elle étalait, toute blonde d'épis,
Ses champs bariolés comme un riche tapis,
Plaines que des plaines prolongent ;
L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent
Se disputent l'Egypte : elle rit cependant
Entre ces deux mers qui la rongent.

Trois monts bâtis par l'homme au loin perçaient les cieux
D'un triple angle de marbre, et dérobaient aux yeux
Leurs bases de cendre inondées,
Et de leur faîte aigu jusqu'aux sables dorés,
Allaient s'élargissant leurs monstrueux degrés,
Faits pour des pas de six coudées.

Un sphinx de granit rose, un dieu de marbre vert,
Les gardaient, sans qu'il fût vent de flamme au désert
Qui leur fît baisser la paupière.
Des vaisseaux au flanc large entraient dans un grand port.
Une ville géante assise sur le bord,
Baignait dans l'eau ses pieds de pierre :

On entendait mugir le semoun meurtrier,
Et sous les cailloux blancs les écailles crier
Sous le ventre des crocodiles.
Les obélisques gris s'élançaient d'un seul jet;
Comme une peau de tigre, au couchant s'allongeait
Le Nil jaune, tacheté d'îles.

L'astre-roi se coucbait. Calme, à l'abri du vent,
La mer réfléchissait ce globe d'or vivant,
Ce monde, âme et flambeau du nôtre ;
Et dans le ciel rougeâtre et dans les flots vermeils,
Comme deux rois amis, on voyait deux soleils
Venir au-devant l'un de l'autre.

—Où faut-il s'arrêter ? dit la nuée encor.
—Cherche ! dit une voix dont trembla le Thabor.

V

Du sable, puis du sable !
Le désert ! noir chaos
Toujours inépuisable
En monstres, en fléaux,
Ici rien ne s'arrête.
Ces monts à jaune crête,
Quand souffle la tempête,
Roulent comme des flots !

Parfois, de bruits profanes
Troublant ce lieu sacré,
Passent les caravanes
D'Ophyr ou de Membré.
L'œil de loin suit leur foule
Qui, sur l'ardente houle,
Ondule et se déroule
Comme un serpent marbré.

Ces solitudes mornes,
Ces déserts sont à Dieu :
Lui seul en sait les bornes,
En marque le milieu.
Toujours plane une brume
Sur cette mer qui fume
Et jette pour écume
Une cendre de feu.

—Faut-il changer en lac ce désert ? dit la nue.
—Plus loin ! dit l'autre voix du fond des cieux venue.

VI

Comme un énorme écueil sur les vagues dressé,
Comme un amas de tours, vaste et bouleversé,
Voici Babel, déserte et sombre.
Du néant des mortels prodigieux témoin,
Aux rayons de la lune, elle couvrait au loin
Quatre montagnes de son ombre.

L'édifice écroulé plongeait aux lieux profonds.
Les ouragans captifs sous ses larges plafonds
Jetaient une étrange harmonie.
Le genre humain jadis bourdonnait à l'entour,
Et sur le globe entier Babel devait un jour
Asseoir sa spirale infinie.

Ses escaliers devaient monter jusqu'au zénith.
Chacun des plus grands monts à ses flancs de granit
N'avait pu fournir qu'une dalle.
Et des sommets nouveaux d'autres sommets chargés
Sans cesse surgissaient aux yeux découragés
Sur sa tête pyramidale.

Les boas monstrueux, les crocodiles verts,
Moindres que des lézards sur ses murs entr'ouverts,
Glissaient parmi les blocs superbes ;
Et, colosses perdus dans ses larges contours,
Les palmiers chevelus, pendant aux fronts des tours,
Semblaient d'en bas des touffes d'herbes.

Des éléphants passaient aux fentes de ses murs ;
Une forêt croissait sous ses piliers obscurs
Multipliés par la démence ;
Des essaims d'aigles roux et de vautours géants
Jour et nuit tournoyaient à ses porches béants,
Comme autour d'une ruche immense.

—Faut-il l'achever ? dit la nuée en courroux.—
Marche ! —Seigneur, dit-elle, où donc m'emportez-vous ?

VII

Voilà que deux cités, étranges, inconnues,
Et d'étage en étage escaladant les nues,
Apparaissaient, dormant dans la brume des nuits,
Avec leurs dieux, leur peuple, et leurs chars, et leurs bruits.
Dans le même vallon c'étaient deux sœurs couchées.
L'ombre baignait leurs tours par la lune ébauchées ;
Puis l'œil entrevoyait, dans le chaos confus,
Aqueducs, escaliers, piliers aux larges fûts ;
Des jardins suspendus, pleins de fleurs et d'arcades
Et d'arbres noirs penchés sur de vagues cascades ;
Des temples, où siégeaient sur de riches carreaux
Cent idoles de jaspe, à tête de taureaux ;
Des plafonds d'un seul bloc couvrant de vastes salles,
Où, sans jamais lever leurs têtes colossales,
Veillaient, assis en cercle, et se regardant tous,
Des dieux d'airain, posant leurs mains sur leurs genoux.
Ces rampes, ces palais, ces mornes avenues,
Où partout surgissaient des formes inconnues ;
Ces ponts, ces aqueducs, ces arcs, ces rondes tours,
Effrayaient l'œil perdu dans leurs profonds détours ;
On voyait dans les cieux, avec leurs larges ombres,
Monter comme des caps ces édifices sombres,
Immense entassement de ténèbres voilé !
Le ciel à l'horizon scintillait étoilé,

Et, sous les mille arceaux du vaste promontoire,
Brillait comme à travers une dentelle noire.

Ah ! villes de l'enfer, folles dans leurs désirs !
Là, chaque heure inventait de monstrueux plaisirs,
Chaque toit recélait quelque mystère immonde,
Et, comme un double ulcère, elles souillaient le monde.

Tout dormait cependant : au front des deux cités,
A peine encor glissaient quelques pâles clartés,
Lampes de la débauche, en naissant disparues,
Derniers feux des festins oubliés dans les rues.
De grands angles de murs, par la lune blanchis,
Coupaient l'ombre, ou tremblaient dans une eau réfléchis,
Et le vent, soupirant sous le frais sycomore,
Allait tout parfumé de Sodome à Gomorrhe.

C'est alors que passa le nuage noirci,
Et que la voix d'en haut lui cria :—C'est ici !

VIII

La nuée éclate !
La flamme écarlate
Déchire ses flancs,
L'ouvre comme un gouffre,
Tombe en flots de souffre
Aux palais croulants,
Et jette, tremblante,
Sa lueur sanglante
Sur leurs frontons blancs.

Gomorrhe ! Sodome !
De quel brûlant dôme
Vos murs sont couverts !
L'ardente nuée
Sur vous s'est ruée,
O peuple pervers !
Et ses larges gueules
Sur vos têtes seules
Soufflent leurs éclairs.

Ce peuple s'éveille,
Qui dormait la veille

Sans penser à Dieu.
Les grands palais croulent ;
Mille chars qui roulent
Heurtent leur essieu ;
Et la foule accrue
Trouve en chaque rue
Un fleuve de feu.

Sur ces tours altières,
Colosses de pierres,
Trop mal affermis,
Abondent dans l'ombre
Des mourants sans nombre
Encore endormis.
Sur des murs qui pendent
Ainsi se répandent
De noires fourmis.

Se peut-il qu'on fuie
Sous l'horrible pluie ?
Tout périt, hélas !
Le feu qui foudroie
Bat les ponts qu'il broie,
Crève les toits plats,
Roule, tombe, et brise
Sur la dalle grise
Ses rouges éclats !

Sous chaque étincelle
Grossit et ruisselle
Le feu souverain.
Vermeil et limpide
Il court plus rapide,
Qu'un cheval sans frein ;
Et l'idole infâme,
Croulant dans la flamme,
Tord ses bras d'airain !

Il gronde, il ondule,
Du peuple incrédule
Bat les tours d'argent ;
Son flot vert et rose,
Que le soufre arrose,
Fait, en les rongeant,
Luire les murailles

Comme les écailles
D'un lézard changeant ;

Il fond comme cire
Agate, porphyre,
Pierres du tombeau ;
Ploie, ainsi qu'un arbre,
Le géant de marbre
Qu'ils nommaient Nabo,
Et chaque colonne
Brûle et tourbillonne
Comme un grand flambeau !

En vain quelques mages
Portent les images
Des dieux du haut lieu ;
En vain leur roi penche
Sa tunique blanche
Sur le soufre bleu ;
Le flot qu'il contemple
Emporte leur temple
Dans ses plis de feu !

Plus loin il charrie
Un palais où crie
Un peuple à l'étroit,
L'onde incendiaire
Mord l'îlot de pierre
Qui fume et décroît,
Flotte à sa surface,
Puis fond et s'efface
Comme un glaçon froid !

Le grand prêtre arrive
Sur l'ardente rive
D'où le reste a fui.
Soudain sa tiare
Prend feu comme un phare,
Et, pâle, ébloui,
Sa main qui l'arrache
A son front s'attache
Et brûle avec lui.

Le peuple, hommes, femmes,
Court... Partout les flammes

Aveuglent ses yeux ;
Des deux villes mortes
Assiégeant les portes
A flots furieux,
La foule maudite
Croit voir, interdite,
L'enfer dans les cieux ?

IX

On dit qu'alors, ainsi que pour voir un supplice
Un vieux captif se dresse aux murs de sa prison,
On vit de loin Babel, leur fatale complice,
Regarder par-dessus les monts de l'horizon.
On entendit, durant cet étrange mystère,
Un grand bruit qui remplit le monde épouvanté,
Si profond qu'il troubla dans leur morne cité,
Jusqu'à ces peuples sourds qui vivent sur la terre.

X

Le feu fut sans pitié ! Pas un des condamnés
Ne put fuir de ces murs brûlants et calcinés.
Pourtant ils levaient leurs mains viles,
Et ceux qui s'embrassaient dans un dernier adieu,
Terrassés, éblouis, se demandaient quel dieu
Versait un volcan sur leurs villes.

Contre le feu vivant, contre le feu divin,
De larges toits de marbre ils s'abritaient en vain.
Dieu sait atteindre qui le brave.
Ils invoquaient leurs dieux ; mais le feu qui punit
Frappait ces dieux muets dont les yeux de granit
Soudain fondaient en pleurs de lave !

Ainsi tout disparut sous le noir tourbillon,
L'homme avec la cité, l'herbe avec le sillon !
Dieu brûla ces mornes campagnes ;
Rien ne resta debout de ce peuple détruit,
Et le vent inconnu qui souffla cette nuit
Changea la forme des montagnes.

XI

Aujourd'hui le palmier qui croît sur les roches
Sent sa feuille jaunir et sa tige sécher,
A cet air qui brûle et qui pèse.
Ces villes ne sont plus ; et, miroir du passé
Sur leurs débris éteints s'étend un lac glacé,
Qui fume comme une fournaise !

Octobre 1828.

LA CAPTIVE

On entendait le chant des oiseaux aussi harmonieux que la poésie.

SADI, *Gulistan.*

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays,
Et cette mer plaintive,
Et ces champs de maïs,
Et ces astres sans nombre,
Si le long du mur sombre
N'étincelait dans l'ombre
Le sabre des spahis.

Pourtant j'aime une rive
Où jamais des hivers
Le souffle froid n'arrive
Par les vitraux ouverts.
L'été, la pluie est chaude
L'insecte vert qui rôde
Luit, vivante émeraude,
Sous les brins d'herbe verts.

Smyrne est une princesse
Avec son beau chapel,
L'heureux printemps sans cesse
Répond à son appel,
Et, comme un riant groupe
De fleurs dans une coupe,
Dans ses mers se découpe
Plus d'un frais archipel.

J'aime ces tours vermeilles,
Ces drapeaux triomphants,
Ces maisons d'or, pareilles
A des jouets d'enfants ;
J'aime, pour mes pensées
Plus mollement bercées,
Ces tentes balancées
Au dos des éléphants.

Dans ces palais de fées,
Mon cœur, plein de concerts,
Croit, aux voix étouffées
Qui viennent des déserts,
Entendre les génies
Mêler les harmonies
Des chansons infinies
Qu'ils chantent dans les airs !

J'aime de ces contrées
Les doux parfums brûlants,
Sur les vitres dorées
Les feuillages tremblants ;
L'eau que la source épanche
Sous le palmier qui penche,
Et la cigogne blanche
Sur les minarets blancs.

J'aime en un lit de mousse
Dire un air espagnol,
Quand mes compagnes douces,
Du pied rasant le sol,
Légion vagabonde
Où le sourire abonde,
Font tournoyer leur ronde
Sous un rond parasol.

Mais surtout, quand la brise,
Me touche en voltigeant,
La nuit, j'aime être assise,
Etre assise en songeant,
L'œil sur la mer profonde,
Tandis que, pâle et blonde,
La lune ouvre dans l'onde
Son éventail d'argent.

Juillet 1828.

LE DERVICHE

Un jour Ali passait : les têtes les plus hautes
Se courbaient au niveau des pieds de ses Arnautes. (1)
Tout le peuple disait : Allah !
Un derviche soudain, cassé par l'âge aride,
Fendit la foule, prit son cheval par la bride,
Et voici comme il lui parla :

" Ali Tépéléni, lumière des lumières,
" Qui siéges au divan sur les marches premières,
" Dont le grand nom toujours grandit,
" Ecoute-moi, vizir de ces guerriers sans nombre,
" Ombre du padischah qui de Dieu même est l'ombre :
" Tu n'es qu'un chien et qu'un maudit !

" Un flambeau du sépulcre à ton insu t'éclaire.
" Comme un vase trop plein tu répands ta colère
" Sur tout un peuple frémissant ;
" Tu brilles sur leurs fronts comme une faux dans l'herbe
" Et tu fais un ciment à ton palais superbe
" De leurs os broyés dans leur sang.

" Mais ton jour vient. Il faut, dans Janina qui tombe,
" Que sous tes pas enfin croule et s'ouvre ta tombe !
" Dieu te garde un carcan de fer
" Sous l'arbre du segjin chargé d'âmes impies (2)
" Qui sur ses rameaux noirs frissonnent accroupies,
" Dans la nuit du septième enfer !

" Ton âme fuira nue ! au livre de tes crimes
" Un démon te lira les noms de tes victimes ;
" Tu les verras autour de toi,
" Ces spectres, teints du sang qui n'est plus dans leurs veines
" Se presser plus nombreux que les paroles vaines
" Que balbutiera ton effroi !

" Ceci t'arrivera sans que ta forteresse
" Ou ta flotte te puisse aider, dans ta détresse,
" De sa rame ou de son canon ;
" Quand même Ali-Pacha, comme le juif immonde,
" Pour tromper l'ange noir qui l'attend hors du monde,
" En mourant changerait de nom ! "

Ali sous sa pelisse avait un cimeterre,
Un tromblon tout chargé, s'ouvrant comme un cratère,
Trois longs pistolets, un poignard.
Il écouta le prêtre et lui laissa tout dire,
Pencha son front rêveur, puis avec un sourire
Donna sa pelisse au vieillard.

Novembre 1828.

L'ENFANT GREC.

O horror ! horror ! horror !

SHAKSPEARE, *Macbeth.*

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil.
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots réflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert : mais non, seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

—Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde,

Que veux-tu ? bel enfant, que te faut-il donner
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule ?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran borde le puits sombre,
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand, (1)
Qu'un cheval au galop met toujours en courant
Cent ans à sortir de son ombre ?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu : fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux ?
—Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

Juin 1828.

LES DJINNS.

E come i gru van cantando lor lai,
Facendo in aer di se lunga riga;
Cosi vid' io venir traendo guai
Ombre portate d' alla detta briga.

DANTE.

Et comme les grues qui font dans l'air de longues files vont chantant leur plainte, ainsi je vis venir traînant des gémissements les ombres emportées par cette tempête.

Murs, ville,
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit,
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.—
D'un nain qui saute
C'est le galop :
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche ;
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit ;—
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écoule
Et tantôt grandit.

Dieux ! la voix sépulcrale
Des Djinns !—Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant,
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près !—Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée,
Tremble à déraciner ses gonds !

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle, penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés !—Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et, dans les forêts prochaines,
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor ;—
Ainsi des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or !

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas,
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute :—
Tout fuit,
Tout passe,
L'espace
Efface
Le bruit.

Août 1828.

LUI

J'étais géant alors, et haut de cent coudées.
BUONAPARTE.

I

Toujours lui ! lui partout ! — ou brûlante ou glacée
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur.
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides ; (1)
Là, massacrant le peuple au nom des régicides ; (2)
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs ; (3)
Là, consul jeune et fier, amaigri par les veilles
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant, dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline, (4)
Promettant une étoile à ses soldats joyeux, (5)
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier qu'on raille et qu'on tourmente
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages (6)
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand là surtout ! quand, puissance brisée,
Des porte- clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits ;
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,
Et mourant de l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois !

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,
Et, prenant pour linceul son manteau militaire
Du lit de camp passe au cercueil !

II

A Rome, où du sénat hérite le conclave,
A l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs de lave,
Au menaçant Kremlin, à l'Alhambra riant,
Il est partout ! — Au Nil je le retrouve encore.
L'Egypte resplendit des feux de son aurore ;
Son astre impérial se lève à l'Orient.

Vainqueur, enthousiaste, éclatant des prestiges,
Prodige, il étonna la terre des prodiges.
Les vieux scheiks vénéraient l'émir jeune et prudent ;
Le peuple redoutait ses armes inouïes ;
Sublime, il apparut aux tribus éblouies
Comme un Mahomet d'Occident.

Leur féerie a déjà réclamé son histoire.
La tente de l'Arabe est pleine de sa gloire.
Tout Bédouin libre était son hardi compagnon,
Les petits enfants, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,
Et les ardents chevaux hennissent à son nom. (7)

Parfois il vient, porté sur l'ouragan numide,
Prenant pour piédestal la grande pyramide,
Contempler les déserts, sablonneux océans ;
Là, son ombre, éveillant le sépulcre sonore,
Comme pour la bataille y ressuscite encore
Les quarante siècles géants

Il dit : Debout ! soudain chaque siècle se lève,
Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive,
Satrapes, pharaons, mages, peuple glacé.
Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte ;
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,
Tout devient monument ; il passe sur le sable.
Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert, (8)
Que l'Aquilon sans cesse y fatigue son aile ?
Son pied colossal laisse une trace éternelle
Sur le front mouvant du désert. (9)

III

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.
Eperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes
Remuer rien de grand sans toucher à son nom ;
Oui, quand tu m'apparais, pour le culte ou le blâme, (10)
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,
Napoléon ! soleil dont je suis le Memnon !

Tu domines notre âge ; ange ou démon, qu'importe !
Ton aigle dans son vol, haletants nous emporte.
L'œil même qui te fuit te retrouve partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre ;
Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
Sur le seuil du siècle est debout.

Ainsi, quand du Vésuve explorant le domaine,
De Naple à Portici l'étranger se promène,
Lorsqu'il trouble, rêveur, de ses pas importuns,
Ischia de ses fleurs embaumant l'onde heureuse
Dont le bruit, comme un chant de sultane amoureuse,
Semble une voix qui vole au milieu des parfums

Qu'il hante de Pœstum l'auguste colonnade ;
Qu'il écoute à Pouzzol la vive sérénade
Chantant la tarentelle au pied d'un mur toscan ;
Qu'il éveille en passant cette cité momie,
Pompéi, corps gisant d'une ville endormie
Saisie un jour par le volcan ;

Qu'il erre au Pausilippe avec la barque agile
D'où le brun marinier chante Tasse à Virgile :
Toujours, sous l'arbre vert, sur les lits de gazon,
Toujours il voit, du sein des mers ou des prairies,
Du haut des caps, du bord des presqu'îles fleuries,
Toujours le noir géant qui fume à l'horizon ! (11)

Décembre 1827.

LES FEUILLES D'AUTOMNE (1831).

Ce recueil, qui s'ouvre par une réminiscence de ses jeunes années, constate un nouveau progrès au point de vue littéraire. C'est là qu'on trouve *la Prière pour tous*, *l'Aumône*, pièces trop louées et qui renferment les idées religieuses les plus erronées : aussi n'en citons-nous que des extraits accompagnés de commentaires. Il y a, par contre, beaucoup de vérité et d'amour dans la pièce *Lorsque l'Enfant paraît* (1) et aussi dans celle qui a pour titre : *Dans l'alcôve sombre.* Ce recueil est plein d'accents de tristesse qui remuent l'âme ; mais on sent que le découragement gagne le poète : sa foi s'obscurcit, le scepticisme l'envahit.

I

Data fata secutus.
DEVISE DES SAINT-JOHN.

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte.
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;

(1) Par un singulier contraste, Victor Hugo, le peintre des *tragiques horreurs* dans ses drames et ses romans, a été dans notre siècle le poète de l'enfant : aucun sujet ne l'a plus heureusement inspiré. Tout le monde sait par cœur ces vers pleins de tendresse et de grâce :

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies ;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encore ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !.....

Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés ;
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un faible roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. —

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Epandait son amour et ne mesurait pas !

O l'amour d'une mère ! —amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !
Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur
Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,
L'océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage,
Et la feuille échappée aux arbres du rivage !

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon âme,
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur !

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs ;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère Vendéenne !

Juin 1830.

Le toit s'égaye et rit
ANDRÉ CHÉNIER.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois, nous parlons en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poëtes, de l'âme
Qui s'élève en priant ;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poëtes saints ! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux !

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez ;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés !

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange :
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !

Il est si beau, l'enfant avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Mai 1830.

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie nmère.
SAINTE-BEUVE.

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves,
Il voit par moments
Le sable des grèves
Plein de diamants,
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchante !
Il voit des ruisseaux,
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.

Ses sœurs sont plus belles.
Son père est près d'elles.
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor ;
Des lis et des roses
Plein le corridor ;
Des lacs de délice
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or !

Enfant, rêve encore !
Dors, ô mes amours !
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe !
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours !

Sans soin, sans étude,
Tu dors en chemin ;
Et l'inquiétude
A la froide main,
De son ongle aride,
Sur ton front candide
Qui n'a point de ride,
N'écrit pas : Demain !

Il dort, innocence !
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent
Et dit : Gabriel !

Mais l'ange le touche,
Et berçant sa couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel !

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient oppresser ;
Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

Novembre 1831.

Qui donne au pauvre, prête à Dieu.

V. H.

POUR LES PAUVRES.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout alentour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés ;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ;

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège ?
Et qu'il se dit tout bas : " Pour un seul que de biens
" A son large festin que d'amis se récrient !
" Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient
" Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens ! "

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas !-a déjà faite
Assez froide pour le tombeau !

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines :
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi qui d'en bas semble injuste et mauvaise (1)
Dit aux uns : JOUISSEZ ! aux autres : ENVIEZ !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ! —
Oh ! que ce soit la charité !

Que ce soit elle, oh ! oui, riches, que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière,
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles,
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse,
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez, afin qu'on dise : " Il a pitié de nous ! "

Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

Janvier 1830.

T'is vain to struggle—let me perish young—
Live as I have lived ; and love as I have loved ;
To dust if I return, from dust I sprung,
And then, at least, my heart can ne'er be moved.
BYRON.

A ***, TRAPPISTE A LA MEILLERAYE

Mon frère, la tempête a donc été bien forte,
Le vent impétueux qui souffle et nous emporte
De récif en récif
A donc, quand vous partiez, d'une aile bien profonde,
Creusé le vaste abîme et bouleversé l'onde
Autour de votre esquif,

Que tour à tour, en hâte, et de peur du naufrage,
Pour alléger la nef en butte au sombre orage,
En proie au flot amer,
Il a fallu, plaisirs, liberté, fantaisie,
Famille, amour, trésors, jusqu'à la poésie,
Tout jeter à la mer !

Et qu'enfin seul et nu, vous voguez solitaire,
Allant où va le flot, sans jamais prendre terre,
Calme, vivant de peu,
Ayant dans votre esquif, qui des nôtres s'isole,
Deux choses seulement, la voile et la boussole,
Votre âme et votre Dieu !

Mai 1830

Ora pro nobis.

LA PRIÈRE POUR TOUS

I

Ma fille ! va prier. — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue ;
La brume des coteaux fait trembler le contour ;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre...Ecoute !
Tout rentre et se repose ; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour !

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle ;
L'occident amincit sa frange de carmin ;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface ;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface ;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine,
Prions : voici la nuit ! la nuit grave et sereine !
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour !

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au Père universel !

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin !

O sommeil du berceau ! prière de l'enfance !
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense !

Douce religion qui s'égaye et qui rit !
Prélude du concert de la nuit solennelle !
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit ! (1)

II

Ma fille, va prier ! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle.
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel ! (2)

Puis ensuite pour moi ! j'en ai plus besoin qu'elle !
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle !
Elle a le front limpide et le cœur satisfait.
Beaucoup ont sa pitié ; nul ne lui fait envie ;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie ;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice ;
Nul piège ne l'attire à son riant tableau ;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées ;
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore — à jamais ignore-les comme elle ! —
Ces misères du monde où notre âme se mêle ;
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs !

Moi je sais mieux la vie ; et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune et l'art, (3)
C'est folie et néant ; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard !

L'âme en vivant s'altère ; et quoiqu'en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu ;

A force de marcher, l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu ! (4)

Va donc prier pour moi ! — Dis pour toute prière :
—Seigneur , Seigneur mon Dieu ! vous êtes notre père.
Grâce, vous êtes bon ! grâce, vous êtes grand !—
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie ;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie.
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend !

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente,
L'abeille sait la fleur qui récèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe :
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel !

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin ;
Je me sens plus léger : car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main !

III

Prie encor pour tous ceux qui passent
Sur cette terre des vivants !
Pour ceux dont les sentiers s'effacent
A tous les flots, à tous les vents !
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval !
Pour quiconque souffre et travaille
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille,
Qu'il fasse le bien ou le mal !

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr' ouvre
Sous notre foule à tout moment !
Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.

Souffrent-elles moins pour se taire !
Enfant ! regardons sous la terre !
Il faut avoir pitié des morts !

IV

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond !
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond !

Enfant ! quand tu t'endors, tu ris, ! L'essaim des songes
Tourbillonne, joyeux, dans l'onde où tu te plonges,
S'effarouche à ton souffle, et puis revient encor,
Et tu rouvres enfin tes yeux divins que j'aime,
En même temps que l'aube, œil céleste elle-même,
Entr' ouvre à l'horizon sa paupière aux cils d'or !

Mais eux, si tu savais de quel sommeil ils dorment !
Leurs lits sont froids et lourds à leurs os qu'ils déforment
Les anges autour d'eux ne chantent pas en chœur.
De tout ce qu'ils ont fait le rêve les accable.
Pas d'aube pour leur nuit ; le remords implacable
S'est fait ver du sépulcre et leur ronge le cœur.

Tu peux avec un mot, tu peux d'une parole,
Faire que le remords prenne une aile et s'envole !
Qu'une douce chaleur réjouisse leurs os !
Qu'un rayon touche encor leur paupière ravie,
Et qu'il leur vienne un bruit de lumière et de vie,
Quelque chose des vents, des forêts et des eaux !

Oh ! dis-moi, quand tu vas, jeune, et déjà pensive,
Errer au bord d'un flot qui se plaint sur sa rive,
Sous des arbres dont l'ombre emplit l'âme d'effroi,
Parfois, dans les soupirs de l'onde et de la brise,
N'entends-tu pas de souffle et de voix qui te dise :
—Enfant ! quand vous prîrez, prîrez-vous pas pour moi ?—

C'est la plainte des morts ! — Les morts pour qui l'on prie
Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie.
Nul démon ne leur jette un sourire moqueur.
Ceux qu'on oublie, hélas ! — leur nuit est froide et sombre,

Toujours quelque arbre affreux, qui les tient sous son ombre
Leur plonge sans pitié ses racines au cœur !

Prie ! afin que le père, et l'oncle, et les aïeules,
Qui ne demandent plus que nos prières seules,
Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nommer,
Sachent que sur la terre on se souvient encore,
Et, comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur œil vide une larme germer ! (5)

V

Ce n'est pas à moi, ma colombe,
De prier pour tous les mortels,
Pour les vivants dont la foi tombe,
Pour tous ceux qu'enferme la tombe,
Cette racine des autels !

Ce n'est pas moi dont l'âme est vaine
Pleine d'erreurs, vide de foi,
Qui prîrais pour la race humaine,
Puisque ma voix suffit à peine,
Seigneur, à vous prier pour moi !

Non, si pour la terre méchante
Quelqu'un peut prier aujourd'hui,
C'est toi, dont la parole chante,
C'est toi ! ta prière innocente,
Enfant, peut se charger d'autrui !

Ah ! demande à ce père auguste
Qui sourit à ton oraison
Pourquoi l'arbre étouffe l'arbuste,
Et qui fait du juste à l'injuste
Chanceler l'humaine raison ?

Demande-lui si la sagesse
N'appartient qu'à l'éternité ?
Pourquoi son souffle nous abaisse ?
Pourquoi dans la tombe sans cesse
Il effeuille l'humanité ? (6)

Pour ceux que les vices consument,
Les enfants veillent au saint lieu :
Ce sont des fleurs qui le parfument,

Ce sont des encensoirs qui fument,
Ce sont des voix qui vont à Dieu !

Laissons faire ces voix sublimes.
Laissons les enfants à genoux.
Pécheurs, nous avons tous nos crimes,
Nous penchons tous sur les abîmes,
L'enfance doit prier pour tous !

VI

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père ;
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde.
Fais en priant le tour des misères du monde ;
Donne à tous, donne aux morts ! —Enfin donne au Seigneur!

" — Quoi ! murmure ta voix qui veut parler et n'ose,
" Au Seigneur, au Très-Haut, manque-t-il quelque chose ?
" Il est le saint des saints, il est le roi des rois !
" Il se fait des soleils un cortège suprême !
" Il fait baisser la voix à l'océan lui-même !
" Il est seul ! il est tout ! à jamais ! à la fois ! "

Enfant, quand tout le jour vous avez en famille,
Tes deux frères et toi, joué sous la charmille,
Le soir vous êtes las, vos membres sont pliés,
Il vous faut un lait pur et quelques noix frugales.
Et, baisant tour à tour vos têtes inégales,
Votre mère à genoux lave vos faibles pieds.

Eh bien ! il est quelqu'un dans ce monde où nous sommes
Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes,
Servant et consolant, à toute heure, en tout lieu !
Un bon pasteur qui suit sa brebis égarée,
Un pélerin qui va de contrée en contrée.
Ce passant, ce pasteur, ce pélerin, c'est Dieu !

Le soir il est bien las ! il faut, pour qu'il sourie,
Une âme qui le serve, un enfant qui le prie,
Un peu d'amour ! O toi qui ne sais pas tromper,
Porte-lui ton cœur plein d'innocence et d'extase,
Tremblante et l'œil baissé, comme un précieux vase
Dont on craint de laisser une goutte échapper!

Porte-lui ta prière ! et quand, à quelque flamme
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune âme,
Tu verras qu'il est proche, alors, ô mon bonheur !
O mon enfant ! sans craindre affront ni raillerie,
Verse, comme autrefois Marthe, sœur de Marie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur !

Juin 1830.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE (1835.)

Ce recueil est composé de poésies que l'auteur avait publiées dans différents journaux. La plus belle est incontestablement celle qui a pour titre *Napoléon II.* On y remarque encore l'inspiration exquise qui a nom *le Papillon et la fleur*, et enfin *Date lilia*, cette blanche et chaste couronne tressée pour la femme uniquement aimée.

NAPOLÉON II

I

Mil huit cent onze !—O temps, où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux :—Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ?—

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr' ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né !

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

Et Lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime ;
— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

II

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,

La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place ;
Etre aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie.—
Mais tu ne prendras pas demain à l'Eternel !

III

O revers ! ô leçon !—Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Etre si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles ;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet ;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait ;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles,
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles ;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance...
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un Cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré !

IV

Oui, l'aigle un soir planait aux voûtes éternelles,

Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes ;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie ;
Chacun selon ses dents se partagea la proie ;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon !

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
—Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie !—
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents !

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre !...
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur !
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
—Tandis que ses geôliers, sentinelles placées,
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front ;—

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée ;
Arcole, Austerlitz, Montmirail ;
Ni l'apparition des vieilles Pyramides ;
Ni le pacha du Caire, et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons ;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,

Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés ;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient,
Tandis qu'avec amour, sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant !

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait d'amour éperdu !...
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

V

Tous deux sont morts.—Seigneur, votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant ;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire,
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant !

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte !
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non !
Chaque élément retourne où tout doit redescendre.
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom !

LA FLEUR ET LE PAPILLON.

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
—Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
Et loin d'eux,
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux !

Mais, hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne
Sort cruel !
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel !

Mais non tu vas trop loin !—Parmi des fleurs sans nombre
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
A mes pieds !

Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs !

Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi !

ESPOIR EN DIEU

Espère, enfant ! demain ! et puis demain encore !
Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.
Espère ! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous !

Octobre 18...

DATE LILIA

Oh ! si vous rencontrez quelque part sous les cieux
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
Que suivent quatre enfants dont le dernier chancelle,
Les surveillant bien tous, et, s'il passe auprès d'elle
Quelque aveugle indigent que l'âge appesantit,

Mettant une humble aumône aux mains du plus petit ;
Si, quand la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire :—Attendons pour juger.
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger ?
On est prompt à ternir les choses les plus belles.
La louange est sans pieds et le blâme a des ailes.—
Si, lorsqu'un souvenir, ou peut-être un remords,
Ou le hasard vous mène à la cité des morts,
Vous voyez, au détour d'une secrète allée,
Prier sur un tombeau dont la route est foulée,
Seul avec des enfants un être gracieux
Qui pleure en souriant comme l'on pleure aux cieux ;
Si de ce sein brisé la douleur et l'extase
S'épanchent comme l'eau des fêlures d'un vase ·
Si rien d'humain ne reste à cet ange éploré ;
Si, terni par le deuil, son œil chaste et sacré,
Bien plus levé là-haut que baissé vers la tombe,
Avec tant de regret sur la terre retombe
Qu'on dirait que son cœur n'a pas encor choisi
Entre sa mère au ciel et ses enfants ici ;

Quand, vers Pâque ou Noël, l'église, aux nuits tombante·
S'emplit de pas confus et de cires flambantes,
Quand la fumée en flots déborde aux encensoirs
Comme la blanche écume aux lèvres des pressoirs,
Quand au milieu des chants d'hommes, d'enfants, de fem
Une âme selon Dieu sort de toutes ces âmes, [mes,
Si, loin des feux, des voix, des bruits et des splendeurs,
Dans un repli perdu parmi les profondeurs,
Sur quatre jeunes fronts groupés près du mur sombre,
Vous voyez se pencher un regard voilé d'ombre
Où se mêle, plus doux encor que solennel,
Le rayon virginal au rayon maternel ;

Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle !
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle !
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours !
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours !

C'est elle ! la vertu sur ma tête penchée ;
La figure d'albâtre en ma maison cachée,
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours ;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême,

Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur,
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne,
Qui de mes propres torts me console et m'absout ;
A qui j'ai dit : Toujours ! et qui m'a dit : Partout !
Elle ! tout dans un mot ! c'est dans ma froide brume
Une fleur de beauté que la bonté parfume !
D'une double nature hymen mystérieux !
La fleur est de la terre et le parfum des cieux !

18...

LES VOIX INTÉRIEURES (1837.)

Shakespeare parle quelque part d'une *musique que tout homme porte en soi.* " Malheur, dit Victor Hugo, à qui " ne l'entend pas. Cette musique, la nature l'a aussi en " elle. Si le livre qu'on va lire est quelque chose, il est " l'écho, bien confus et bien affaibli sans doute, mais fidèle, " l'auteur le croit, de ce chant qui répond en nous au chant " que nous entendons hors de nous. "

Nous en citons les pièces suivantes : *Sunt lacrymae rerum, Soirée en mer, La vache, A des oiseaux envolés, Une nuit que l'on entendait la mer sans la voir, Regardez : les enfants se sont assis, Tentanda via est,* les vers *à Virgile,* et enfin les vers que le poète adresse *à son frère Eugène Hugo,* mort avant l'âge.

SUNT LACRYMÆ RERUM

I

Il est mort. Rien de plus. Nul groupe populaire,
Urne d'où se répand l'amour et la colère,
N'a jeté sur son nom pitié, gloire ou respect,
Aucun signe n'a lui. Rien n'a changé l'aspect
De ce siècle orageux ; mer de récifs bordée,
Où le fait, ce flot sombre, écume sur l'idée.
Nul temple n'a gémi dans nos villes. Nul glas

N'a passé sur nos fronts criant : Hélas ! Hélas !
La presse aux mille voix, cette louve hargneuse,
A peine a retourné sa tête dédaigneuse ;
Nous ne l'avons pas vue, irritée et grondant,
Donner à cette pourpre un dernier coup de dent,
Et chacun vers son but, la marée à la grève,
La foule vers l'argent, le penseur vers son rêve,
Tout a continué de marcher, de courir,
Et rien n'a dit au monde : Un roi vient de mourir !

Charles Dix ! Oh ! le Dieu qui retire et qui donne
Forgea pour cette tête une lourde couronne !
L'empire était penchant, et les temps étaient durs.
Une ombre quand il vint couvrait encore nos murs,
L'ombre de l'empereur, figure colossale.
Peuple, armée, et la France, et l'Europe vassale,
Par cette vaste main pendant quinze ans pétris,
Demandaient un grand règne ! et pour remplir Pari
Ainsi qu'après César Auguste remplit Rome,
Après Napoléon il fallait plus qu'un homme.

Charles ne fut qu'un homme. A ce faîte il eut peur
Le gouffre attire. Pris d'un vertige trompeur,
Dans l'abîme, fermant les yeux à la lumière,
Il se précipita la tête la première.
Silence à son tombeau ! car tout vient de finir.
A peine il aura teint d'un vague souvenir
Le peuple à l'eau pareil, qui passe, clair ou sombre,
Près de tout sans en prendre autre chose que l'ombre !
Je n'aurai pas pour lui de reproches amers.
Je ne suis pas l'oiseau qui crie au bord des mers
Et qui, voyant tomber la foudre des nuées,
Jette aux marins perdus ses sinistres huées.
Des passions de tous isolé bien souvent,
Je n'ai jamais cherché les baisers que nous vend
Et l'hymne dont nous berce avec sa voix flatteuse
La popularité, cette grande menteuse.

Aussi n'attendez pas que j'achète aujourd'hui
Des louanges pour moi par des affronts pour lui.
Qu'un autre, aux rois déchus donnant un nom sévère,
Fasse un vil pilori de leur fatal calvaire ;
Moi je n'affligerai pas plus, ô Charles dix !
Ton cercueil maintenant que ton exil jadis !

Repose, fils de France, en ta tombe exilée !
Dormez, sire !—Il convient que cette ombre voilée,
Que ce vieux pasteur mort sans peuple et sans troupeaux,
Roi presque séculaire, ait au moins le repos.
Qu'il ait au moins la paix où la mort nous convie,
Puisqu'il eut le travail d'une si dure vie !

LA VACHE

Devant la blanche ferme où parfois vers midi
Un vieillard vient s'asseoir sur le seuil attiédi,
Où cent poules gaîment mêlent leurs crêtes rouges,
Où, gardiens du sommeil, les dogues dans leurs bouges
Écoutent les chansons du gardien du réveil,
Du beau coq vernissé qui reluit au soleil,
Une vache était là tout à l'heure arrêtée.
Superbe, énorme, rousse, et de blanc tachetée,
Douce comme une biche avec ses jeunes faons,
Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfants,

D'enfants aux dents de marbre, aux cheveux en broussailles,
Frais, et plus charbonnés que de vieilles murailles,
Qui, bruyants, tous ensemble, à grands cris appelant
D'autres qui, tout petits, se hâtaient en tremblant,
Dérobant sans pitié quelque laitière absente,
Sous leur bouche joyeuse et peut-être blessante
Et sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,
Tiraient le pis fécond de la mère au poil roux.
Elle bonne et puissante, et de son trésor pleine,
Sous leurs mains par moments faisant frémir à peine
Son beau flanc plus ombré qu'un flanc de léopard,
Distraite, regardait vaguement quelque part.

Ainsi, Nature ! abri de toute créature !
O mère universelle ! indulgente Nature !
Ainsi, tous à la fois, mystiques et charnels,
Cherchant l'ombre et le lait sous tes flancs éternels,
Nous sommes là, savants, poètes, pêle-mêle,
Pendus de toutes parts à ta forte mamelle !
Et, tandis qu'affamés, avec des cris vainqueurs,
A tes sources sans fin désaltérant nos cœurs,
Pour en faire plus tard notre sang et notre âme,
Nous aspirons à flots ta lumière et ta flamme,

Les feuillages, les monts, les prés verts, le ciel bleu,
Toi, sans te déranger, tu rêves à ton Dieu !

Mai 1837.

SOIRÉE EN MER

Près du pêcheur qui ruisselle,
Quand tous deux, au jour baissant,
Nous errons dans la nacelle,
Laissant chanter l'homme frêle
Et gémir le flot puissant ;

Sous l'abri que font les voiles
Lorsque nous nous asseyons,
Dans cette ombre où tu te voiles
Quand ton regard aux étoiles
Semble cueillir des rayons ;

Quand tous deux nous croyons lire
Ce que la nature écrit,
Réponds, ô toi que j'admire,
D'où vient que mon cœur soupire ?
D'où vient que ton front sourit ?

Dis ! d'où vient qu'à chaque lame,
Comme une coupe de fiel,
La pensée emplit mon âme ?
C'est que moi je vois la rame
Tandis que tu vois le ciel !

C'est que je vois les flots sombres,
Toi, les astres enchantés !
C'est que, perdu dans leurs nombres,
Hélas ! je compte les ombres,
Quand tu comptes les clartés !

Chacun, c'est la loi suprême,
Rame, hélas ! jusqu'à la fin.
Pas d'homme, ô fatal problème !
Qui ne laboure ou ne sème
Sur quelque chose de vain !

L'homme est sur un flot qui gronde,
L'ouragan tord son manteau,
Il rame en la nuit profonde,
Et l'espoir s'en va dans l'onde
Par les fentes du bateau.

Sa voile que le vent troue
Se déchire à tout moment,
De sa route l'eau se joue,
Les obstacles sur sa proue
Ecument incessamment !

Ainsi je courbe ma tête
Quand tu redresses ton front.
Ainsi, sur l'onde inquiète,
J'écoute, sombre poëte,
Ce que les flots me diront.

Ainsi, pour qu'on me réponde,
J'interroge avec effroi ;
Et dans ce gouffre où je sonde
La fange se mêle à l'onde...—
Oh ! ne fais pas comme moi !

Que sur la vague troublée
J'abaisse un sourcil hagard ;
Mais toi, belle âme voilée,
Vers l'espérance étoilée
Lève un tranquille regard !

Tu fais bien. Vois les cieux luire,
Vois les astres s'y mirer.
Un instinct là-haut t'attire.
Tu regardes Dieu sourire !
Moi, je vois l'homme pleurer !

Septembre 18...

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.....
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
VIRGILE, EGLOGUE IV, v. 5 et 7

Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.
C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait.
C'est qu'à son insu même il est une des âmes
Qne l'Orient lointain teignait de vagues flammes.
C'est qu'il est un des cœurs que, déjà, sous les cieux,
Dorait le jour naissant du Christ mystérieux !

Dieu voulait qu'avant tout, rayon du Fils de l'homme,
L'aube de Bethléem blanchît le front de Rome.

Mars 1837.

Regardez : les enfants se sont assis en rond,
Leur mère est à côté, leur mère au jeune front
Qu'on prend pour une sœur aînée ;
Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus,
De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus
Dans l'urne de la destinée.

Près d'elle naît leur rire et finissent leurs pleurs.
Et son cœur est si pur et si pareil aux leurs,
Et sa lumière est si choisie,
Qu'en passant à travers les rayons de ses jours
La vie aux mille soins, laborieux et lourds,
Se transfigure en poésie !

Toujours elle les suit, veillant et regardant ;
Soit que janvier rassemble au coin de l'âtre ardent
Leur joie aux plaisirs occupée ;
Soit qu'un doux vent de mai, qui ride le ruisseau,
Remue au-dessus d'eux les feuilles, vert monceau
D'où tombe une ombre découpée.

Parfois, lorsque, passant près d'eux, un indigent
Contemple avec envie un beau hochet d'argent
Que sa faim dévorante admire,
La mère est là ; pour faire, au nom du Dieu vivant,
Du hochet une aumône, un ange de l'enfant,
Il ne lui faut qu'un doux sourire !

Et moi qui, mère, enfants, les vois tous sous mes yeux,
Tandis qu'auprès de moi les petits sont joyeux
Comme des oiseaux sur les grèves,
Mon cœur gronde et bouillonne, et je sens lentement,
Couvercle soulevé par un flot écumant,
S'entr'ouvrir mon front plein de rêves.

Juin 1834.

A DES OISEAUX ENVOLÉS

Enfants ! Oh ! revenez !—Tout à l'heure, imprudent,
Je vous ai de ma chambre exilés en grondant,
Rauque et tout hérissé de paroles moroses.
Et qu'aviez-vous donc fait, bandits aux lèvres roses ?
Quel crime ? quel exploit ? quel forfait insensé ?
Quel vase du Japon en mille éclats brisé ?
Quel vieux portrait crevé ? quel beau missel gothique
Enrichi par vos mains d'un dessin fantastique ?
Non, rien de tout cela. Vous aviez seulement
Ce matin, restés seuls dans ma chambre un moment,
Pris, parmi ces papiers que mon esprit colore,
Quelques vers, groupe informe, embryons près d'éclore ;
Puis vous les aviez mis, prompts à vous accorder,
Dans le feu, pour jouer, pour voir, pour regarder
Dans une cendre noire errer des étincelles,
Comme brillent sur l'eau de nocturnes nacelles,
Ou comme, de fenêtre en fenêtre, on peut voir
Des lumières courir dans les maisons le soir.

Voilà tout. Vous jouiez et vous croyiez bien faire.

Belle perte, en effet ! beau sujet de colère !
Une strophe mal née au doux bruit de vos jeux,
Qui remuait les mots d'un vol trop orageux !
Une ode qui chargeait d'une rime gonflée
Sa stance paresseuse en marchant essoufflée !
De lourds alexandrins l'un sur l'autre enjambant
Comme des écoliers qui sortent de leur banc !
Un autre eût dit :—Merci ! Vous ôtez une proie
Au feuilleton méchant qui bondissait de joie
Et d'avance poussait des rires infernaux
Dans l'antre qu'il se creuse au bas des grands journaux.—

Moi, je vous ai grondés. Tort grave et ridicule !
Nains charmants que n'eût pas voulu fâcher Hercule,
Moi, je vous ai fait peur. J'ai, rêveur triste et dur,
Reculé brusquement ma chaise jusqu'au mur,
Et, vous jetant ces noms dont l'envieux vous nomme,
J'ai dit : Allez-vous-en ! laissez-moi seul ! - Pauvre homme !
Seul ! le beau résultat ! le beau triomphe ! seul !
Comme on oublie un mort roulé dans son linceul,
Vous m'avez laissé là, l'œil fixé sur ma porte,
Hautain, grave et puni.—Mais vous que vous importe !
Vous avez retrouvé dehors la liberté,
Le grand air, le beau parc, le gazon souhaité,
L'eau courante où l'on jette une herbe à l'aventure,
Le ciel bleu, le printemps, la sereine nature,
Ce livre des oiseaux et des bohémiens,
Ce poëme de Dieu qui vaut mieux que les miens,
Où l'enfant peut cueillir la fleur, strophe vivante,
Sans qu'une grosse voix tout à coup l'épouvante !
Moi ! je suis resté seul, toute joie ayant fui
Seul avec ce pédant qu'on appelle l'ennui.
Car, depuis le matin, assis dans l'antichambre,
Ce docteur né dans Londre, un dimanche, en décembre,
Qui ne vous aime pas, ô mes pauvres petits !
Attendait pour entrer que vous fussiez sortis.
Dans l'angle où vous jouiez, il est là qui soupire ;
Et je le vois bâiller, moi qui vous voyais rire !

Que faire ? lire un livre ? oh non ! dicter des vers ?
A quoi bon ? Emaux bleus ou blancs, céladons verts,
Sphère qui fait tourner tout le ciel sur son axe,
Les beaux insectes peints sur mes tasses de Saxe,
Tout m'ennuie, et je pense à vous. En vérité,
Vous partis, j'ai perdu le soleil, la gaieté,
Le bruit joyeux qui fait qu'on rêve, le délire
De voir le tout petit s'aider du doigt pour lire,
Les fronts pleins de candeur qui disent toujours oui,
L'éclat de rire franc, sincère, épanoui,
Qui met subitement des perles sur les lèvres,
Les beaux grands yeux naïfs admirant mon vieux Sèvres,
La curiosité qui cherche à tout savoir,
Et les coudes qu'on pousse en disant : Viens donc voir !

Oh ! certes, les esprits, les sylphes et les fées
Que le vent dans ma chambre apporte par bouffées

Les gnomes accroupis là-haut, près du plafond,
Dans les angles obscurs que mes vieux livres font,
Les lutins familiers, nains à la longue échine,
Qui parlent dans les coins à mes vases de Chine,
Tout l'invisible essaim de ces démons joyeux
A dû rire aux éclats, quand là, devant leurs yeux,
Ils vous ont vus saisir dans la boîte aux ébauches
Ces hexamètres nus, boîteux, difformes, gauches,
Les traîner au grand jour, pauvres hiboux fâchés,
Et puis, battant des mains, autour du feu penchés,
De tous ces corps hideux soudain tirant une âme,
Avec ces vers si laids faire une belle flamme !

Espiègles radieux que j'ai fait envoler,
Oh ! revenez ici chanter, danser, parler,
Tantôt, groupe folâtre, ouvrir un gros volume,
Tantôt courir, pousser mon bras qui tient ma plume,
Et faire dans le vers que je viens retoucher
Saillir soudain un angle aigu comme un clocher
Qui perce tout à coup un horizon de plaines.
Mon âme se réchauffe à vos douces haleines,
Revenez près de moi, souriant de plaisir,
Bruire et gazouiller, et sans peur obscurcir
Le vieux livre où je lis de vos ombres penchées,
Folles têtes d'enfants ! gaîtés effarouchées !

J'en conviens ; j'avais tort et vous aviez raison.
Mais qui n'a quelquefois grondé hors de saison ?
Il faut être indulgent, nous avons nos misères.
Les petits pour les grands ont tort d'être sévères.
Enfants ! chaque matin votre âme avec amour
S'ouvre à la joie ainsi que la fenêtre au jour.
Beau miracle vraiment, que l'enfant, gai sans cesse,
Ayant tout le bonheur, ait toute la sagesse !
Le destin vous caresse en vos commencements ;
Vous n'avez qu'à jouer, et vous êtes charmants.
Mais nous, nous qui pensons, nous qui vivons, nous
[sommes
Hargneux, tristes, mauvais, ô mes chers petits hommes !
On a ses jours d'humeur, de déraison, d'ennui.
Il pleuvait ce matin. Il fait froid aujourd'hui.
Un nuage mal fait dans le ciel tout à l'heure
A passé. Que nous veut cette cloche qui pleure ?
Puis on a dans le cœur quelque remords. Voilà
Ce qui nous rend méchants. Vous saurez tout cela,

Quand l'âge à votre tour ternira vos visages,
Quand vous serez plus grands, c'est-à-dire moins sages.

J'ai donc eu tort. C'est dit. Mais c'est assez punir,
Mais il faut pardonner, mais il faut revenir.
Voyons, faisons la paix, je vous prie à mains jointes.
Tenez, crayons, papiers, mon vieux compas sans pointes,
Mes laques et mes grès, qu'une vitre défend,
Tous ces hochets de l'homme enviés par l'enfant,
Mes gros Chinois ventrus faits comme des concombres,
Mon vieux tableau, trouvé sous d'antiques décombres,
Je vous livrerai tout, vous toucherez à tout !
Vous pourrez sur ma table être assis ou debout,
Et chanter, et traîner, sans que je me récrie,
Mon grand fauteuil de chêne et de tapisserie,
Et sur mon banc sculpté jeter tout à la fois
Vos jouets anguleux qui déchirent le bois !
Je vous laisserai même, et gaîment, et sans crainte,
O prodige ! en vos mains tenir ma Bible peinte,
Que vous n'avez touchée encor qu'avec terreur,
Où l'on voit Dieu le père en habit d'empereur !

Et puis brûlez les vers dont ma table est semée,
Si vous tenez à voir ce qu'ils font de fumée !
Brûlez ou déchirez !—Je serais moins clément
Si c'était chez Méry, le poëte charmant,
Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville,
Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile.
Je vous dirais :—" Enfants ! ne touchez que des yeux
A ces vers qui demain s'envoleront aux cieux.
Ces papiers, c'est le nid, retraite caressée,
Où du poëte ailé rampe encor la pensée.
Oh ! n'en approchez pas ! car les vers nouveau-nés,
Au manuscrit natal encore emprisonnés,
Souffrent entre vos mains innocemment cruelles.
Vous leur blessez le pied, vous leur froissez les ailes.
Et, sans vous en douter, vous leur faites ces maux
Que les petits enfants font aux petits oiseaux."—

Mais qu'importe les miens !—Toute ma poésie,
C'est vous ; et mon esprit suit votre fantaisie.
Vous êtes les reflets et les rayonnements
Dont j'éclaire mon vers si sombre par moments.
Enfants, vous dont la vie est faite d'espérance,
Enfants, vous dont la joie est faite d'ignorance,

Vous n'avez pas souffert, et vous ne savez pas,
Quand la pensée en nous a marché pas à pas,
Sur le poëte morne et fatigué d'écrire,
Quelle douce chaleur répand votre sourire.
Combien il a besoin, quand sa tête se rompt,
De la sérénité qui luit sur votre front ;
Et quel enchantement l'enivre et le fascine,
Quand le charmant hasard de quelque cour voisine,
Où vous vous ébattez sur un arbre penchant,
Mêle vos joyeux cris à son douloureux chant !

Revenez donc, hélas ! revenez dans mon ombre,
Si vous ne voulez pas que je sois triste et sombre,
Pareil, dans l'abandon où vous m'avez laissé,
Au pêcheur d'Etretat, d'un long hiver lassé,
Qui médite appuyé sur son coude, et s'ennuie
De voir à sa fenêtre un ciel rayé de pluie.

Avril 1837

A quoi je songe ?—Hélas ! loin du toit où vous êtes,
Enfants, je songe à vous ! à vous, mes jeunes têtes,
Espoir de mon été déjà penchant et mûr,
Rameaux dont, tous les ans, l'ombre croît sur mon mur,
Douces âmes à peine au jour épanouies,
Des rayons de votre aube encor tout éblouies !
Je songe aux deux petits qui pleurent en riant,
Et qui font gazouiller sur le seuil verdoyant,
Comme deux jeunes fleurs qui se heurtent entre elles,
Leurs jeux charmants mêlés de charmantes querelles !
Et puis, père inquiet, je rêve aux deux aînés,
Qui s'avancent déjà de plus de flot baignés,
Laissant pencher parfois leur tête encor naïve,
L'un déjà curieux, l'autre déjà pensive !

Seul et triste au milieu des chants des matelots,
Le soir, sous la falaise, à cette heure où les flots,
S'ouvrant et se fermant comme autant de narines,
Mêlent au vent des cieux mille haleines marines,
Où l'on entend dans l'air d'ineffables échos
Qui viennent de la terre ou qui viennent des eaux,
Ainsi je songe ! — à vous, enfants, maison, famille,
A la table qui rit, au foyer qui pétille,

A tous les soins pieux que répandent sur vous
Votre mère si tendre et votre aïeul si doux ;
Et tandis qu'à mes pieds s'étend, couvert de voiles,
Le limpide océan, ce miroir des étoiles,
Tandis que les nochers laissent errer leurs yeux
De l'infini des mers à l'infini des cieux ;
Moi, rêvant à vous seuls, je contemple et je sonde
L'amour que j'ai pour vous dans mon âme profonde,
Amour doux et puissant qui toujours m'est resté,
Et cette grande mer est petite à côté !

Juillet 1836.—Saint-Val.-en-C. Ecrit au bord de la mer.

UNE NUIT QU'ON ENTENDAIT LA MER SANS LA VOIR.

Quels sont ces bruits sourds ?
Ecoutez vers l'onde
Cette voix profonde
Qui pleure toujours
Et qui toujours gronde,
Quoiqu'un son plus clair
Parfois l'interrompe...—
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Comme il pleut ce soir !
N'est-ce pas, mon hôte ?
Là-bas, à la côte,
Le ciel est bien noir,
La mer est bien haute !
On dirait l'hiver ;
Parfois on s'y trompe...—
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Oh ! marins perdus !
Au loin, dans cette ombre,
Sur la nef qui sombre,
Que de bras tendus
Vers la terre sombre !

Pas d'ancre de fer
Que le flot ne rompe.—
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Nochers imprudents !
Le vent dans la voile
Déchire la toile
Comme avec les dents !
Là-haut pas d'étoile !
L'un lutte avec l'air,
L'autre est à la pompe.—
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

C'est toi, c'est ton feu
Que le nocher rêve,
Quand le flot s'élève,
Chandelier que Dieu
Pose sur la grève !
Phare au rouge éclair
Que la brume estompe !
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Juillet 1836.

TENTANDA VIA EST

Ne vous effrayez pas, douce mère inquiète
Dont la bonté partout dans la maison s'émiette,
De le voir si petit, si grave et si pensif.
Comme un pauvre oiseau blanc qui, seul sur un récif,
Voit l'Océan vers lui monter du fond de l'ombre,
Il regarde déjà la vie immense et sombre.
Il rêve de la voir s'avancer pas à pas.
O mère au cœur divin, ne vous effrayez pas,
Vous en qui,—tant votre âme est un charmant mélange !—
L'ange voit un enfant et l'enfant voit un ange.
Allons, mère, sans trouble et d'un air triomphant
Baisez-moi le grand front de ce petit enfant.
Ce n'est pas un savant, ce n'est pas un prodige,
C'est un songeur ; tant mieux. Soyez fière, vous dis-je !

La méditation du génie est la sœur,
Mère, et l'enfant songeur fait un homme penseur,
Et la pensée est tout, et la pensée ardente
Donne à Milton le ciel, donne l'enfer à Dante !
Un jour il sera grand. L'avenir glorieux
Attend, n'en doutez pas, l'enfant mystérieux
Qui veut savoir comment chaque chose se nomme,
Et questionne tout, un mur autant qu'un homme.
Qui sait si, ramassant à terre et sans effort
Le ciseau colossal de Michel-Ange mort,
Il ne doit pas, livrant au granit des batailles,
Faire au marbre étonné de superbes entailles ?
Ou comme Bonaparte ou bien François Premier,
Prendre, joueur d'échecs, l'Europe pour damier ?
Qui sait s'il n'ira point, voguant à toute voile,
Ajoutant à son œil, que l'ombre humaine voile,
L'œil du long télescope au regard effrayant,
Ou l'œil de la pensée encor plus clairvoyant,
Saisir, dans l'azur vaste ou dans la mer profonde,
Un astre comme Herschell, comme Colomb un monde ?

Qui sait ? Laissez grandir ce petit sérieux.
Il ne voit même pas nos regards curieux.
Peut-être que déjà ce pauvre enfant fragile
Rêve, comme rêvait l'enfant qui fut Virgile,
Au combat qui poursuit le poëte éclatant,
Et qu'il veut aussi, lui, tenter, vaincre, et, sortant
Par un chemin nouveau de la sphère où nous sommes,
Voltiger, nom ailé, sur les bouches des hommes.

Juin 1835.

A EUGÈNE, VICOMTE H. (1)

Puisqu'il plut au Seigneur de te briser, poëte,
Puisqu'il plut au Seigneur de comprimer ta tête
De son doigt souverain,
D'en faire une urne sainte à contenir l'extase,
D'y mettre le génie et de sceller ce vase
Avec un sceau d'airain,

Puisque le Seigneur Dieu t'accorda, noir mystère !
Un puits pour ne point boire, une voix pour te taire
Et souffla sur ton front,

Et, comme une nacelle errante et d'eau remplie,
Fit rouler ton esprit à travers la folie,
Cet océan sans fond,

Puisqu'il voulut ta chute, et que la mort glacée,
Seule, te fit revivre en rouvrant ta pensée
Pour un autre horizon ;
Puisque Dieu, t'enfermant dans la cage charnelle,
Pauvre aigle, te donna l'aile et non la prunelle,
L'âme et non la raison ;

Tu pars du moins, mon frère, avec ta robe blanche !
Tu retournes à Dieu comme l'eau qui s'épanche
Par son poids naturel !
Tu retournes à Dieu, tête de candeur pleine,
Comme y va la lumière et comme y va l'haleine
Qui des fleurs monte au ciel !

Tu n'as rien dit de mal, tu n'as rien fait d'étrange.
Comme une vierge meurt, comme s'envole un ange,
Jeune homme, tu t'en vas !
Rien n'a souillé ta main ni ton cœur ; dans ce monde
Où chacun court, se hâte, et forge, et crie, et gronde,
A peine tu rêvas !

Comme le diamant, quand le feu le vient prendre,
Disparaît tout entier, et sans laisser de cendre
Au regard ébloui,
Comme un rayon s'enfuit sans rien jeter de sombre,
Sur la terre après toi tu n'as pas laissé d'ombre,
Esprit évanoui !

Doux et blond compagnon de toute mon enfance,
Oh ! dis-moi, maintenant, frère marqué d'avance
Pour un morne avenir ;
Maintenant que la mort a rallumé ta flamme,
Maintenant que la mort a réveillé ton âme,
Tu dois te souvenir !

Tu dois te souvenir de nos jeunes années !
Quand les flots transparents de nos deux destinées
Se côtoyaient encor,
Lorsque Napoléon flamboyait comme un phare,
Et qu'enfants nous prêtions l'oreille à sa fanfare
Comme une meute au cor !

Tu dois te souvenir des vertes Feuillantines,
Et de la grande allée où nos voix enfantines,
Nos purs gazouillements,
Ont laissé dans les coins des murs, dans les fontaines,
Dans le nid des oiseaux et dans le creux des chênes,
Tant d'échos si charmants !

O temps ! jours radieux, aube trop tôt ravie !
Pourquoi Dieu met-il donc le meilleur de la vie
Tout au commencement ?
Nous naissions ! on eût dit que le vieux monastère
Pour nous voir rayonner ouvrait avec mystère
Son doux regard dormant.

T'en souviens-tu mon frère ? après l'heure d'étude,
Oh ! comme nous courions dans cette solitude !
Sous les arbres blottis,
Nous avions, en chassant quelque insecte qui saute,
L'herbe jusqu'aux genoux, car l'herbe était bien haute,
Nos genoux bien petits.

Vives têtes d'enfants par la course effareés,
Nous poursuivions dans l'air cent ailes bigarrées.
Le soir nous étions las ;
Nous revenions, jouant avec tout ce qui joue,
Frais, joyeux, et tous deux baisés à pleine joue
Par notre mère, hélas !

Elle grondait :—Voyez comme ils sont faits ! ces hommes !
Les monstres ! ils auront cueilli toutes nos pommes.
Pourtant nous les aimons.
Madame, les garçons sont le souci des mères ;
Car ils ont la fureur de courir dans les pierres
Comme font les démons !—

Puis un même sommeil, nous berçant comme un hôte,
Tous deux au même lit nous couchait côte à côte ;
Puis un même réveil.
Puis, trempé dans un lait sorti chaud de l'étable,
Le même pain faisait rire à la même table
Notre appétit vermeil !

Et nous recommencions nos jeux, cueillant par gerbe
Les fleurs, tous les bouquets qui réjouissent l'herbe,
Le lis à Dieu pareil,

Surtout ces fleurs de flamme et d'or qu'on voit, si belles,
Luire à terre en avril comme des étincelles
Qui tombent du soleil !

On nous voyait tous deux, gaieté de la famille,
Le front épanoui, courir sous la charmille,
L'œil de joie enflammé...—
Hélas ! hélas ! quel deuil pour ma tête orpheline !
Tu vas donc désormais dormir sur la colline,
Mon pauvre bien-aimé !

Tu vas dormir là-haut sur la colline verte,
Qui, livrée à l'hiver, à tous les vents ouverte,
A le ciel pour plafond :
Tu vas dormir, poussière, au fond d'un lit d'argile ;
Et moi je resterai parmi ceux de la ville
Qui parlent et qui vont !

LES RAYONS ET LES OMBRES (1840).

Ce recueil, comme les précédents, traduit les émotions et les impressions personnelles du poète durant cette période troublée du règne de Louis-Philippe qui fut marquée par une des plus magnifiques explosions littéraires de tous les temps.

Le poète, ne trouvant dans les faits extérieurs aucune grande cause d'enthousiasme, aucun grand sujet d'inspiration, se concentre en lui-même ou se rejette sur les spectacles toujours grandioses de la nature.

On aime à relire le poème *Oceano nox*, où en présence de la mer et de la nuit qui s'étend sur elle, le poète songe aux deuils qu'elles ont faits toutes deux. La pièce intitulée *Regard jeté dans une mansarde* est une protestation contre le scepticisme voltairien ; le poète y encadre, dans le plus gracieux intérieur, le profil d'une jolie ouvrière à laquelle il recommande de rester sage et de ne pas lire Voltaire. Nous ne saurions trop recommander la lecture de cette poésie aux jeunes âmes tentées de lire des ouvrages dangereux, qui tuent du même coup la pudeur et la foi.

REGARD JETÉ DANS UNE MANSARDE.

I

L'église est vaste et haute. A ses clochers superbes
L'ogive en fleur suspend ses trèfles et ses gerbes ;
Son portail resplendit, de sa rose pourvu ;
Le soir fait fourmiller sous la voussure énorme
Anges, vierges, le ciel, l'enfer sombre et difforme,
Tout un monde effrayant comme un rêve entrevu.

Mais ce n'est pas l'église et ses voûtes sublimes,
Ses portes, ses vitraux, ses lueurs, ses abîmes,
Sa façade et ses tours, qui fascine mes yeux ;
Non ; c'est tout près, dans l'ombre où l'âme aime à descen-
Cette chambre d'où sort un chant sonore et tendre, [dre,
Posée au bord d'un toit comme un oiseau joyeux.

Oui, l'édifice est beau, mais cette chambre est douce.
J'aime le chêne altier moins que le nid de mousse,
J'aime le vent des prés plus que l'âpre ouragan ;
Mon cœur, quand il se perd sur les vagues béantes,
Préfère l'algue obscure aux falaises géantes,
Et l'heureuse hirondelle au splendide Océan.

II

Frais réduit ! à travers une claire feuillée
Sa fenêtre petite et comme émerveillée
S'épanouit auprès du gothique portail.
Sa verte jalousie à trois clous accrochée,
Par un bout s'échappant, par l'autre rattachée,
S'ouvre coquettement comme un grand éventail.

Au dehors un beau lis, qu'un prestige environne,
Emplit de sa racine et de sa fleur couronne,
—Tout près de la gouttière où dort un chat sournois,—
Un vase à forme étrange en porcelaine bleue
Où brille, avec des paons ouvrant leur large queue,
Ce beau pays d'azur que rêvent les Chinois.

Et dans l'intérieur par moments luit et passe
Une ombre, une figure, une fée, une grâce,

Jeune fille du peuple au chant plein de bonheur,
Orpheline, dit-on, et seule en cet asile,
Mais qui parfois a l'air, tant son front est tranquille,
De voir distinctement la face du Seigneur.

On sent, rien qu'à la voir, sa dignité profonde.
De ce cœur sans limon nul vent n'a troublé l'onde
Ce tendre oiseau qui jase ignore l'oiseleur.
L'aile du papillon a toute sa poussière.
L'âme de l'humble vierge a toute sa lumière.
La perle de l'aurore est encor dans la fleur.

A l'obscure mansarde il semble que l'œil voie
Aboutir doucement tout un monde de joie,
La place, les passants, les enfants, leurs ébats,
Les femmes sous l'église à pas lents disparues,
Les fronts épanouis par la chanson des rues,
Mille rayons d'en haut, mille reflets d'en bas.

Fille heureuse ! autour d'elle ainsi qu'autour d'un temple
Tout est modeste et doux, tout donne un bon exemple.
L'abeille fait son miel, la fleur rit au ciel bleu,
La tour répand de l'ombre, et devant la fenêtre,
Sans faute, chaque soir, pour obéir au maître,
L'astre allume humblement sa couronne de feu.

Sur son beau col, empreint de virginité pure,
Point d'altière dentelle ou de riche guipure ;
Mais un simple mouchoir noué pudiquement.
Pas de perle à son front, mais aussi pas de ride,
Mais un œil chaste et vif, mais un regard limpide,
Où brille le regard, que sert le diamant ?

III

L'angle de la cellule abrite un lit paisible.
Sur la table est ce livre où Dieu se fait visible,
La légende des saints, seul et vrai panthéon.
Et dans un coin obscur, près de la cheminée,
Entre la bonne Vierge et le buis de l'année,
Quatre épingles au mur fixent Napoléon.

Cet aigle en cette cage !—et pourquoi non ? dans l'ombre
De cette chambre étroite et calme, où rien n'est sombre,

Où dort la belle enfant, douce comme son lis,
Où tant de paix, de grâce et de joie est versée,
Je ne hais pas d'entendre au fond de ma pensée
Le bruit des lourds canons roulant vers Austerlitz.

Et près de l'empereur devant qui tout s'incline,
—O légitime orgueil de la pauvre orpheline !—
Brille une croix d'honneur, signe humble et triomphant,
Croix d'un soldat tombé comme tout héros tombe,
Et qui, père endormi, fait du fond de sa tombe,
Veiller un peu de gloire auprès de son enfant.

IV

Croix de Napoléon ! joyau guerrier ! pensée !
Couronne de laurier de rayons traversée !
Quand il menait ses preux aux combats acharnés,
Il la laissait, afin de conquérir la terre,
Pendre sur tous les fronts durant toute la guerre,
Puis, la grande œuvre faite, il leur disait : Venez !

Puis il donnait sa croix à ces hommes stoïques,
Et des larmes coulaient de leurs yeux héroïques ;
Muets, ils adoraient leur demi-dieu vainqueur.
On eût dit qu'allumant leur âme avec son âme,
En touchant leur poitrine avec son doigt de flamme,
Il leur faisait jaillir cette étoile du cœur !

V

Le matin elle chante et puis elle travaille,
Sérieuse, les pieds sur sa chaise de paille,
Cousant, taillant, brodant quelques dessins choisis ;
Et, tandis que, songeant à Dieu, simple et sans crainte,
Cette vierge accomplit sa tâche auguste et sainte,
Le silence rêveur à sa porte est assis.

Ainsi, Seigneur, vos mains couvrent cette demeure.
Dans cet asile obscur qu'aucun souci n'effleure,
Rien qui ne soit sacré, rien qui ne soit charmant !
Cette âme, en vous priant pour ceux dont la nef sombre,
Peut monter chaque soir vers vous sans faire d'ombre
Dans la sérénité de votre firmament !

Nul danger ! nul écueil !...—Si ! l'aspic est dans l'herbe !
Hélas ! hélas ! le ver est dans le fruit superbe !
Pour troubler une vie, il suffit d'un regard.
Le mal peut se montrer même aux clartés d'un cierge.
La curiosité qu'a l'esprit de la vierge
Fait une plaie au cœur de la femme plus tard.

Plein de ces chants honteux, dégoût de la mémoire,
Un vieux livre est là-haut sur une vieille armoire,
Par quelque vil passant dans cette ombre oublié ;
Roman du dernier siècle ! œuvre d'ignominie !
Voltaire alors régnait, ce singe de génie,
Chez l'homme en mission par le diable envoyé.

VI

Époque qui gardas, de vin, de sang rougie,
Même en agonisant, l'allure de l'orgie !
O dix-huitième siècle, impie et châtié !
Société sans Dieu, qui par Dieu fus frappée !
Qui, brisant sous la hache et le sceptre et l'épée,
Jeune offensas l'amour, et vieille la pitié !

Table d'un long festin qu'un échafaud termine !
Monde, aveugle pour Christ, que Satan illumine !
Honte à tes écrivains devant les nations !
L'ombre de tes forfaits est dans leur renommée,
Comme d'une chaudière il sort une fumée,
Leur sombre gloire sort des révolutions !

VII

Frêle barque assoupie à quelques pas d'un gouffre !
Prends garde, enfant ! cœur tendre où rien encor ne souffre !
O pauvre fille d'Ève ! ô pauvre jeune esprit !
Voltaire, le serpent, le doute, l'ironie,
Voltaire est dans un coin de ta chambre bénie !
Avec son œil de flamme il t'espionne et rit.

Oh ! tremble ! ce sophiste a sondé bien des fanges !
Oh ! tremble ! ce faux sage a perdu bien des anges !
Ce démon, noir milan, fond sur les cœurs pieux,
Et les brise, et souvent, sous ses griffes cruelles,
Plume à plume j'ai vu tomber ces blanches ailes
Qui font qu'une âme vole et s'enfuit dans les cieux !

Il compte de ton sein les battements sans nombre.
Le moindre mouvement de ton esprit dans l'ombre,
S'il penche un peu vers lui, fait resplendir son œil.
Et, comme un loup rôdant, comme un tigre qui guette,
Par moments, de Satan, visible au seul poète,
La tête monstrueuse apparaît à ton seuil !

VIII

Hélas ! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme,
Tu sentirais soudain Dieu mourir dans ton âme.
Ce soir tu pencherais ton front triste et boudeur
Pour voir passer au loin dans quelque verte allée
Les chars étincelants à la roue étoilée,
Et demain tu rirais de la sainte pudeur !

Ton lit, troublé la nuit de visions étranges,
Ferait fuir le sommeil, le plus craintif des anges !
Tu ne dormirais plus, tu ne chanterais plus ;
Et ton esprit, tombé dans l'océan des rêves,
Irait, déraciné comme l'herbe des grèves,
Du plaisir à l'opprobre et du flux au reflux !

IX

Oh ! la croix de ton père est là qui te regarde !
La croix du vieux soldat mort dans la vieille garde
Laisse-toi conseiller par elle, ange tenté,
Laisse-toi conseiller, guider, sauver peut-être
Par ce lis fraternel penché sur ta fenêtre,
Qui mêle son parfum à ta virginité !

Par toute ombre qui passe en baissant la paupière !
Par les vieux saints rangés sous le portail de pierre !
Par la blanche colombe aux rapides adieux !
Par l'orgue ardent dont l'hymne en longs sanglots se brise !
Laisse-toi conseiller par la pensive église !
Laisse-toi conseiller par le ciel radieux !

Laisse-toi conseiller par l'aiguille ouvrière,
Présente à ton labeur, présente à ta prière ;
Qui dit tout bas : Travaille !—Oh ! crois-la !—Dieu, vois-tu !
Fit naître du travail, que l'insensé repousse,
Deux filles : la vertu, qui fait la gaîté douce,
Et la gaîté, qui rend charmante la vertu !

Entends ces mille voix, d'amour accentuées,
Qui passent dans le vent, qui tombent des nuées,
Qui montent vaguement des seuils silencieux,
Que la rosée apporte avec ses chastes gouttes,
Que le chant des oiseaux te répète, et qui toutes
Te disent à la fois : Sois pure sous les cieux !

Sois pure sous les cieux ! comme l'onde et l'aurore,
Comme le joyeux nid, comme la tour sonore,
Comme la gerbe blonde, amour du moissonneur,
Comme l'astre incliné, comme la fleur penchante,
Comme tout ce qui rit, comme tout ce qui chante,
Comme tout ce qui dort dans la paix du Seigneur !

Sois calme. Le repos va du cœur au visage,
La tranquillité fait la majesté du sage.
Sois joyeuse. La foi vit sans l'austérité ;
Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes ;
La joie est la chaleur qui jette dans les âmes
Cette clarté d'en haut qu'on nomme Vérité.

La joie est pour l'esprit une riche ceinture.
La joie adoucit tout dans l'immense nature.
Dieu sur les vieilles tours pose le nid charmant
Et la broussaille en fleur qui luit dans l'herbe épaisse,
Car la ruine même autour de sa tristesse
A besoin de jeunesse et de rayonnement !

Sois bonne. La bonté contient les autres choses.
Le Seigneur indulgent sur qui tu te reposes
Compose de bonté le penseur fraternel.
La bonté, c'est le fond des natures augustes,
D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes,
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

Ainsi, tu resteras, comme un lis, comme un cygne,
Blanche entre les fronts purs marqués d'un divin signe.
Et tu seras de ceux qui, sans peur, sans ennuis,
Des saintes actions amassant la richesse
Rangent leur barque au port, leur vie à la sagesse,
Et, priant tous les soirs, dorment toutes les nuits !

LE POÈTE A LUI-MÊME.

Tandis que sur les bois, les prés et les charmilles,
S'épanchent la lumière et la splendeur des cieux,
Toi, poëte serein, répands sur les familles,
Répands sur les enfants et sur les jeunes filles,
Répands sur les vieillards ton chant religieux !

Montre du doigt la rive à tous ceux qu'une voile
Traîne sur le flot noir par les vents agité :
Aux vierges, l'innocence, heureuse et noble étoile ;
A la foule, l'autel que l'impiété voile ;
Aux jeunes, l'avenir ; aux vieux, l'éternité !

Fais filtrer ta raison dans l'homme et dans la femme,
Montre à chacun le vrai du côté saisissant.
Que tout penseur en toi trouve ce qu'il réclame.
Plonge Dieu dans les cœurs, et jette dans chaque âme
Un mot révélateur propre à ce qu'elle sent.

Ainsi, sans bruit dans l'ombre, ô songeur solitaire,
Ton esprit, d'où jaillit ton vers que Dieu bénit,
Du peuple sous tes pieds perce le crâne austère ;—
Comme un coin lent et sûr, dans les flancs de la terre,
La racine du chêne entr'ouvre le granit.

Juin 1839.

FIAT VOLUNTAS.

Pauvre femme ! son lait à sa tête est monté.
Et, dans ses froids salons, le monde a répété,
Parmi les vains propos que chaque jour emporte,
Hier, qu'elle était folle, aujourd'hui qu'elle est morte,
Et, seul au champ des morts, je foule ce gazon,
Cette tombe où sa vie a suivi sa raison !

Folle ! morte ! pourquoi ? mon Dieu ! pour peu de chose !
Pour un fragile enfant dont la paupière est close,
Pour un doux nouveau-né, tête aux fraîches couleurs,
Qui naguère à son sein, comme une mouche aux fleurs,

Pendait, riait, pleurait, et, malgré ses prières,
Troublant tout leur sommeil durant des nuits entières,
Faisait mille discours, pauvre petit ami !
Et qui ne dit plus rien, car il est endormi.

Quand elle vit son fils, le soir d'un jour bien sombre,
Car elle l'appelait son fils, cette vaine ombre !
Quand elle vit l'enfant glacé dans sa pâleur,
—Oh ! ne consolez point une telle douleur !
Elle ne pleura pas. Le lait avec la fièvre
Soudain troubla sa tête et fit trembler sa lèvre ;
Et depuis ce jour-là, sans voir et sans parler,
Elle allait devant elle et regardait aller !
Elle cherchait dans l'ombre une chose perdue,
Son enfant disparu dans la vague étendue ;
Et par moment penchait son oreille en marchant,
Comme si sous la terre elle entendait un chant !

Une femme du peuple, un jour que dans la rue
Se pressait sur ses pas une foule accourue,
Rien qu'à la voir souffrir devina son malheur.
Les hommes, en voyant ce beau front sans couleur,
Et cet œil froid toujours suivant une chimère,
S'écriaient : Pauvre folle ! elle dit : Pauvre mère !

Pauvre mère, en effet ! Un soupir étouffant
Parfois coupait sa voix qui murmurait : L'enfant !
Parfois elle semblait, dans la cendre enfouie,
Chercher une lueur au ciel évanouie ;
Car la jeune âme enfuie, hélas ! de sa maison,
Avait en s'en allant emporté sa raison !

On avait beau lui dire, en parlant à voix basse,
Que la vie est ainsi ; que tout meurt, que tout passe ;
Et qu'il est des enfants—mères, sachez-le bien !
Que Dieu, qui prête tout et qui ne donne rien,
Pour rafraîchir nos fronts avec leurs ailes blanches,
Met comme des oiseaux pour un jour sur nos branches !
On avait beau lui dire, elle n'entendait pas.
L'œil fixe, elle voyait toujours devant ses pas
S'ouvrir les bras charmants de l'enfant qui l'appelle.
Elle avait des hochets fait une humble chapelle.
C'est ainsi qu'elle est morte,—en deux mois, sans efforts ;—
Car rien n'est plus puissant que ces petits bras morts

Pour tirer promptement les mères dans la tombe.
Où l'enfant est tombé bientôt la femme tombe.
Qu'est-ce qu'une maison dont le seuil est désert ?
Qu'un lit sans un berceau ? Dieu clément ! à quoi sert
Le regard maternel sans l'enfant qui repose ?
A quoi bon ce sein blanc sans cette bouche rose ?

Après avoir longtemps, le cœur mort, les yeux morts,
Erré sur le tombeau comme étant en dehors,
—Longtemps ! ce sont ici des paroles humaines,
Hélas ! il a suffi de bien peu de semaines ! —
Malheureuse ! en deux mois tout s'est évanoui.
Hier elle était folle, elle est morte aujourd'hui !

Il suffit qu'un oiseau vienne sur une rive
Pour qu'un deuxième oiseau tout en hâte l'y suive.
Sur deux il en est un toujours qui va devant.
Après avoir à peine ouvert son aile au vent,
Il vint, le bel enfant, s'abattre sur la tombe ;
Elle y vint après lui comme une autre colombe.

On a creusé la terre, et là, sous le gazon,
On a mis la nourrice auprès du nourrisson.

Et moi je dis :—Seigneur ! votre règle est austère !
Seigneur ! vous avez mis partout un noir mystère,
Dans l'homme et dans l'amour, dans l'arbre et dans l'oiseau,
Et jusque dans ce lait que réclame un berceau,
Ambroisie et poison, doux miel, liqueur amère,
Fait pour nourrir l'enfant ou pour tuer la mère !

Février 1837.

OCEANO NOX

Saint-Valery-sur-Somme.

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !

Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sous les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'un a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées.
Maint joyeux cercle, assis sur des ancres rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms d'ombres couverts,
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
Tandis que vous dormez dans les goëmons verts !

On demande :—Où sont-ils ? sont-ils rois dans quelque île ?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile ? —
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre Océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue ?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots, que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

Juillet 1836.

LES CHATIMENTS (1853)

Victor Hugo écrivit cet ouvrage pendant son exil à Jersey. C'est une sorte de pamphlet politique où l'auteur flagelle impitoyablement tous ses adversaires, quels qu'ils soient, sans égards pour aucun. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à cette espèce de satire, c'est d'être tellement virulente qu'on ne saurait la justifier, même en donnant pour excuse au poète l'indignation que pouvait produire en son âme ce qu'il considérait comme la perpétration d'un crime. En outre, la violence des pensées, la brutalité, quelquefois la trivialité des expressions gâtent les meilleurs passages. On doit surtout reprocher au vigoureux satirique de confondre sans cesse dans ses attaques le catholicisme et l'Empire, de jeter à profusion les injures contre ce qui est le plus digne du respect des hommes. Aussi nous n'en citerons que la pièce intitulée : *l'Expiation*, admirable au point de vue de l'énergie des expressions et de la beauté des tableaux ; mais nous laisserons à l'auteur la responsabilité de son appréciation des coups d'Etat dn 18 brumaire an VIII (9 et 10 novembre 1799) et du 2 décembre 1851. L'histoire impartiale de l'avenir pourra seule en porter un jugement équitable.

L'EXPIATION

I

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.

Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre :
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours ! la froide bise
Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre ;
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude, vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul ;
Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
—Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
Deux ennemis ! le Czar, le Nord. Le Nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus.
Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chutes d'Annibal ! Lendemains d'Attila !
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières.
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney, que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !
Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.

L'empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la neige semées :
—Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées ?—
Alors il s'entendit appeler par son nom
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : non.

II

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! — C'était Blücher

L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme.
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, ou se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! l'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde, cria-t-il, —
Et Lanciers, Grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, Canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur Dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps,
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantait les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et se tordant les bras, cria : Sauve qui peut !
Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches

Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient !—En un clin
Comme s'envole au vent une paille enflammée, [d'œil,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encore d'avoir vu la fuite des géants !

Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve ;
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux ;—et dans l'épreuve
Sentant confusément revenir son remords,
Levant les mains au ciel, il dit : — mes soldats morts,
Moi vaincu ! mon empire est brisé comme verre.
Est-ce le châtiment cette fois, Dieu sévère ? —
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
Il entendit la voix qui lui répondait : Non !

III

Il croula. Dieu changea la chaîne de l'Europe.

Il est, au fond des mers que la brume enveloppe,
Un roc hideux, débris des antiques volcans.
Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,
Saisit, pâle et vivant, ce voleur du tonnerre,
Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire
Le clouer, excitant par son rire moqueur
Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.

Evanouissement d'une splendeur immense !
Du soleil qui se lève à la nuit qui commence,
Toujours l'isolement, l'abandon, la prison ;
Un soldat rouge au seuil, la mer à l'horizon.
Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace,
Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe.
Toujours le bruit des flots, toujours le bruit des vents !
Adieu, tente de pourpre aux panaches mouvants,

Adieu, le cheval blanc que César éperonne !
Plus de tambours battant aux champs, plus de couronne,
Plus de rois prosternés dans l'ombre avec terreur,
Plus de manteau traînant sur eux, plus d'empereur !
Napoléon était retombé Bonaparte.
Comme un Romain blessé par la flèche du Parthe,
Saignant, morne, il songeait à Moscou qui brûla.
Un caporal anglais lui disait : halte-là !
Son fils aux mains des rois, sa femme au bras d'un autre.
Plus vil que le pourceau qui dans l'égout se vautre,
Son sénat, qui l'avait adoré, l'insultait.
Aux bords des mers, à l'heure où la bise se tait,
Sur les escarpements croulant en noirs décombres,
Il marchait, seul, rêveur, captif des vagues sombres.
Sur les monts, sur les flots, sur les cieux, triste et fier,
L'œil encore ébloui des batailles d'hier,
Il laissait sa pensée errer à l'aventure.
Grandeur, gloire, ô néant ! calme de la nature !
Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.
Des rois, ses guichetiers, avaient pris un compas
Et l'avaient enfermé dans un cercle inflexible.
Il expirait. La mort de plus en plus visible
Se levait dans sa nuit et croissait à ses yeux
Comme le froid matin d'un jour mystérieux.
Son âme palpitait, déjà presque échappée.
Un jour enfin il mit sur son lit son épée,
Et se coucha près d'elle, et dit : c'est aujourd'hui !
On jeta le manteau de Marengo sur lui.
Ses batailles du Nil, du Danube, du Tibre,
Se penchaient sur son front ; il dit : me voici libre !
Je suis vainqueur ! je vois mes aigles accourir !
Et, comme il retournait sa tête pour mourir,
Il aperçut, un pied dans la maison déserte,
Hudson-Lowe guettant par la porte entr'ouverte.
Alors, géant broyé sous le talon des rois,
Il cria : — la mesure est comble cette fois !
Seigneur ! c'est maintenant fini ! Dieu que j'implore,
Vous m'avez châtié ! — la voix dit : — Pas encore !

IV

O noirs événements, vous fuyez dans la nuit !
L'empereur mort tomba sur l'empire détruit.
Napoléon alla s'endormir sous le saule.
Et les peuples alors, de l'un à l'autre pôle,

Oubliant le tyran, s'éprirent du héros.
Les poëtes, marquant au front les rois bourreaux,
Consolèrent, pensifs, cette gloire abattue.
A la colonne veuve on rendit sa statue.
Quand on levait les yeux, on le voyait debout
Au-dessus de Paris, serein, dominant tout,
Seul, le jour dans l'azur et la nuit dans les astres.
Panthéons, on grava son nom sur vos pilastres !
On ne regarda plus qu'un seul côté des temps ;
On ne se souvint plus que des jours éclatants ;
Cet homme étrange avait comme enivré l'histoire ;
La justice à l'œil froid disparut sous sa gloire ;
On ne vit plus qu'Eylau, Ulm, Arcole, Austerlitz ;
Comme dans les tombeaux des Romains abolis,
On se mit à fouiller dans ces grandes années ;
Et vous applaudissiez, nations inclinées,
Chaque fois qu'on tirait de ce sol souverain
Ou le consul de marbre ou l'empereur d'airain.

V

Le nom grandit quand l'homme tombe ;
Jamais rien de tel n'avait lui.
Calme, il écoutait dans sa tombe
La terre qui parlait de lui.

La terre disait : " La victoire
" A suivi cet homme en tous lieux ;
" Jamais tu n'as vu, sombre histoire,
" Un passant plus prodigieux !

" Gloire au maître qui dort sous l'herbe !
" Gloire à ce grand audacieux !
" Nous l'avons vu gravir, superbe,
" Les premiers échelons des cieux !

" Il envoyait, âme acharnée,
" Prenant Moscou, prenant Madrid,
" Lutter contre la destinée
" Tous les rêves de son esprit.

" A chaque instant, rentrant en lice,
" Cet homme, aux gigantesques pas,
" Proposait quelque grand caprice
" A Dieu, qui n'y consentait pas,

" Il n'était presque plus un homme,
" Il disait, grave et rayonnant,
" En regardant fixement Rome :
" C'est moi qui règne maintenant !

" Il voulait, héros et symbole,
" Pontife et roi, phare et volcan,
" Faire du Louvre un Capitole
" Et de Saint-Cloud un Vatican,

" César, il eût dit à Pompée :
" Sois fier d'être mon lieutenant !
" On voyait luire son épée
" Au fond d'un nuage tonnant.

" Il voulait, dans les frénésies
" De ses vastes ambitions
" Faire devant ses fantaisies
" Agenouiller les nations,

" Ainsi qu'en une urne profonde,
" Mêler races, langues, esprits,
" Répandre Paris sur le monde,
" Enfermer le monde en Paris !

" Comme Cyrus dans Babylone,
" Il voulait, sous sa large main,
" Ne faire du monde qu'un trône
" Et qu'un peuple du genre humain,

" Et bâtir, malgré les huées,
" Un tel empire sous son nom,
" Que Jéhovah dans les nuées
" Fût jaloux de Napoléon ! "

VI

Enfin, mort triomphant, il vit sa délivrance,
Et l'océan rendit son cercueil à la France.

L'homme, depuis douze ans, sous le dôme doré,
Reposait, par l'exil et par la mort sacré ;
En paix ! — quand on passait près du monument sombre,
On se le figurait, couronne au front, dans l'ombre,

Dans son manteau semé d'abeilles d'or, muet,
Couché sous cette voûte où rien ne remuait,
Lui, l'homme qui trouvait la terre trop étroite,
Le sceptre en sa main gauche, et l'épée en sa droite,
A ses pieds son grand aigle ouvrant l'œil à demi,
Et l'on disait : c'est là qu'est César endormi !
Laissant dans la clarté marcher l'immense ville,
Il dormait ; il dormait confiant et tranquille.

VII

Une nuit, — c'est toujours la nuit dans le tombeau, —
Il s'éveilla, Luisant comme un hideux flambeau,
D'étranges visions emplissaient sa paupière ;
Des rires éclataient sous son plafond de pierre ;
Livide, il se dressa, la vision grandit ;
O terreur ! une voix qu'il reconnut lui dit :

— Réveille-toi, Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène
L'exil, les rois geôliers, l'Angleterre hautaine
Sur ton lit accoudée à ton dernier moment,
Sire, cela n'est rien, Voici le châtiment !

La voix alors devint âpre, amère, stridente,
Comme le noir sarcasme et l'ironie ardente ;
C'était le rire amer mordant un demi-dieu.

— Sire, on t'a retiré de ton Panthéon bleu !
Sire ! on t'a descendu de ta haute colonne !
Regarde : des brigands, dont l'essaim tourbillonne,
D'affreux bohémiens, des vainqueurs de charnier
Te tiennent dans leurs mains et t'ont fait prisonnier.
A ton orteil d'airain leur patte infâme touche.
Ils t'ont pris. Tu mourus, comme un astre se couche,
Napoléon le Grand, empereur ; tu renais
Bonaparte, écuyer du cirque Beauharnais.
Te voilà dans leurs rangs, on t'a, l'on te harnache.
Ils t'appellent tout haut grand homme, entre eux, ganache.
Ils traînent sur Paris, qui les voit s'étaler,
Des sabres qu'au besoin ils sauraient avaler.
Aux passants attroupés devant leur habitacle,
Ils disent, entends-les : — Empire à grand spectacle !
Nous sommes les neveux du grand Napoléon !
Et Fould, Magnan, Rouher, Parieu caméléon,

Font rage. Ils vont montrant un sénat d'automates.
Ils ont pris de la paille au fond des casemates
Pour empailler ton aigle, ô vainqueur d'Iéna !
Il est là, mort, gisant, lui qui si haut plana,
Et du champ de bataille il tombe au champ de foire.
Sire, de ton vieux trône ils recousent la moire.
Ayant dévalisé la France au coin d'un bois,
Ils ont à leurs haillons du sang, comme tu vois.
Ta gloire est un gros vin dont leur honte se grise ;
Cartouche essaye et met ta redingote grise ;
On quête des liards dans le petit chapeau ;
Pour tapis sur la table ils ont mis ton drapeau ;
A cette table immonde où le grec devient riche,
Avec le paysan, on boit, on joue, on triche.
Tu te mêles, compère, à ce tripot hardi,
Et ta main qui tenait l'étendard de Lodi,
Cette main qui portait la foudre, ô Bonaparte,
Aide à piper les dés et fait sauter la carte.
Ils te forcent à boire avec eux, et Carlier
Pousse amicalement d'un coude familier
Votre majesté, sire, et Piétri dans son antre
Vous tutoie, et Maupas vous tape sur le ventre.
Faussaires, meurtriers, escrocs, forbans, voleurs,
Ils savent qu'ils auront, comme toi, des malheurs ;
Leur soif en attendant vide la coupe pleine,
A ta santé ; Poissy trinque avec Sainte-Hélène.

Regarde ! bals, sabbats, fêtes matin et soir.
La foule au bruit qu'ils font se culbute pour voir ;
Debout sur le tréteau qu'assiége une cohue
Qui rit, bâille, applaudit, tempête, siffle, hue,
Entouré de pasquins agitant leur grelot,
— Commencer par Homère et finir par Callot !
Épopée ! épopée ! oh ! quel dernier chapitre ! —
Entre Troplong paillasse et Chaix-d'Est-Ange pître,
Devant cette baraque, abject et vil bazar
Où Mandrin mal lavé se déguise en César,
Riant, l'affreux bandit, dans sa moustache épaisse,
Toi, spectre impérial, tu bats la grosse caisse ! —

L'horrible vision s'éteignit. — L'empereur,
Désespéré, poussa dans l'ombre un cri d'horreur,
Baissant les yeux, dressant ses mains épouvantées ;
Les Victoires de marbre à la porte sculptées,

Fantômes blancs debout hors du sépulcre obscur,
Se faisaient du doigt signe et, s'appuyant au mur,
Écoutaient le titan pleurer dans les ténèbres.
Et Lui, cria : démon aux visions funèbres,
Toi qui me suis partout, que jamais je ne vois,
Qui donc es-tu ? — Je suis ton crime, dit la voix. —
La tombe alors s'emplit d'une lumière étrange
Semblable à la clarté de Dieu quand il se venge ;
Pareils aux mots que vit resplendir Balthazar,
Deux mots dans l'ombre écrits flamboyaient sur César ;
Bonaparte, tremblant comme un enfant sans mère,
Leva sa face pâle et lut : DIX-HUIT BRUMAIRE !

Jersey, 30 novembre 1852.

FRAGMENTS DIVERS.

Sous ce titre nous réunissons quelques beaux passages que nous avons recueillis çà et là dans les œuvres dont nous ne voulions pas faire une mention spéciale.

VERS ÉCRITS AU BAS D'UN CRUCIFIX.

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à Lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à Lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à Lui, car il demeure

LES MARTYRS.

Une nuit que j'avais, devant mes yeux obscurs,
Un fantôme de ville et des spectres de murs,
J'ai, comme au fond d'un rêve où rien n'a plus de forme,
Entendu, près des tours d'un temple au dôme énorme,
Une voix qui sortait de dessous un monceau
De blocs noirs d'où le sang coulait en longs ruisseaux,
Cette voix murmurait des chants et des prières.
C'était le lapidé qui bénissait les pierres,
Etienne le martyr qui disait : " O mon front,
Rayonne ! Désormais les hommes s'aimeront ;
Jésus règne. O mon Dieu, récompensez les hommes !
Ce sont eux qui nous font les élus que nous sommes.
Joie ! amour ! pierre à pierre, ô Dieu, je vous le dis,
Mes frères m'ont jeté le seuil du paradis ! "

.....

.....

Elle était là, debout, la mère douloureuse :
L'obscurité farouche, aveugle, sombre, affreuse,
Pleurait de toutes parts autour du Golgotha.
Christ, le jour devint noir quand on vous en ôta,
Et votre dernier souffle emporta la lumière :
Elle était là, debout près du gibet, la mère !
Et je me dis : " Voilà la douleur ! " et je vins.
" Qu'avez-vous donc, lui dis-je, entre vos doigts divins ? "
Alors aux pieds du Fils saignant du coup de lance,
Elle leva sa droite et l'ouvrit en silence,
Et je vis dans ses mains l'étoile du matin."

.....

.....

Mais la foule s'écrie : " Oui, sans doute, c'est beau
Le martyre, la mort, quand c'est un grand tombeau.

.....

Quand on s'appelle vie, avenir, prophétie !
Quand l'encensoir s'allume au feu qui vous brûla,
Quand les siècles, les temps et les peuples sont là,
Qui vous dressent, parmi leurs brumes et leurs voiles,
Un cénotaphe énorme au milieu des étoiles,
Si bien que la nuit semble être le drap du deuil,
Et que les astres sont les cierges du cercueil.

.....

Quand on s'entend crier par les murs, par les pierres,
Et jusque par les gonds du seuil de sa prison :
„ Tu vas de ta mémoire éclairer l'horizon ;

" Fantôme éblouissant, tu vas dorer l'histoire,
" Et, vêtu de ta mort comme d'une victoire,
" T'asseoir au fronton bleu des hommes immortels ! "
Lorsque les échafauds ont des aspects d'autels,
Qu'on se sent admiré du bourreau qui vous tue,
Que le cadavre va se relever statue,
Mourant plein de clarté, d'aube, de firmament,
D'éclat, d'honneur, de gloire, on meurt facilement.
.....
Cela plaît. On veut bien des maux qui sont sublimes.
Et l'on se dit : " Souffrons, mais souffrons sur les cimes."
Eh bien, non ! Le sublime est en bas. Le grand choix
C'est de choisir l'affront. De même que parfois
La pourpre est déshonneur, souvent la fange est lustre.
La boue imméritée atteignant l'âme illustre,
L'opprobre, ce cachot d'où l'auréole sort,
Le cul de basse-fosse où nous jette le sort,
Le fond noir de l'épreuve où le malheur nous traîne,
Sont le comble éclatant de la grandeur sereine.

PENDANT LE SIÈGE DE PARIS.

A LA PETITE JEANNE QUI VIENT D'AVOIR UN AN.

Ah ! quand je vous entends, Jeanne, et quand je vous vois
Chanter, et me parlant avec votre humble voix,
Tendre vos douces mains au-dessus de nos têtes,
Il me semble que l'onde où grondent les tempêtes
Tremble et s'éloigne avec des rugissements sourds,
Et que Dieu fait donner à la ville aux cent tours,
Désemparée ainsi qu'un navire qui sombre,
Aux énormes canons gardant le rempart sombre,
A l'univers qui penche et que Paris défend
Sa bénédiction par un petit enfant.

L'AVENIR.

Un jour, moi qui ne crains l'approche d'aucun spectre,
J'allai voir le lion de Waterloo. Je vins
Jusqu'à la sombre plaine à travers les ravins.

C'était l'heure où le jour chasse le crépuscule :
J'arrivai, je marchai droit au noir monticule.
Indigné, j'y montai ; car la gloire du sang,
Du glaive et de la mort me laisse frémissant.
Le lion se dressait sur la plaine muette ;
Je regardais d'en bas sa haute silhouette ;
Son immobilité défiait l'infini :
On sentait que ce fauve, au fond des cieux banni,
Relégué dans l'azur, fier de sa solitude,
Portait un souvenir affreux sans lassitude ;
Farouche, il était là, ce témoin de l'affront ;
Je montais, et son ombre augmentait sur mon front.
Et tout en gravissant vers l'âpre plate-forme,
Je disais : Il attend que la terre s'endorme ;
Mais il est implacable ; et, la nuit, par moment
Ce bronze doit jeter un sourd rugissement ;
Et les hommes, fuyant ce champ visionnaire,
Doutent si c'est le monstre ou si c'est le tonnerre.
J'arrivai jusqu'à lui, pas à pas m'approchant.....
J'attendais une foudre, et j'entendis un chant.
Une humble voix sortait de cette bouche énorme.
Dans cette espèce d'antre effroyable et difforme
Un rouge-gorge était venu faire son nid ;
Le doux passant ailé, que le printemps bénit,
Sans peur de la mâchoire affreusement levée,
Entre ses dents d'airain avait mis sa couvée,
Et l'oiseau gazouillait dans le lion pensif.
Le mont tragique était debout comme un récif
Dans la plaine jadis de tant de sang vermeille.
Et comme je songeais, pâle et prêtant l'oreille,
Je sentis un esprit profond me visiter,
Et, peuples, je compris que j'entendais chanter
L'espoir dans ce qui fut le désespoir naguère,
Et la paix dans la gueule horrible de la guerre.

A HENRI V.

J'étais adolescent quand vous étiez enfant ;
J'ai sur votre berceau fragile et triomphant
Chanté mon chant d'aurore ; et le vent de l'abîme
Depuis nous a jetés chacun sur une cime.

Car le malheur, lieu sombre où le sort nous admet,
Etant battu de coups de foudre, est un sommet.
Le gouffre est entre nous comme entre les deux pôles.
Vous avez le manteau de roi sur les épaules
Et dans la main le sceptre éblouissant jadis ;
Moi, j'ai des cheveux blancs au front, et je vous dis :
C'est bien. L'homme est viril et fort qui se décide
A changer sa fin triste en un fier suicide ;
Qui sait tout abdiquer, hormis son vieil honneur,
Qui cherche l'ombre ainsi qu'Hamlet dans Elseneur,
Et qui, se sentant grand surtout comme fantôme,
Ne vend pas son drapeau, même au prix d'un royaume.
Le lis ne peut cesser d'être blanc. Il est bon,
Certes, de demeurer Capet, étant Bourbon ;
Vous avez raison d'être honnête homme. L'histoire
Est une région de chute et de victoire,
Où plus d'un vient ramper, où plus d'un vient sombrer.
Mieux vaut en bien sortir, prince, qu'y mal entrer. (1)

LA SIESTE.

JEANNE DORT DANS SON BERCEAU, NUAGE FAIT AVEC DE LA DENTELLE.

On croit en la voyant dans ce frais berceau-là,
Voir une lueur rose au fond d'un falbala ;
On la contemple, on rit, on sent fuir la tristesse,
Et c'est un astre, ayant de plus la petitesse ;
L'ombre, amoureuse d'elle, a l'air de l'adorer,
Le vent retient son souffle et n'ose respirer.
Soudain, dans l'humble et chaste alcôve maternelle,
Versant tout le matin qu'elle a dans la prunelle,
Elle ouvre sa paupière, étend un bras charmant,
Agite un pied, puis l'autre, et si divinement,
Que les fronts dans l'azur se penchent pour l'entendre.
Elle gazouille. — Alors, de sa voix la plus tendre,
Couvant des yeux l'enfant que Dieu fait rayonner,
Cherchant le plus doux nom qu'elle puisse donner
A sa joie, à son ange en fleur, à sa chimère :
— Te voilà réveillée, horreur ! lui dit sa mère."

Ce dernier trait. charmant de naturel, indique chez

Victor Hugo le véritable sentiment des choses de l'enfance et des mille formes de l'amour des mères et des grands-parents. Il faut avoir senti profondément ces impressions, pour les rendre sous cet aspect intime et pénétrant.

LE PAIN SEC.

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
" Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
Je ne me ferai plus griffer par le minet."
Mais on s'est récrié ! — " Cette enfant vous connaît ;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche,
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible. A chaque instant
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se défend.
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête ,
Vous démolissez tout." Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : Je n'ai rien à répondre à cela.
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. — Vous le méritez certe,
On vous y mettra." Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
" Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures."

Par sa vérité, sa fraîcheur, son naturel, cette pièce mérite d'être classée parmi les plus délicieux poèmes enfantins.

PAUCA MEÆ.

I

Elle avait pris ce pli, dans son âge enfantin,
De venir dans ma chambre un peu chaque matin ;
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère.
Elle entrait et disait : " Bonjour, mon petit père ; "
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,
Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.
Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,
Et c'était un esprit avant d'être une femme.
Son regard reflétait la clarté de son âme.
Elle me consultait sur tout à tous moments.
Oh ! que de soirs d'hivers radieux et charmants
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
Tout près, quelques amis causant au coin du feu !
J'appelais cette vie être content de peu !
Et dire qu'elle est morte ! hélas ! que Dieu m'assiste !
Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste ;
J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux
Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.

Novembre 1846, jour des morts.

II

Quand nous habitions tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble,
Dans la maison qui touche aux bois.

Elle avait dix ans, et moi trente ;
J'étais pour elle l'univers.
— Oh ! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts ! —

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu.
Lorsqu'elle me disait : " Mon père, "
Tout mon cœur s'écriait : " Mon Dieu ! "

A travers mes songes sans nombre,
J'écoutais son parler joyeux,
Et mon front s'éclairait dans l'ombre
A la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse
Quand je la tenais par la main :
Elle cherchait des fleurs sans cesse
Et des pauvres dans le chemin.

Elle donnait comme on dérobe,
En se cachant aux yeux de tous.
Oh ! la belle petite robe
Qu'elle avait, vous rappelez-vous ?

Le soir, auprès de ma bougie,
Elle jasait à petit bruit,
Tandis qu'à la vitre rougie
Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle.
Que son bonheur était charmant !
Le ciel mettait dans sa prunelle
Ce regard qui jamais ne ment.

Oh ! je l'avais, si jeune encore,
Vue apparaître en mon destin !
C'était l'enfant de mon aurore,
Et mon étoile du matin !

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux, dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine !
Comme nous courions dans les bois !

Puis, vers la lumière isolée
Etoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur ;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des choses du ciel.
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant...—
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent.

Villequier, 4 septembre 1844.

ÉLÉGIE.

L'enfant chantait ; la mère au lit, exténuée
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant,
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée ;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et, près de la fenêtre,
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit :
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître ;
Et le petit enfant se remit à chanter...—
La douleur est un fruit : Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.

Paris, janvier 1835.

LA GRAND'MÈRE.

" Dors-tu ?...Réveille-toi, mère de notre mère !
D'ordinaire, en dormant, ta bouche remuait ;
Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière.
Mais, ce soir, on dirait la madone de pierre :
Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.

" Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume ?
Quel mal t'avons-nous fait pour ne plus nous chérir ?
Vois la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume ;
Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
Et la lampe et nous deux, nous allons tous mourir !

" Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte ;
Alors, que diras-tu quand tu t'éveilleras ?
Tes enfants à leur tour seront sourds à ta plainte.
Pour nous rendre à la vie, en invoquant ta sainte,
Il faudra bien longtemps nous serrer dans tes bras !

" Donne-nous donc tes mains dans nos mains réchauffées,
Chante-nous quelque chant du pauvre troubadour.
Dis-nous ces chevaliers qui, servis par les fées,
Pour bouquets à leur dame apportaient des trophées,
Et dont le cri de guerre était un nom d'amour.

" Dis-nous quel divin signe est funeste aux fantômes ;
Quel ermite dans l'air vit Lucifer volant ;
Quel rubis étincelle au front du roi des gnomes ;
Et si le noir démon craint plus, dans ses royaumes,
Les psaumes de Turpin que le fer de Roland.

" Ou montre-nous ta Bible et les belles images,
Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux,
L'Enfant Jésus, la crèche, et le bœuf, et les mages ;
Fais-nous lire du doigt, dans le milieu des pages,
Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous.

" Mère !...— Hélas ! par degrés s'affaisse la lumière,
L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer,
Les esprits vont peut-être entrer dans la chaumière...
Oh ! sors de ton sommeil, interromps ta prière ;
Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer ?

" Dieu que tes bras sont froids ! rouvre les yeux...Naguère
Tu nous parlais d'un monde où mènent nos pas,
Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère :
Tu parlais de la mort...Dis-nous, ô notre mère !
Qu'est-ce donc que la mort ?— Tu ne nous réponds pas..."

Leur gémissante voix longtemps se plaignit seule.
La jeune aube parut sans réveiller l'aïeule.

La cloche frappa l'air de ses funèbres coups ;
Et, le soir, un passant, par la porte entr'ouverte,
Vit, devant le saint livre et la couche déserte,
Les deux petits enfants qui priaient à genoux.

1823.

NOTES.

LOUIS XVII.
page 143.

(1) Louis XVII, fils de Louis XVI, fut enfermé au Temple avec sa famille. Après la mort de son père, il ne recouvra pas sa liberté. À la suite de timides tentatives pour le délivrer, il fut confié par la Commune de Paris à la garde du cordonnier Simon, dont les mauvais traitements causèrent vraisemblablement sa mort. Ce misérable, qui avait été donné au jeune prince sous le titre dérisoire d'instituteur, se plaisait à venir, au milieu de la nuit, tirer de son sommeil le pauvre enfant endormi, en lui disant d'une voix brutale : " Capet, éveille-toi ! " Louis XVII mourut en 1795, âgé de dix ans à peine. Voir le touchant ouvrage de M. de Beauchesne, *Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort*, 2 vol. in-12, chez Cadieux et Derome, libraires, à Montréal.

LE DERVICHE,
page 186.

(1) Un jour Ali passait : les têtes les plus hautes
Se courbaient au niveau des pieds de ses Arnautes,

Le féroce Ali, pacha de Janina, né à Tebelen ou Tepeleni. ville de l'Albanie (Turquie d'Europe), en 1741. Après avoir, à la tête de quelques bandes de Klephtes, désolé par

ses cruautés et ses pillages Janina, dont il s'était emparé, l'Albanie, le pays des Souliotes, et même la Grèce presque entière, il appuya son pouvoir sur l'alliance des Anglais. Enfin le sultan Mahmoud envoya l'assiéger ; il fut pris par ruse et égorgé, le 5 février 1822, à l'âge de 81 ans.

Les Arnautes, tribu de la Turquie, habitant l'Albanie.

(2) Sous l'arbre du segjin chargé d'âmes impies.

Le segjin, septième cercle de l'enfer turc. Toute lumière y est obstruée par l'ombre d'un arbre immense.

L'ENFANT GREC,
page 187.

Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand.....

Le tuba est l'arbre du paradis des Turcs, comme le segjin est celui de leur enfer.

LUI,
page 192.

(1) Là, je le vois guidant l'obus aux bonds rapides,....

A Toulon, où sûr de l'artillerie par lui réorganisée, il concentra son attaque vers le fort de l'Eguillette, qu'il enleva d'assaut le 12 décembre 1793.

(2) Là, massacrant le peuple au nom des régicides ;...

Le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), Bonaparte sauve la Convention en mitraillant les insurgés sur le perron de l'église Saint-Roch, dans la rue Saint-Honoré.

(3) Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs ;..

Le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799) la majorité du Conseil des Anciens décréta la translation des deux Conseils à Saint-Cloud, et confia l'exécution à Bonaparte, qui reçut le commandement de toutes les troupes. Le lendemain Bonaparte se rendit à Saint-Cloud. Dans le Conseil des Anciens, dont la majorité lui était acquise, il triompha facilement des irrésolutions. Mais les Cinq-Cents qui avaient conservé l'esprit républicain l'accueillirent par les cris : *A bas le dictateur !* On proposa de le mettre hors la loi. Le président Lucien Bonaparte, ayant refusé de mettre le décret aux voix, quitta la salle. Ce fut le signal de la dissolution du Conseil. Sur l'ordre de Bonaparte, un ba-

taillon de grenadiers, dirigé par Leclerc, entra dans la salle au son du tambour, la baïonnette en avant ; les députés s'échappèrent par toutes les issues. Le Conseil des Anciens, resté seul en séance, déféra le pouvoir exécutif à trois consuls provisoires, Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos, et chargea deux commissions de vingt-cinq membres chacune de réviser la Constitution.

(4) Gouvernant un combat du haut de la colline.....
Napoléon avait concerté avec le vice-amiral hollandais Verhuell un projet de descente en Angleterre. Verhuell amena de Flessingue à Ambleteuse l'escadre hollandaise qui devait participer à l'expédition ; et, sous les yeux de l'empereur et de l'armée réunie sur les hauteurs avoisinantes de Boulogne-sur-Mer (camp de Boulogne), il dispersa une flottille anglaise qui venait lui disputer le passage. En contemplant ce magnifique spectacle, Napoléon disait : " Si nous sommes maîtres douze heures de la traversée, l'Angleterre a vécu."

(5) Promettant une étoile à ses soldats joyeux.....
La croix de *la Légion d'honneur*, ordre institué, le 19 mai 1802, par le premier consul Bonaparte, pour récompenser les services militaires et civils. Le 15 août 1805, au camp de Boulogne, Napoléon fit à ses soldats enthousiasmés une nouvelle distribution de croix de la Légion d'honneur.

(6) Promenant sur un roc où passent les orages.....
Voir page 129, note 1.

(7) Cette strophe est d'un goût bien douteux. Chez Victor Hugo, la première expression de sa pensée est presque toujours la meilleure ; il se fatigue ensuite autour de l'idée et il la gâte. Cette seconde partie n'a pas à beaucoup près le jet hardi, l'explosion franche de la première.

(8) Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert
Assur pour Ninive, qui fut bâtie par Assur, second fils de Sem.

(9) Son pied colossal laisse une trace éternelle
Sur le front mouvant du désert.
Cette opposition d'une admirable beauté rachète les fautes de goût que la critique pourrait relever dans les

vers précédents : ce sont là de ces traits qui doivent se graver dans la mémoire.

(10) Oui, quand tu m'apparais pour le culte ou le blâme

L'expression de *blâme* est trop faible pour s'opposer à celle de culte. L'antithèse manque d'équilibre.

(11) On rapprocherait avec intérêt des vers de Victor Hugo plusieurs pièces inspirées à des poètes contemporains par le grand souvenir de Napoléon. Parmi les plus remarquables on peut citer *Bonaparte* de Lamartine et l'*Idole* d'Auguste Barbier. Chacune de ces pièces a un caractère particulier qu'il faudrait relever. Victor Hugo voit surtout dans Napoléon l'homme de génie ; pour Auguste Barbier, le *Corse à cheveux plats* est un ambitieux sans entrailles, qui sacrifie des milliers d'hommes pour atteindre son but et qui finit par attirer sur la France tous les malheurs de l'invasion :

Eh bien ! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
Pour tous ces outrages sans nom,
Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine.....
Sois maudit, ô Napoléon !

Enfin dans les vers célèbres de Lamartine, Napoléon est l'être moral et responsable que le poète n'ose condamner lui-même, mais qu'il renvoie au juge suprême :

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?
Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie
Qui ne fonde pas des vertus !.....

Voir Bonaparte, page 58.

LA PRIÈRE POUR TOUS,
page 203.

(1) Ma fille ! va prier ! .....
.....
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit !

Cette première partie est pleine de grâce et de fraîcheur nulle faute de goût ne vient contrarier notre admiration.;

(2) Ma fille va prier ! — D'abord, surtout pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant deux parts pour toi dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel.

La piété filiale a aussi inspiré à Lamartine l'une de ses pièces les plus parfaites de sentiment et d'expression, *le Tombeau d'une mère* dans les *Harmonies poétiques :*

Là dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux, à l'heure où tout expire,
Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
Ces lèvres dont j'ai tout reçu !...

(3) Moi, je sais mieux la vie, et je pourrai te dire
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'ins-
[truire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune et l'art,
C'est folie et néant.....

Il y a quelque injustice à rapprocher ainsi l'*art* de la *fortune* et de l'*empire*.

(4) A force de marcher l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la
[route,
Les troupeaux leur toison et l'homme sa vertu.

La pensée du poète est empreinte ici de dénigrement et d'injustice. Il calomnie la vie et nous attriste sans profit. Il serait bien affligeant que l'homme *à force de marcher* n'arrivât qu'au doute et aux ténèbres ! Pourquoi nous cacher les horizons lumineux ?

(5) C'est la plainte des morts !.....
.....
Prie, afin que le père, et l'oncle et les aïeules,
Qui ne demandent plus que nos prières seules,
Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nom-
[mer,
Sachent que sur la terre on se souvient encore,
Et, comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur œil vide une larme germer.

Ce tableau d'un sombre éclat est sans doute d'un effet puissant : le souffle de Shakespeare semble avoir passé sur le poète français. Cependant, si nous analysons nos impressions, nous sentirons notre émotion comme paralysée par une cause secrète. L'imagination est saisie, effrayée ; l'âme n'est pas touchée. Cela vient, à notre sens, de ce que le fantastique tient ici trop de place et étouffe l'élément spiritualiste. L'esprit du lecteur est dépaysé. La poussière qui dort au fond du cercueil, pourrions-nous dire au poète, ne demande rien à nos prières ; et c'est vainement que vous chercheriez à intéresser notre sensibilité à des cendres éteintes. Pour éveiller la prière dans nos cœurs et la faire jaillir de nos lèvres, il faut nous parler de l'âme qui souffre et qui appelle notre âme à son secours.

(6) Ah ! demande à ce père auguste
Qui sourit à ton oraison
Pourquoi l'arbre étouffe l'arbuste,
Et qui fait du juste à l'injuste
Chanceler l'humaine raison.

Demande-lui si la sagesse
N'appartient qu'à l'éternité,
Pourquoi son souffle nous abaisse,
Pourquoi dans la tombe sans cesse
Il effeuille l'humanité.

Le ravissant cantique que Lamartine a intitulé *l'Hymne de l'enfant à son réveil* (*Harmonies poétiques*) présente un caractère de grâce naïve que nous regrettons de ne pas trouver ici. Lamartine ne met dans la bouche de l'enfant que les sentiments propres à son âge. C'est l'homme seulement qui interroge Dieu sur le *juste et l'injuste*. Le mystère de la vie et de la mort n'inquiète pas la raison de l'enfant. Pourquoi en demanderait-il à Dieu l'explication ? Il priera avec plus d'abandon :

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté,

POUR LES PAUVRES,

page 200.

(1) Une loi qui d'en bas semble injuste et mauvaise
Dit aux uns : *Jouissez !* aux autres : *Enviez !*

Cela est faux. Une pareille loi n'existe ni en haut ni en bas, Le grand malheur de Victor Hugo et de la plupart des poètes contemporains, c'est de s'être laissés égarer par une espèce de sensiblerie, fille d'une imagination déréglée. A la vue du mal physique, conséquence fatale de la déchéance originelle, ils ont d'abord été saisis d'une immense pitié ; mais au lieu de chercher, avec la raison éclairée par la foi la solution de cet effrayant problème, ils ont trouvé beaucoup plus commode d'inventer une foule d'explications qui n'en sont pas et de formuler une loi morale qui est la négation de toute moralité. Car l'homme étant en possession du libre arbitre, étant capable de gouverner son entendement, de connaître sa fin, d'aller vers Dieu ou de s'en éloigner, est responaable de ses actes : sa loi, c'est-à-dire la règle qui le doit gouverner, ce n'est pas *la manière dont il est*, mais *la manière dont il doit être.* Or, une pareille loi ne dit pas aux uns : *Jouissez !* aux autres : *Enviez !* Elle dit aux uns et aux autres : *Faites le bien, évitez le mal ;* mais elle laisse l'obéissance *libre* et ne fait qu'*obliger ;* c'est pourquoi nous l'appelons *la loi morale* et non pas la *fatalité.* Si vous êtes misérable, usez de votre infortune pour vous faire, comme Lazare, un manteau de glorieuse immortalité ; si, au contraire, vous êtes un des heureux de ce monde, employez vos biens de telle sorte que vous ne soyez pas un jour réduit à demander en vain une goutte d'eau pour étancher votre soif au milieu des flammes éternelles. Car c'est dans un autre monde que se trouve la solution complète du problème de la destinée humaine. Voilà ce qu'ont malheureusement oublié Victor Hugo et les poètes de son école ; et cependant lorsque le grand poète se souvient encore de l'Evangile, lorsqu'il fait entendre le langage ému de la charité, comme dans les dernières strophes du poème qui nous occupe, ses accents ont l'éloquence passionnée qu'inspire le sentiment d'une injustice à réparer, d'un bienfait à accomplir.

A HENRI V,
page 256.

Voir, dans les Œuvres de Lamartine, la note relative à l'ode intitulée *La Naissance du duc de Bordeaux*, page 37.

EUSÈBE SÉNÉCAL & FILS, IMPRIMEUR, 20 RUE SAINT-VINCENT, MONTRÉAL.

TABLE DES MATIÈRES

DE LAMARTINE

PAGES

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE 5
MÉDITATIONS POÉTIQUES. Appréciation littéraire 21
L'homme 23
L'immortalité 29
Le lac 33
La gloire 35
La naissance du Duc de Bordeaux 37
La prière 38
La foi 41
Le chrétien mourant 43
Dieu 44
La poésie sacrée 48
Ischia 55
Le poète mourant 55
Bonaparte 58
Le papillon 62
Les préludes 62
Le crucifix 70
HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES. Appréciation littéraire 72
Hymne de l'enfant à son réveil 73
Milly ou la terre natale 76
Le tombeau d'une mère 83
Cantate pour les enfants d'une maison de charité 85
Le grillon 91
Novissima verba 93
JOCELYN. ÉPISODE. Appréciation littéraire 99
Prologue 101
La fête du village 105
Départ de Jocelyn pour le séminaire 106
Jocelyn fait à sa sœur la description de son presbytère 109
La mère de Jocelyn veut revoir son ancienne demeure 111
Mort de la mère de Jocelyn 113
La nuit, au cimetière, près du tombeau de sa mère 115
Retour de Jocelyn dans son presbytère. Le chien Fido 117
NOTES sur les différents extraits de Lamartine 120

VICTOR HUGO

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE 135
ODES ET BALLADES. Appréciation littéraire 142
Louis XVII 143
Moïse sur le Nil 145
L'homme heureux 148
L'Antechrist 149

PAGES

Jehovah 152
A l'ombre d'un enfant 153
A une jeune fille 154
Pluie d'été 155
Les deux archers 157
Ecoute-moi, Madeleine ! 160
La fée et la Péri 161
La chasse du Burgrave 166
Le pas d'armes du roi Jean 168
LES ORIENTALES. Appréciation littéraire 174
Le feu du Ciel 175
La captive 184
Le Derviche 186
L'enfant grec 187
Les Djinns 188
Lui 192
LES FEUILLES D'AUTOMNE. Appréciation littéraire 195
Extraits 195
Pour les pauvres 200
A ***, trappiste à la Meilleraye 202
La prière pour tous 203
LES CHANTS DU CRÉPUSCULE. Appréciation littéraire 209
Napoléon II 209
La fleur et le papillon 213
Espoir en Dieu 214
Date lilia 214
LES VOIX INTÉRIEURES. Appréciation littéraire 216
Sunt lacrymæ rerum 216
La vache 218
Soirée en mer 219
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo 221
Jam nova progenies cœlo demittitur alto 221
A des oiseaux envolés 222
Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir 227
Tentanda via est 228
A Eugène, Vicomte H 229
LES RAYONS ET LES OMBRES. Appréciation littéraire 232
Regard jeté dans une mansarde 233
Le poète à lui-même 239
Fiat voluntas 239
Oceano nox 241
LES CHATIMENTS. Appréciation littéraire 243
L'expiation 243
FRAGMENTS DIVERS. Vers écrits au bas d'un crucifix 253
Les martyrs 254
Pendant le siège de Paris : à la petite Jeanne qui vient d'avoir un an 255
L'avenir 255
A Henri V 256
La Sieste : Jeanne dans son berceau 257
Le pain sec 258
Pauca meæ 259
Elégie 261
La grand'mère 261
NOTES 263

BNQ
000 316 201